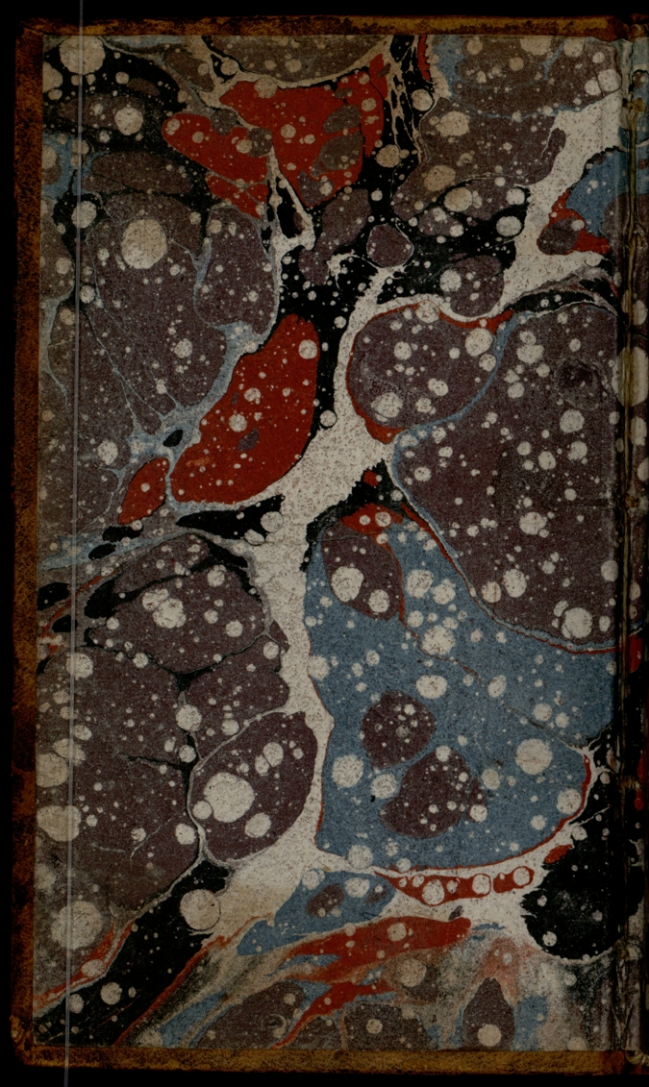
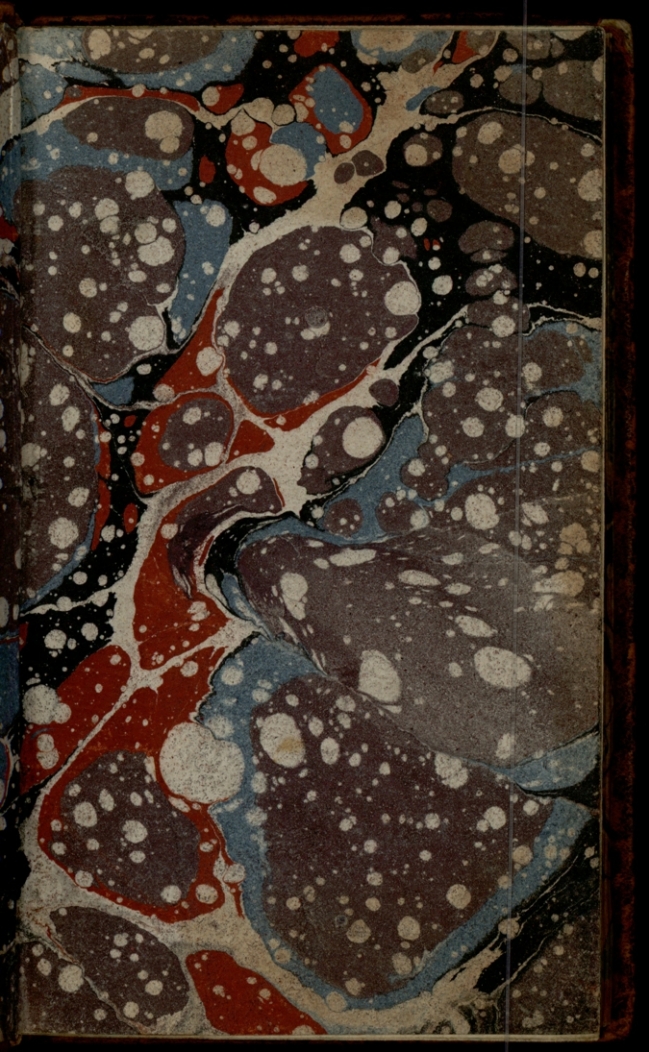
IDE'E
DES
SPECTAC
12° Z
136





12° Z 136

IDE'E DES SPECTACLES ANCIENS ET NOVVEAVX.

Des Anciens
- Cirques.
- Amphitheatres.
- Theatres.
- Naumachies.
- Triomphes.

NOVVEAVX.

- Comedie.
- Bal.
- Mascarades.
- Carosels.
- Courses de Bagues & de Testes.

Des
- Iousstes.
- Exercices & Reveuës Militaires.
- Feux d'Artifices.
- Entrées des Rois & des Reynes.

Par M. M. D. P.

Michel de Pure

A PARIS,
Chez MICHEL BRUNET, à l'entrée de la grand' Salle du Palais, du costé de S. Barthelemy, au Loüis d'Or.

Avec Privilege du Roy.

1668

POVR LE ROY.

LOVIS qui fait trembler la Terre,
Et ne trembla jamais,
Qui sçait se faire craindre à coups de Cimeterre,
Et se faire adorer à force de bienfaits;
A paru trop aymer les perils de la Guerre,
Pour n'aimer pas un peu les plaisirs de la Paix.

AV ROY.

SIRE,

Il eſt bien juſte que tandis que VOSTRE MAIESTE' va s'expoſer ſur la Frontiere pour noſtre repos, nous employons dans nos Cabinets toute cette tranquillité pour ſa gloire : Que faiſant une

partie de l'objet de ces fatigues, nous prenions soin de ses delassemens ; & que pour tant & de si glorieuses peines, nous luy preparions quelques plaisirs. Voicy les plus illustres & les plus fins, qui nous restent de la magnificence & de la delicatesse Romaine : & dont les Images puissent fournir quelque Idée d'un divertissement digne de V. M. Ie sçay bien que tous ses momens sont precieux & destinez à de sublimes pensées, d'où Elle ne descend que par raison, ou ne se détourne que par necessité. Mais quelque aplication qu'Elle ait à des

objets plus solides, Elle peut bien se permetre ces relâches; & Elle ne sçauroit mieux passer ce peu d'heures qu'elle cesse de vaincre, qu'à ces Spectacles, où elle verra triompher. Ces grands exemples des belles Actions recompensées, seront pour Elle autant d'avantgousts de l'incroyable succez de ses Armes, & autant de garants de la gloire qui doit suivre cette fameuse Paix, ressuscitée par la seule foy de ses paroles inviolables. Ie luy rendray ailleurs un meilleur conte de ce miracle Politique, & de cette genereuse alternative, où Elle aime

mieux perdre ce qu'Elle a gagné, que retenir ce qu'Elle a promis, & faire de tant de Victoires, des liberalitez qu'des Conquestes. Cependant comme ces sujets d'une loüange eternelle, demandent beaucoup de temps. V. M. me permetra bien de soulager mon impatience, par ces témoignages precipitez du respect, & de la passion avec laquelle je suis,

De VOSTRE MAIESTE'

Le tres-humble, tres-obeïssant, tres-fidele, & tres-obligé Serviteur. M. M. D. P.

IDE'E
DES
SPECTACLES
ANCIENS ET NOVVEAVX.

LEs Hebreux, les Egyptiens, & une partie des Asiatiques n'ont pas eu assez de soin de nous laisser des monumens de leurs plaisirs, pour en pouvoir faire des descriptions bien amples ou bien certaines. Les Grecs ont esté plus soigneux de leur gloire, & leurs Poëtes ou leurs Historiens en ont fait & laissé tant & de si belles peintures, qu'elles ne sont plus en danger de perir dans le souvenir des hommes. Nous ne parlerons que par occasion des divertissemens de ces derniers, & serons mesme tres-suc-

cints dans le crayon que nous en voulons faire, pour éviter les redites où nous jetteroient les diverſes & totales conformitez qui ſe trouuent entre les Spectacles des uns & des autres.

Des anciens Spectacles.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Des Spectacles des Grecs.

ON peut reduire ce grand & preſque infiny nombre de jeux ou de ſpectacles des Grecs, à deux eſpeces principales. La premiere comprend ces Aſſemblées generales où l'on ſe rendoit de toutes parts, & dont la magnificence ou la ſolemnité attiroit vne foule de curieux des Nations les plus éloignées. La ſeconde ne concerne que les divers amuſemens de quelques particuliers

dont les chaudes & vives imaginations, se sont faits divers ébats mysterieux ; tantôt sous le voile de Religion, tantoſt sous un pretexte de Politique, souvent par une pure ostentation, quelquefois par exemple ou par occasion, mais toûjours pour divertir le public, dont la joye estoit pretieuse, & passoit pour le seul bien vniuersel & approuvé de la raison & des sens.

Il seroit également ennùyeux & inutile d'en parcourir la multitude, & d'en vouloir donner un juste & parfait détail. Ie crois qu'il suffira de toucher, & mesme succintement les plus considerables de la premiere classe, comme ceux qui ont eu plus de mystere & qui ont fait plus de bruit parmy leurs Hystoriens & leurs Poëtes. Il en est quatre principaux.

Les premiers furent les Pithiens, instituez à l'honneur d'Apollon en suite de l'importante Victoire qu'il remporta sur un terrible serpent qui ravageoit Delphes, ou plustot sur un celebre & redouté voleur qui faisoit gemir tout le Païs sous la crainte & sous la cruau-

té de ſes brigandages & de ſes meurtres. La maniere de leur celebration, n'eut rien de particulier, & conſiſtoit enquelques ſortes de combats, au prix & aux couronnemens des vaincueurs; en ſimphonies de flutes & de lires, & enfin en dances & en balets. Tout ce qui leur eſtoit propre & particulier & qui les diſtinguoit des autres, fut l'ouvrage & le ſoin des eſprits de ce temps, qui compoſerent diverſes Chanſons à l'honneur de ce Dieu, & qui pour en mieux conſerver la memoire voulurent faire d'annuelles repreſentations de ſon combat auec le ſerpent, quoy que fabuleux: Mais ils y employerent tant d'induſtrie, qu'ils perſuaderent enfin les Peuples, & qu'ils eſtablirent parmy eux leurs imaginations pour des myſteres.

Les ſeconds furent les Olympiens. Pelops paſſe pour leur Inſtituteur apres l heureux combat qu'il fit contre Oenomau, & par où il obtint Hypodamie ſa Maiſtreſſe. Hercule toutefois luy a enlevé une partie de la gloire de cette inſtitution, ſoit pour avoir heureuſement renouvellé des Ceremo-

nies negligées, soit pour en avoir augmenté ou la devotion ou la magnificence. Leur singularité consiste principalement en ce qu'ils ont seruy aux Historiens & aux Chronologistes, de regle & de conduite pour la supputation des temps. Car comme ces jeux ne se celebroient que de cinq en cinq ans, on comptoit une Olympiade pour un pareil nombre d'années, & cette maniere de compter les temps a duré mesme apres la reforme du Calendrier & jusques à Constantin. Pour ce qui est de leurs divertissemens, il s'en trouve peu de choses dignes d'vne remarque particuliere : on y courut sur des Chariots attelez de deux Iuments : la jeunesse se piqua de courre aussi vîte qu'elles : & enfin la gloire de la course & de la viteſſe s'y disputa en toute façon, tantoſt à pied, & tantoſt sur les meilleurs & les plus legers coureurs.

Les troisiémes furent les Neméens, ainsi appellez du nom de leur Païs. Les Argiens sauuez par Hypsipile & garantis du visible peril où la secheresse & la soif les alloit jetter, tuerent

un serpent qui avoit devoré le petit Ophelte. Ce combat donna occasion d'en faire un volontaire & funebre à l'honneur de l'Enfant devoré, & pour la consolation d'Hypsipile. A leur imitation le Païs en celebra en suite de pareils de trois en trois ans.

Melicerte s'estant precipité dans la Mer pour éviter la cruauté de sa Mere donna la naissance aux quatriémes, appellez Isthmiens, & conseillez à Sisyphe par les Nereides en l'honneur de ce mal-heureux : leurs jeux & leurs ceremonies n'eurent rien de recommandable que la nouveauté.

CHAPITRE II.

Des Spectacles des Romains en general.

NOus ne remontons point aux premiers siecles, toutes sortes de commencements sont imparfaits. La naissance des choses a toûjours de l'impureté : L'on n'entend au berceau que des cris & des begayemens, & il

vaut mieux passer d'abord aux choses avancées, & cueillir les fruits dans leur maturité. Avant la naissance de Rome, Les Aborigénes aporterent en Italie les jeux Troyens. Romulus apres l'avoir bastie y celebra les *Compitalices*, tant pour la conservation de sa Ville, que pour celle des Villages qui en pouvoient dependre. Il institua mesme les *Consuels* à l'honneur de Neptune, qui en langage de ce temps-là estoit apellé *Consus*, & passoit pour le Dieu des Conseils. Mais comme toutes ces Festes se sentoient de la misere des lieux, & de l'ignorance des temps, c'est leur faire grace de les passer sous silence, & de ne les pas exposer au goust des siecles rafinez & des intelligences instruites.

Les Ieux ou les Spectacles des derniers Romains ont esté plus digerez, plus specieux, plus magnifiques & plus dignes de l'observation des curieux. Ie les ay tous reduit à cinq sortes, dont les trois premiers tirent le nom du lieu où ils se faisoient, & les deux autres de la chose qui estoit faite. Les trois premiers sont les Chasses

Combats, ou jeux du Cirque, de l'Amphiteatre, du Theatre : Les derniers les Naumachies & les Triomphes.

CHAPITRE III.

Du Cirque.

SECTION PREMIERE.

Des noms du lieu & du nombre des Cirques.

LE nom de ces lieux est venu de la disposition des lieux, où d'abord ils furent celebrez. Car dans les commencements on se contenta de choisir quelque endroit agreable & commode tant pour ceux qui s'y exercoient, que pour les spectateurs. Ordinairement on le choisissoit entre vne coline & vne riviere, soit en faveur des regardans éloignez, qui se tenant sur les diverses hauteurs voyoient pardessus la teste des plus proches, tout ce qui se passoit au milieu du Cirque; soit pour borner la longueur des courses, ou la

fuite des poltrons : de sorte que ce grand espace destinée aux jeux estoit pris en forme d'ovale, environ deux tiers plus long que large, toutefois sans perdre absolument la forme spherique & disposée en rond.

Ce fut la tout l'apareil des premiers temps ; car les beautez de la nature suffisoient à la facilité des gens de ce siecle. Depuis la delicatesse & le luxe éleverent leurs desirs, firent fixer ces choix changeans, & ajuster vn lieu proche les murs de la Ville, qui fût comme consacré à leurs plaisirs. Le premier des Tarquins fut aussi le premier qui conceut vn si galant dessein. Il disposa vn lieu vaste & agreable entre les Monts Aventin & Palatin : il fit bastir tout au tour des loges, des marches ou des bans pour y pouvoir placer les Spectateurs. Pour empescher les embaras de la foule & les contestations de la concurrence, il distingua les Places selon le rang, & la condition des particuliers. Ses soins s'etendirent mesme à quelque sorte de molesse, & iusqu'à pourvoir à celle des sieges pour les Dames & pour les

Dion. l. 3. personnes de qualité. Il fit entourer le Cirque d'un fossé de dix pieds de hauteur sur pareille largeur, & le remplit d'eau. Enfin, il n'oublia rien de ce qui pouvoit contribuer à la solemnité des Festes, à la commodité des Spectateurs, & à la magnificence de l'ouvrage. Sa longueur estoit de trois stades & demy, c'est à dire 1890 pieds, & sa largeur d'un stade, & plus, c'est à dire de 960, en sorte qu'il pouvoit tenir dans les bâtimens d'alentour 150000 hommes.

Vne si noble & si hardie entreprise sembla inimitable aux plus puissans de la Republique, soit que les premiers Romains se piquassent d'avantage de la gloire que des divertissemens, soit qu'ils s'appliquassent plûtost aux armes qu'aux plaisirs. Mais si les Ieux ne conserverent point toute leur premiere Pompe, ils perdirent aussi beaucoup Al. ab. Al. Ky. c. 16. de leur premier ordre, & les Senateurs n'y eurent point de place separée de celle du vulgaire, jusques au Consulat de Corneile Scipion, & de Tite Sempronius, que lon recommença à retablir l'ordre des seances, &

que les personnes de qualité eurent les meilleures places.

La suite des temps, & les succez des Cesars leur rendirent bien avantage, car l'on surpassa de beaucoup ces premieres Merveilles, soit dans le grand Cirque, soit dans les Theatres, Amphitheatres ou autres Cirques. Non-seulement Iules élargit & aprofondit les fossez, mais encore il adjoûta des grilles de fer pour la seureté des spectateurs contre la fureur & l'irruption des Lyons & des Tigres irritez. Auguste pour encherir encore sur ces nouveaux soins, regla les Seances, acheva les endroits differez, restablit les ruines, estendit les bornes du Cirque, & y esleva un grand Obelisque de plus de 125 pieds de hauteur. Claude fit bastir de Marbre les Loges des bestes destinées aux plaisirs du Peuple. (Ces Loges n'avoient esté jusqu'alors que de tuph ou de bois.) Caracalla en fit peindre & dorer divers endroits. Enfin, Heliogabale fit couvrir l'Arene de poudre d'or & d'argent, & estoit au desespoir de ne pouvoir le couvrir d'yvoire : mesme par un excez de luxe,

Plin. l. 6. c. 19.

* Bul. Circo. 3.

& par un égarement incroyable, il fit remplir les fossez de vin & y donna, au rapport d'un ancien Historien une Naumachie.

Al. Spar. in Hedr.

On compta dans Rome jusqu'à huit Cirques, dont divers particuliers, soit par Religion, soit par vanité, ornerent la Ville. Entr'eux, celuy de Flaminius a esté tres-celebre par ses leux & par sa Verrerie: Et l'on y trouva le secret de durcir le Cristal, jusqu'à le faire resister à l'eau boüillante, & mesme au feu. Celuy d'Antonin, & celuy d'Aurelian furent embellis d'admirables Obelisques. Ainsi tous les autres ont eu differentes beautez & ont servy à divers Spectacles.

SECTION II.

De la forme d'inviter. De la Pompe. Des factions & autres apereils des Spectacles du Cirque.

IL faut supposer icy une chose commune à toutes sortes de leux, que les Rois dans le commencement & depuis les Consuls, les Dictateurs, Preteurs, & enfin les Ædiles prenoient le soin de preparer les lieux où ils avoient resolu de celebrer quelque Feste, ou de faire quelque réjoüissance, & d'y inviter ensuite & le Senat & le Peuple en cette maniere.

Celuy qui donnoit les jeux faisoit des billets, dont les uns estoient distribuez & les autres affichez : & pour attirer le Peuple par l'esperance du plaisir, on y faisoit mention des divertissemens qu'on avoit preparez. On y nommoit ceux qui devoient combattre, & les divers jours que les plus

braves devoient paroistre sur l'Arene: Quelquefois mesme on en faisoit de petits tableaux, où l'on representoit à peu pres les courses ou les combats qui s'y devoient faire.

Plin. l. 35. c. 3.

Le jour pris & indiqué, les invitez de qualité & qui pouvoient honorer l'Assemblée se rendoient au Capitole. Les plus belles Dames y estoient priées, & y faisoient figure. Enfin, les Statuës des plus considerables Romains y estoient portées, aussi bien que celles de leurs Dieux.

Le monde invité s'y estant rendu, on en regloit les rangs & la marche, & enfin on en partoit en bon ordre. L'on passoit par les Places, & par les principales ruës de la Ville, & on entroit ainsi dans le Cirque. Toute cette belle Compagnie y faisoit plusieurs tours. A leurs testes marchoient les *Chars qui portoient leurs Dieux. Les Statuës des Romains qui les avoient meritées les suivoient immediatement. Ensuite l'on voyoit une grande file de Chars dorez & embellis qui portoient les Dames, soit pour commencer à plaire par ce qu'il y a de plus beau dans la nature,

* Leurs noms Latins. *Thensæ.*

soit pour reveiller le courage des braves qui les suivoient sur de superbes chevaux, ou mesme sur des Chars, selon la course qu'ils avoient entreprise. Ce premier appareil s'appelloit la Pompe.

Les yeux suffisamment satisfaits de toute cette magnificence, & les Spectateurs ayant remarqué les diverses beautez des équipages, ou la mine des Cavaliers qui devoient courre, on remenoit hors du Champ les Idoles & les Statuës, & l'on plaçoit les Dames qui avoient paru dans la Pompe, pour leur rendre une partie du plaisir qu'elles avoient donné : & pour recevoir de l'honneur apres en avoir tant fait à la Feste, on leur donnoit dis-je des lieux favorables & bien choisis.

Les Acteurs se presentoient ensuite, & si c'estoit une simple chasse, les honnestes gens en étoient; & il y avoit une* débauche assez souvẽt pratiquée, & ou le peuple se mêloit : Si ce n'estoit qu'un combat contre des bestes farouches ou contre des Gladiateurs, on n'y admettoit que des gens de cette infame profession.

* On l'appelloit *deceptio*.

La plus ancienne & plus commune maniere des jeux, consistoit en cinq sortes d'exercices : La lutte, le saut, la course, le palet, & le jet de pierres ou de dars. Ainsi les uns se preparoient à lutter, les autres à courre, les plus dispos à sauter, les plus adroits à joüer, & les plus forts à ruer des pierres ou à lancer des dars & des javelots. De sorte que les uns & les autres selon leur disposition naturelle se rangeoient en certains quartiers, & parmy leurs égaux ou parmy leurs adversaires pour disputer le prix preparé au vainqueur. Il y avoit quelquefois des combatans si adroits & si vigoureux, qu'ils entreprenoient de faire assaut de toutes les cinq manieres, & qui mesme y reussissoient si heureusement qu'ils emportoient les cinq prix. Ils en eurent des *Noms glorieux, & dont on fit une partie de leur recompense.

* Græ. Pentathli. lat. quinquertiones.

Ces manieres de jeux ont esté plûtost deguisées que changées, & tout ce qu'on a veu de nouveau dans le Cirque a esté plustost une addition qu'une nouveauté, & un embelisse-

ment qu'une invention. Car la lutte qui du commencement n'estoit qu'vne épreuve innocente de la force ou de l'adresse de deux hommes, est devenuë ensuite une partie d'ambition dangereuse & funeste, où l'on a passé aux coups de main, & aux autres excez de la fureur & de la cruauté des hommes. Neantmoins tant que l'ignorance a pû durer parmy eux, on s'en est tenu aux armes naturelles, au poing, aux genoux, aux pieds & aux dents: mais la connoissance les rendant plus ingenieux pour nuire les vns aux autres, leur donna l'art & l'invention de fortifier ces premiers secrets, d'armer les poings de gantelets, au commencement faits de simple * cuir, & ensuite de fer. Ainsi la course qui n'estoit qu'un essay de legereté & d'halene, s'est tournée en un defi d'emulation & de vanité, où l'on a employé des chevaux & des chariots, & où l'on s'est plus piqué de magnificence que d'adresse. Il en est de mesme de tous les autres.

* On les appelloit *Cestes.*

Les Modernes suivant plutost le luxe que la raison, ont voulu des plaisis de

prix & qui coûtaſſent également de l'argent, du ſoin & du ſang. Ils ont affecté le combat des animaux eſtrangers, ils ont obligé les plus braves à mourir pour les divertir, & ſe ſont preparé des hommes & des lieux pour ſeruir à leurs cruels plaiſirs.

On peut toutefois diſtinguer deux ſortes de Combats, les uns de pure magnificence, les autres d'vne ſordide & inhumaine cruauté. Les premiers ſe faiſoient ſur de bons chevaux, ou ſur des Chariots ajuſtez pour cela. Les ſeconds ſe paſſoient entre un ou pluſieurs hommes, contre une ou pluſieurs beſtes ou privées ou farouches, quoy que ces dernieres n'ayent eſté expoſées que depuis la conſtruction des Amphiteatres, où l'on pouvoit s'en divertir ſans hazard.

Si-toſt que paroiſſoient ces *Acteurs montez comme nous avons dit, ſur leurs chevaux ou ſur leurs chariots, le peuple épars tout au tour les recevoit avec de grands cris & de grands applaudiſſemens. Chacun admirant ou approuvant la mine des combatans ou la propreté de leur équipage, faiſoit

* Lat. agitatores.

des vœux pour leurs ſuccez, les chargoit de leurs bons ſoûhaits, & croyoit les rendre heureux par l'abondance & par l'empreſſement de leurs deſirs. Ces applaudiſſemens qui du commencement eſtoient volontaires, & qui n'eclatoient que par la force des ſentimens convaincus, devinrent indiſpenſables du temps des Empereurs, & paſſerent pour des devoirs; de ſorte que ſoit que les Princes paruſſent à la teſte de ceux qui devoient combatre, ſoit que d'abord ils priſſent ſimplement leurs places, ſi-toſt qu'ils paroiſſoient, le Peuple les beniſſoit & leur ſoûhaitoit la durée de leurs jours & de leurs Empires, par des vœux ſolemnels & en des * termes obligeans & affectez à ce reſpect.

Ce premier bruit de joye ou de reſpect eſtant ceſſé, ceux qui devoient paroiſtre en liſſe ſe preſentoient au combat. Leur contenance en faiſoit naiſtre un ſecond plus inquiet & plus deſordonné, car chacun des ſpectateurs prenoit party, & parioit pour celuy qui luy avoit plû davantage. Ces paris eſtoient non-ſeulement conſide-

πολυχρόνιον ποιήσει οθεος τιν ἁγιαν Βασιλειάνσου ἐνςπὸλλὰ ἔτη.

Curopal. in off. aul. Conſtant.

rables par les sommes d'or & d'argent que les uns hazardoient contre les autres, mais encore par l'ardeur que chacun faisoit paroistre pour son party.

Il y eut ordinairement quatre Escadres ou Escadrons, ou si le terme recent & Espagnol plaist davantage, quatre *Quadrilles*, qui non-seulemeut furent distinguées par leurs differentes couleurs, mais qui mesme en furent nommées & specifiées. * La premiere troupe fut apellée la verte : la seconde la bleuë, la troisiéme la rouge & la quatriéme la blanche. * Domitian adjoûta l'Or & la Pourpre & par consequent deux Escadres qui porterent pareillement le nom de leurs couleurs.

* Lat. *Prasina Veneta Russata, alba.*

* Suet. in Dom.

Ces noms passerent jusqu'à ceux qui avoient parié pour vn party ou pour une couleur, & les Acteurs & les Parieurs joints ensemble estoient appellez *Factions*. Il y entroit toute sorte de monde, & on y receuoit tous ceux qui avoient de l'argent pour le pary, ou de la force pour la defence. Car ces factions s'emportoient quelquefois les vnes contre les autres avec tant de cha-

leur, qu'on en venoit aux mains, & l'ambition de vaincre ou le desir de gagner durant encore apres les jeux, en rendoit quelquefois les plaisirs funestes aux plus galants & aux plus braves. A Byzance du temps de Iustinien, deux Factions tout en joüant conceurent vne emulation si furieuse l'une contre l'autre qu'il en demeura sur la place plus de quarante mille de deux partys qui s'egorgerent avant qu'on les put separer. Zonaras, apud Cuspin

Certains Princes ont eu a-peu-prés de pareils transports pour leur couleur ou pour leur faction. Caligula embrassa avec tant d'affection le party de la couleur verte, qu'il en mit & qu'il en aima jusqu'à son cheval. Cette passion qui peut raisonnablement passer pour brutale, alla encore plus loin, car pour l'amour de cette beste, il quittoit ses Salons, & ne vouloit manger que dans l'Ecurie: Il la fit bastir de marbre, y fit faire vne creche d'yvoire, & fit enfin servir à ce bien-heureux cheval (appellé *Incitatus*, & amené à sa table en ceremonie, comme vn veritable invité & convive,) de l'orge & de Suet. in Cal. ca. 55.

l'auoine dorée & en ragouſt, & luy preſenter à boire du plus excellent vin, dans des vaſes d'or. On veut meſme qu'il euſt laſché le mot temeraire & inſenſé, & qu'il luy euſt promis le Conſulat pour la premiere année.

Herod. l. 4. L'Empereur Caracalla ne fut guere moins extravagant dans la paſſion qu'il conceut pour un Cocher de ſa Faction, car il en priſt les intereſts avec tant d'emportement, que pour le vanger de quelque railleries que certains particuliers en avoient faites, il fit courir ſus par ſes ſoldats, & aſſembla exprez ſon Armée & luy abandonna le pillage d'vne partie de la Ville.

SECTION III.

Des Priſons, des Barrieres, du Sort, des ſignes & des Courſes.

*Carceres aut repagula. TOutes ces choſes eſtant en eſtat, on ouvroit les priſons ou les barrierres, car les deux noms eſtoient

en usage ; & ceux qui avoient esté nommez ou choisis pour courre se preparoient , & se tenoient prets de partir à certain signe que l'on faisoit.

Ces prisons furent ainsi nommées à mon avis, de ce que dans les commancements il y avoit eu quelque sorte de bastimens soit à l'entour du tout , soit aux deux extremitez de la longueur, dont on tiroit les chevaux destinez à la carriere , qui au bruit des spectateurs & aux fanfares des trompetes paroissoient comme detenus en un état violent , & impatiens de briser leur prison, ou le lieu de leur contrainte. Les Poëtes en ont assez aimé & fait valoir cette conjecture qui faute de raison & d'authorité aura telle force qu'elle pourra.

I'ay conceu un peu mieux la disposition des barrieres, car soit pour conserver l'égalité parmy les Acteurs, ou l'ordre pour les courses, soit pour empescher l'emportement des cheuaux qui avoient ou trop d'ardeur ou peu de bouche, il estoit à propos de leur couper ou boucher le passage pour les

retenir en leur devoir. Le temps donc estant venu, on levoit ou l'on tiroit ces barrieres & aussi-tost les chevaux & les Chariots, & toutes les sortes d'Acteurs se mettoient en estat de fournir leur carriere.

Stac. l. 6. Sidon de Narb.

Les Acteurs estoient nommez & choisis: & il y avoit vne espece de sort qui regloit le rang & l'ordre de leur course. On le tiroit ou dans un casque, ou selon le soin des Preteurs ou des Ædiles, dans une Vrne. Les noms des Acteurs y estoient confusément jettez, & l'on les en tiroit ensuite quatre à quatre, & selon le rang qu'ils estoient tirez ils estoient admis à la course. * Les premiers courans s'estimoient les plus heureux, soit qu'ils creussent qu'il y eust de l'avantage à donner le premier plaisir, à prevenir le goust, & à saisir l'opinion & le suffrage des spectateurs, soit qu'en effet les seconds objets & les plaisirs reïterez soient sujets à trouver plustost de la satieté, & du rebut parmy les spectateurs, si l'on en croit Symmachus, le dernier lieu fut aussi favorable, & mesme plus avantageux que le premier.

* *Male illam distributionem quadrigarum in qua sibi fortunatior videtur cui evectionem mox urna tribuebat: prr vel potior erat qui sors fecisset extremum.* Sym. l. 10. Ep. 22.

Alors

Alors les trompetes donnoient le premier & le second signe, par quelques fanfares, soit pour animer les chevaux, soit pour disposer les Acteurs. Cette façon dura seule quelque temps, mais enfin un troisiéme signe fut adjoûté, qui étoit donné ou par le Preteur ou par l'Empereur, (selon les temps,) ou par celuy qui donnoit les Ieux. Il le donnoit auec une espece de voile blanc, que l'on deployoit en le jettant. Neron en introduisit l'usage pour avoir une fois jetté la serviette où il essuyoit ses mains, pour permettre aux Acteurs d'entrer en lice, & pour se defaire de l'importunité du Peuple qui s'impatientoit & qui ne luy laissoit presque pas le loisir de disner. Cassiod. l. 3. Ep. 51

Enfin, les Acteurs couroient leur carriere, non-seulement sur la seule longueur, mais il y avoit encor plusieurs tours & plusieurs retours, où l'adresse des Cavaliers se faisoit paroître. Quelquefois ceux qui avoient perdu à la course des Chariots ou des chevaux, tâchoient de regagner leur gloire en courant à pied. Il y a apparence que cette derniere sorte de course ne se

faisoit que sur la simple longueur qui estoit au moins de 225 pas, chaque pas valant 5. pieds, ou du moins auec un seul retour; & toute l'importance consistoit dans la viteſſe ou dans la legereté, & le ſuccez dependoit beaucoup plus de la force & de la nature que de l'eſprit ou de l'adreſſe.

Polidos Siculus. Scal. l. 1. c. 22.

Les Courſes à cheval n'eſtoient pas tout à fait ſi ſimples, car non-ſeulement on devoit fournir ſa carriere avec viteſſe, mais il y avoit encore des graces, & des manieres à obſerver, certaines regles à ſuivre, & certains tours de force & d'adreſſe à executer. Par exemple, quand apres avoir parcouru un certain eſpace, le Cavalier s'apercevoit que ſon cheval s'afoibliſſoit, il eſtoit de ſa dexterité de ſauter ſubtilement ſur vne eſpece de relais qui l'attendoit, & de changer ainſi de coureur avec tant de preſteſſe, que le changemẽt fût preſque imperceptible & ſans perte de tẽps. Maphée autheur moderne dõne aux Ialofes peuples d'Afrique la gloire de ces ſortes d'agilité, car il aſſeure qu'ils ſautent de cheval en cheval tout en courant, & meſme que nonobſtant

Hiſt. Ind. l. 1. c. 15.

toute la viteſſe des plus legers coureurs, les Cavaliers ſe tiennent non-ſeulement debout ſans tomber, mais que par une agilité & par une preſteſſe preſque incroyable, ils ramaſſent à terre des petits cailloux, ſans arreſter ny eux ny leur chevaux, & ſans retarder en rien leur courſe.

Les Chariots demandoient beaucoup d'eſchole aux chevaux, & d'induſtrie à ceux qui les gouvernoient, car ils avoient à les conduire, à les animer, à les retenir, & à ne leur rien permettre contre leurs intentions. Ie ſçay à peu prés ce que quelques modernes conteſtent ſur ce ſujet : & ce qu'ils pretendent établir ſur l'authorité des anciens ? mais ſans prendre à tâche de refuter des ſentimens arbitraires, qu'y de prendre party pour ou contre les uns ou les autres, je crois que c'eſt le plus court de s'atacher au plus vrayſemblable. Il y a donc quelque apparence que ſur la longueur du *ſtade* ou de la carriere, il y avoit des eſpeces de bornes, autour deſquelles il faloit en allant faire pluſieurs tours ſans y toucher. Le nombre des tours ou des cour-

Buleng. hic. c. 18. Lipſe. Turneb.

ſes qu'il faiſoit faire (car cela eſt encor en queſtion) a eſté en Grece iuſqu'à douze fois, à Rome, iuſqu'à ſept, & Domitian les reduiſit à cinq. Vray-ſemblablement cette carriere eſtoit étroite & avoit ſur ſes bords ces bornes qu'il faloit éviter, & que l'on ne heurtoit point impunément; car outre le danger de rompre le Chariot qui couroit, le courant étoit decheu du droit & de l'eſperance du prix. Nous parlerons ailleurs des prix remportez aux Ieux, ſoit pour les belles courſes, ſoit pour les beaux combats.

C'eſt icy ce me ſemble l'endroit de décrire la maniere d'atteler les chevaux dont on ſe ſervoit dans les Ieux, car une des plus illuſtres parties du Spectacle a eſté cette varieté d'attellages que les Romains ont affectée, ſoit dans les Ieux du Cirque, ſoit dans les Amphitheatres. Ordinairement on ſe contentoit d'un cheval, & ce Chariot eſtoit appellé par les Latins *Celes*; quand on y en attelloit deux, le nom en eſtoit *Synoris*. Si l'on ſe contentoit d'une iument, on l'appelloit *Calpa*. & *Apena*, lors que l'on ſe ſervoit de mu-

Alex. ab Al. gen. di l. 5. c. 8.

les. Toutefois il est à remarquer que la Religion aussi bien que le caprice regloit en quelque façon ces manieres d'atteler les chevaux, car par exemple, on ne couroit qu'à deux chevaux dans les Ieux consacrez à la Lune, & à quatre dans ceux dediez au Soleil; comme aussi Neron se piqua de pouvoir conduire dix chevaux attelez de front, & mesme y emporta une celebre Victoire. Tertul. Spec. c. 9. Suet. in Ner. c. 24

SECTION IV.

Des combats qui se donnoient dans le Cirque & des Gladiateurs.

L'Origine de ces combats imitez, & de ces funestes Galanteries est duë à la devotion des anciens Asiatiques qui croyoient honorer les Manes de leurs amis & de leurs parens par la seule effusion du sang humain. Telle superstition fut si grande parmy les Troyens, que mesmes les femmes se decoupoient le visage au hazard de leur beauté qui leur est tousiours precieu-

se, pour en tirer du sang qu'elles versoient avec grande Religion sur le bucher des morts qu'elles avoient cheris. Les hommes, & sur tout les personnes de qualité traiterent la chose un peu plus virilement & avec plus de magnificence. Ils immolerent sans reserue & sans choix sur les tombeaux de leurs amis, tous les esclaves qu'ils avoient pû prendre à la guerre. Iunius Brutus fut le premier parmy les Romains, qui rendit à son pere ces cruels deuoirs. Long-temps apres Tibere voulut rendre de semblables honneurs à ses ayeux, & pour en mieux honorer la memoire, il donna deux combats de Gladiateurs, l'un dans le Marché, & l'autre dans l'Amphitheatre.

Scal. l. 1. Poet. c. 55.

Ceux qui donnerent de tels combats, & qui firent profession de cette brutale fureur, passerent touſiours pour infames. Car outre que le commencement vint par des esclaves, qui estoient des miserables abandonnez à leurs mauvais destins; ceux qu'on éleva & qu'on instruisit à ce mestier n'y acquirent pas plus de gloire. Mais ce qui mit le com-

Suet. in Tyb. c. 7.

ble à leur infamie, fut que les plus coupables estoient compris parmy eux comme des Victimes destinées aux plaisirs du Peuple, & immolées à leur rage comme à celle des bestes.

Dans une infamie égale parmy eux tous, le bon-heur fut fort different, car les esclaues faits en guerre n'auoient ny esperance ny resource, ou si le hazard leur en procuroit, c'estoit tres-rarement, & presque iamais. Les coupables estoient encor plus maltraitez, malgré leur force ou leur dexterité, ils estoient exposez aux bestes, & mesme quelquefois liez à des poteaux pour regaler plus tranquilement les Lions, & pour asseurer leur supplice contre tous les hazards d'une trop forte ou resoluë defense. Mais ceux qui estoient éleuez & choisis par leur bonne mine, & sur l'apparence de leur force, non-seulement estoient bien traitez, mais encore bien instruits, & l'on n'epargnoit rien pour en conseruer la santé, l'embonpoint & les forces qui pouvoient contribuer au plaisir public.

Ie ne sçay, si ce fut par épargne ou

par quelque raiſon de medecine, que
L.17c.7. Pline veut qu'ils fuſſent nourris de
Hordeatij. pain d'orge, dont le ſobriquet leur
a demeuré; mais j'aurois mauvaiſe opinion de leur bonne chere, ſi ie m'abandonnois à tout croire ce que dit cét Autheur. Il y a quelque apparence qu'on les nourriſſoit bien, & que les Maiſtres des Ieux qui profitoient de leur bon eſtat, craignoient plus la maigreur & la foibleſſe de leurs Athletes que la deſpence & que l'intereſt de leur bourſe. Leur boiſſon ſelon le meſ-
l. 36. c. 27. me Autheur, n'eſtoit guere plus agreable, auſſi ne leur offroit-on que par maxime de ſanté, & que pour les deſalterer apres les exercices. C'eſtoit une mixtion d'eau & de cendre, dont la maniere & la compoſition me ſont entierement inconnuës.

Ils eſtoient donc ſous la ferule & ſous les ſoins de certains Maiſtres publics, qui s'en pourvoyoient dans les marchés qu'ils frequentoient ſoigneuſement, ſur tout ceux où ſe vendoient les eſclaves. C'eſtoit a eux à faire de bons choix tant d'hommes que de femmes. L'ordre eſtoit de viſiter les vns & les

autres, de les faire dépoüiller & marcher tous nuds, pour éviter la supercherie que les habits peuvent faire en faveur des membres defectueux ou mutilez. Quand ils en avoient agreé quelques uns, ou qu'ils estoient convenus de la taille, de la force & du prix, ils les amenoient dans leurs Ieux ou dans leurs Colleges, ou enfin dans des lieux destinez à cet exercice. Là ils leur faisoient bonne chere, d'où ils furent appellez Nouriciers & ensuite des Leçons regulieres pour vaincre, ou pour mourir de meilleure grace, ce qui leur attira un autre nom Grec, qui veut à peu pres dire *Maistre d'escrime*. Mais leur nom vulgaire & Latin, fut *Maistre des Ieux*, ou *Lanistes*.

λκδοτρόφοι ἐπιστάτης μονομάκων. *Ludimagister Lanista quod laniandos erudirẽt.* Dempst. hîc.

Ces Esclaves ainsi vendus & livrez, estoient sous la puissance de leurs Achepteurs, & cette vente faite on les appelloit *Auctorati*, & le payement qui en estoit fait *Auctoramentum*. On les assembloit deux à deux, & les plus égaux que faire se pouvoit. Pour cela on les comptoit par paire. Si bien que de deux camarades élevez dans toutes les tendresses de la societé, on en fai-

soit souvent deux cruels ennemis, qui passant pardessus toute sorte de sentiments naturels, ne s'ongeoient qu'à s'arracher la vie l'un à l'autre.

Ces Maistres ou ces Lanistes n'étoient gueres plus honorez que les Gladiateurs ou que leurs esclaves. On leur enjoignoit mesme de porter un habit particulier pour les distinguer des Personnes de qualité, & mesme des honnestes gens du vulguaire. Ainsi au lieu que les Romains ceignoient ordinairement leurs robes, les Lanistes furent obligez de n'user que d'une simple tunique & mesme sans ceinture, ce qui les fit apeller *dissolus*. Mais l'infamie du mestier n'en empeschoit pas les richesses, & ces ames viles & mercenaires faisoient des profits incroyables du loüage ou de la vente des miserables qu'ils avoient achetez. Car ils en faisoient commerce public avec ceux qui vouloient faire quelque magnificence, & ils les loüoient ou vendoient à certain prix & selon le merite des gens, ou selon le peril & les coups qu'ils avoient ou donnez ou receus. La mort avoit son prix reglé, aussi bien que les bleſſu-

Dissoluti. Vet. schol. Iuven.

res : Et tout le benefice estoit pour le Maître des Ieux. Quelquefois à la verité celuy qui les donnoit (ils avoient plusieurs noms) par un excez de liberalité, faisoit quelque present aux Athletes. Le peuple mesme, ou du moins les honnestes-gens qui se trouvoient aux Spectacles, leur jettoient quelques pieces d'argent. Editor.

Tout cet assemblage d'esclaves destinez aux cruels plaisirs de ces premiers temps, estoit apellé famille. La mort estoit le plus prompt & le plus seur remede contre leur servitude. Toutefois leur bravoure n'estoit pas inutile pour leur fortune & pour leur liberté, car quand ils avoient vieilly dans le mestier, qu'ils avoient fait plusieurs beaux combats, & des actions de quelque merite, ils obtenoient leur congé des Empereurs ou des Consuls par l'interceſſion du peuple. Ce congé s'apelloit *Mission*, & la ceremonie qui se pratiquoit en l'accordant estoit de leur donner un baston simple, ou une verge à peu pres semblable à celle dont on se servoit pour les instruire. Ce baston sans fer & sans pointe signifioit qu'ils Suet. in Claud. Martial.

Scal. Poe. l. 1. c. 35.

estoient desormais exempts de combats dangereux. Tibere adiousta des recompenses considerables pour ceux qui avoient consommé leurs ans & leurs forces dans ces exercices, & leur fit distribuer à chacun cent écus Romains. Caligula ne fut pas si humain & fit peu de scrupule de ietter aux bestes ceux que la vieillesse ou que les playes avoient rendus incapables de donner du plaisir, & de bien s'aquiter du combat.

Saturn. l. 1. c. 21.

Lipse accuse fort les Doctes d'une mépriſe considerable sur ces deux mots de *Missio* & de *Rudis*, dont ils confondent la signification Car le premier, dit-il, estoit un effet de l'humanité du vainqueur, qui satisfait de sa victoire ne vouloit point la mort de son ennemy. Mais le second dependoit de la pure indulgence de l'Empereur, qui voulant reconnoistre le merite d'un Gladiateur qui avoit emporté un certain nombre de victoires, luy donnoit ce congé solemnel, & luy permetoit de gouster le repos & de vivre affranchy de la servitude & de l'infamie de sa premiere profession.

Ce n'eſt pas par maniere d'acquit que nous avons parlé cy-deſſus des femmes qui ſe vendoient au marché des Eſclaves. Car elles eſtoient receuës à combattre, & Tacite ne diſſimule pas, que ſous Neron les femmes & meſme les gens de qualité ne ſe ſoient expoſez à l'infamie de ces Combats. La choſe fut encore plus effrontément pratiquée ſous Domitian. Car ce Prince les força d'y paſſer les nuits auſſi bien que les jours, & par une moleſſe & une barbarie inconcevable, il fit continuer ces combats aux flambeaux : Il y eût meſme des Nains qui profeſſerent de donner le meſme divertiſſement aux Princes & aux Peuples, & l'on en creuſt les combats plus fins & la maniere plus galante, ou du moins la varieté & la nouveauté en firent trouver plus exquis leur ſang & leur excez.

Ann l. 15

Suet. in Dom. c. 4.

Xiphil. in Dom.

Il faut toutefois diſtinguer à mon advis les manieres de leurs engagements, car il y en avoit de deux ſortes. Les Eſclaves y eſtoient forcez, & devoient combattre malgré eux, quelque repugnance qu'ils y euſſent, ou par leur

naissance ou par leur naturel. Mais il y avoit des ames viles & venales, qui par un sordide interest, ou par la violence de leur naturel aymoient mieux des perils infames, & répandre honteusement leur sang, que de goûter une honneste tranquilité & que de conserver leur repos. Ceux-là s'engageoient par serment à souffrir toutes sortes de peines, & il estoit conçeu en ces termes, que ie crois estre historiques plûtost que formels, *Qu'ils souffriroient & oseroient tout ce que la coûtume & le devoir pouvoit desirer d'vn Gladiateur.* Vne partie de ces devoirs est deduite dans Petrone, *Nous avons iuré* (dit un galant homme,) *de souffrir le feu, les fers, les coups, & la mort, comme des veritables Gladiateurs, pourroient avoir juré à leurs Maistres.*

Lipſ. Sat. Serm. l. 2. c. 5.

Petr. in fragm.

Il se fait vne autre distinction des especes de Gladiateurs. Nous leur laisserons les noms Latins, car il n'est pas possible de leur en donner en François de justes & de bien convenables. *Sequatores, Retiarij, Threces, Myrmillones, Hoplomachi, Samnites, Essedarii, Andabatæ, Dimachari, Meri-*

Lip. Var. 2. c. 7.

diani, Fiscales, Postulaticii, &c.

Les premiers avoient pour armes une épée & une masse à bout plombé.

Les seconds avoient pour armes un Iacque-de-maille avec un Trident, de l'un ils blessoient, & en cas de besoin, ils s'en servoient pour tuer leur ennemy: mais la gloire de leur attaque consistoit à jetter si adroitement & si à propos le Iacque-de maille, qu'ils peussent enveloper leur ennemy & le prendre vif. Pour cela l'adversaire faisoit tous ses efforts pour rompre le rets, & le poursuivoit de pres pour ne luy pas donner le temps, d'où il fut nommé *Sequutor.* Lat, *Reticulum.*

Les 3. portoient le nom de leurs païs, à cause du genre d'épées dont ils se servoient, qui estoit à peu pres comme des cimeteres.

Les 4. furent apellez *Mirmillones*, pour Myrmidons, qui estoient les Braves d'Achile, & que les Romains croyoient avoir esté des François. Ce changement de nom ne se fait que par celuy d'une lettre, qui est de L. en D. ce qui est assez ordinaire, témoin le nom d'Vlisse. Turn. l. 3. c. 4.

Les 5. estoient armez de toutes pieces, & en eurent ce nom Grec, qui signifie, armé dans le combat, ou un homme qui combat armé.

Les 6. receurent ce nom de la hayne que les Romains porterent aux Samnytes. Car par mespris ils armerent leurs Gladiateurs à la maniere de leurs ennemis sçavoir d'un écu plus large par le haut que par le bas & leur donnerent les autres armes plus bisares que considerables dont leurs enemis se servoient, pour en diffamer la brovoure, ou pour instruire le Peuple & leur enseigner le moyen de les combatre.

Les 7. ont le nom de leur maniere de combatre dedans des chariots.

Les 8. ont un nom Grec, qui signifie des gens qui combatent à cheval.

Les 9. furent ainsi nommez, parce qu'ils portoient deux épées, une en chaque main, comme de nostre temps on se batoit à l'épee & au poignard.

Les 10. estoient des restes malheureux des bestes farouches, que leur bon-heur ou leur vaillance avoit sauvé de la fureur des Lyons & des Ours, où ils avoient esté exposez du-

tant tout le matin. Pour le mieux comprendre, il faut sçavoir que les Spectacles commençoient du matin, & finisoient sur le milieu du jour ; que pour lors chacun retournoit en son logis disner. Neantmoins, comme il y avoit des gens plus sobres ou plus passionnez pour les jeux, ils ne sortoient point du Cirque ou de l'Amphitheatre. Pour les divertir on leur donnoit ces miserables épargnez des premiers perils, qui n'estant ny revêtus ny armez s'entretuoient les uns les autres. Lipse Sat. 2. c. 15.

Les 11. s'appellerent ainsi, parce qu'ils estoient entretenus par le public.

Les 12. Parce que comme ils estoient braues & choisis pour estre comme domestiques & particulierement destinez aux plaisirs des Empereurs, ils estoient demandez par le peuple.

Tous ces infames & cruels divertisseurs des gens, chacun selon son talent s'efforçoient de tuer ou de mourir de bonne grace & avec quelque sorte d'intelligence. Mais apres s'estre bien acquitez de leurs devoirs, ils obtenoient des Empereurs ou de ceux qui donnoient les jeux, vne des trois

Rudi. Sup. sortes de prix. Ou le congé dont nous avons parlé cy-dessus, qui n'estoit qu'une dispense de combatre & de servir à moins qu'ils ne le fisent de leur bon gré, ou par complaisance, ou pour quelque consideration d'interest & de recompense. Mais ils obtenoient vne seconde grace, qui avoit aussi son nom particulier. On leur donnoit une espece de chapeau, pour marque de leur pleine liberté. La premiere s'accordoit apres trois ans de service, & la seconde apres cinq. Mais toutes les deux n'empeschoient pas qu'on ne leur fist de grands presens, & mesme des dons & des sommes d'argent grandes & considerables.

Pileati.

Il faut encor observer que quoy que les Ieux du Cirque fussent tres-frequents, les grands ne se donnoient que de cinq en cinq ans, soit pour les rendre conformes aux Olympiens, soit par quelque raison de Religion, de Politique ou d'œconomie. Ce n'est pas que ce temps ait esté tousiours & regulierement observé, car on les a veu differez dix, & vingt années en certains temps, par un pur libertinage;

& en d'autres par une pure flaterie envers les Empereurs, on les a rendus tres frequens; & meſme par Arreſt du Senat, il fut ordonné qu'on en feroit annuellement & à perpetuité le jour de la naiſſance d'Auguſte. Mais d'ailleurs le plaiſir agiſſant ſur les eſprits avec autant de force que la Religion, pluſieurs particuliers regalerent leurs amis, pendant ou apres les Feſtins, d'une ou deux paires d'Athletes, ou de plus grand nombre ſelon la depence qu'ils en vouloient faire. Heliogabale ne pouvoit ſe paſſer de quelque Spectacle pendant le repas, & fit divers Carouſels ſur le Vatican, & en d'autres lieux, ſans ſcrupule & ſans aucun reſpect des Manes, dont il viola & fit ruiner les plus ſaints tombeaux qui empeſchoient la liberté des courſes, & qui eſtoient comme autant d'obſtacles à ſes plaiſirs. Lampr. hic.

CHAPITRE II.

Des Amphitheatres.

IE ne suis pas l'ordre des choses ny de leur naissance ; je me regle sur la ressemblance & sur la conformité des Ieux, des lieux, & des plaisirs. Car ie ne doute point que les Theatres n'ayent esté devant les Amphitheatres, & que le plus simple des deux n'ait precedé le plus grand & le plus parfait. Les premieres inventions ne sont jamais les plus belles ; & comme la reflexion des corps solides augmente la chaleur & la lumiere, les premieres pensées croissent & profitent infiniment des imaginations retâtées & reflechies. Ainsi le Theatre apparemment a precedé, & (comme dit Philandre de Chastillon) le luxe a joint un Theatre à l'autre & a fait un lieu des deux, que l'on a depuis appellé Amphitheatre.

Sur Vitru. l. 5. c. 3. Duobus theatris junctis cæptum est ædificari. Amphitheatrũ. Lib. 6. c. 15.

SECTION I.

Du nom de la forme, de la grandeur, & du nombre des Amphitheatres.

LEs Autheurs confondent assez souvent ces deux noms de *Theatre*, & *Amphitheatre*. Pline appelle le Theatre de Pompée Amphitheatre, & comparе sa grandeur à celle du Theatre de Scaurus. Dans ce mesme endroit, il donne l'honneur à Cesar d'avoir le premier de tous fait bastir un Theatre qui fut appellé Amphitheatre. Ainsi dans cette confusion que la negligence des Autheurs, ou que l'usage de parler a laissée indecise : il est bien-mal aisé de dire les premiers fondateurs, ou les veritables commancemens de l'Amphitheatre. Ce qu'il y a de plus sur est, que les courses, les chasses, & les Ieux qui avoient esté celebrez dans le Cirque avant qu'il y eust des Amphitheatres, parurent avec un nouvel éclat dans ces nouveaux & pompeux bastimens.

Theod. Marcil. hic. Ce nom a son fondement assez connu : & le tout ne signifie que l'enceinte du Theatre. Car l'Amphitheatre estoit un espace presque rond, distribué en trois parties principales. La premiere qui estoit comme le Theatre, estoit la plus basse & faisoit comme un parterre de sable ; elle estoit appellée Cave, *Cavea.* soit à cause de sa bassesse, soit à cause qu'elle estoit cavée & qu'elle estoit pleine de cavernes soustenaines & artificielles, dont les unes servoient a enfermer les bestes, & les autres à conserver les eaux necessaires pour les divertissemens des *Naumachies*, & pour la commodité des Spectateurs assemblez. Le lieu estoit plein, égal, & sablé, dont il eut aussi le nom *d'Arene*, qui en Latin signifie sable.

La seconde partie estoit l'enceinte de cette Arene & de cette Cave, & comprenoit un grand corps de bastiment, où il y avoit divers degrez, dont les plus bas & les plus proches du fonds estoient aussi plus courts & plus larges, & les plus eslevez, s'ils n'estoient pas plus étroits, du moins ils estoient beaucoup plus longs. Cette disposition des

legrez facilitoit le commerce des eux, & faisoit que les plus éloignez pectateurs n'estoient point empeschez ar les plus proches.

La troisiéme estoit plus necessaire u'aparante : L'on y gardoit diverses speces d'animaux, des chevaux pour s courses & pour les chasses, des estes feroces pour les Criminels ou our les Athletes, ou des rares & rieuses pour le divertissement des rieux.

Bien que les Amphitheatres fussent aucoup plus petits que le Cirque, ils e laissoient pas d'estre fort spacieux: on peut conjecturer & conclure leur randeur par le grand nombre de pernnes qu'ils pouvoient contenir : Le heatre de Scaurus dont nous parleons au Chapitre suivant, pouvoit teir quatre-vingt mille personnes. eluy de Pompée quarante mille, & eluy de Vespasian encore un beaucoup us grand nombre. Ie laisse à penser au ecteur qu'ellepouvoit estre l'étenduë, ont la hauteur estoit à perte de veuë, ont la longueur n'estoit point interompuë par le Corps du Theatre, qui

Amian. Marc. l.

en occupoit une bonne partie. Mais le tout se peut plus aisément dire que prouver.

Il ne nous reste de tous ces pompeux Edifices de Rome, que quelques ruïnes de celuy de Vespasian, on le nomme aujourd'huy le Colizée à cause du Colosse. Celuy de Verone est plus entier, & Lipse nous en a laissé non seulement vne docte & curieuse description, mais il adjouste encore une dimention Geometrique & Mechanique, d'un certain Sebastien Serly grand Architecte. Ie ne m'atacheray pas à le copier ou traduire, ny à faire le detail de la hauteur des Arcades, des Portiques, & des Colomnes. Ie m'arresteray simplement à la longueur du fonds ou de l'Arene, qui estoit de trente-huit perches sur trente-deux de large : La perche revenoit à nostre toise, & contenoit six pieds. Mais cette supputation m'est suspecte, & ie m'imagine, ou que cet Amphitheatre estoit petit, ou que la mesure estoit plus grande. Il n'y avoit que quarante degrez, ayant un peu plus d'un pied de hauteur sur deux de largeur. Enfin, par la supputation d'un

De Amp. c. 3.

d'un nommé Torelly, il y avoit de l'espace pour tenir vingt-trois mil & tant de personnes.

Le mesme Serly dont nous avons parlé, donne le plan d'un Amphitheatre de Pole, dont Lipse n'a touché que la description des dehors, sans nous en specifier la grandeur. Il dit seulement que les principaux murs de l'enceinte sont basties de bonnes pierres quarées, mais que tout le dedans est destruit, & qu'il croit que les degrez, & les diverses commoditez internes estoient de bois, que l'on dressoit, ou que l'on demolissoit selon l'occasion.

Autres Amphitheatres.

Il n'en a pas oublié deux tres-considerables qui sont en France. Sur tout il nous a depeint celuy de Doüé en Anjou, où la nature a invité l'art, & a engagé la magnificence des Romains; car il y a une coline si favorable, qu'il n'y a point eu de bastimens ny de depense à faire pour y eslever ny pour distinguer les divers degrez qui le composent. La description en est trop exacte dans Lipse, pour en entreprendre une nouvelle. Nous dirons seule-

ment deux choſes de cet Amphitheatre naturel, qui luy ſont ſingulieres, & par où il doit eſtre diſtingué de tous les autres. La premiere eſt, cette heureuſe rencontre de ce tour de colines diſpoſées par la nature à tout ce que l'art & la couſtume en pouvoient deſirer. La ſeconde eſt, une eſpece de tombeau au milieu du Parterre ou de l'Arene, eſlevé en rond, de la hauteur de ſept pieds, & de trente de diametre. La ſuperficie en paroiſſoit de niveau; il y avoit neantmoins une imperceptible inclination du milieu aux extremitez. Elle eſtoit percée en ſix endroits de diſtance égale, & les trous eſtoient bouchez de groſſes pierres, où il y avoit un anneau pour les lever, ou les remettre plus aiſément. Ces trous ouverts, on deſcendoit par autant d'eſcaliers d'environ treize marches. Ces eſcaliers eſtoient eſclairez par des petites feneſtres carrées, pratiquées autour du tombeau ſur la hauteur.

Ie ſeray un peu plus exact ſur celuy de Niſmes, dont il n'a preſque remarqué que le nom de ſes illuſtres ruïnes; & je le fais d'autant plus volontiers,

que j'en ay eu, par la faveur & par les mains de Monsieur Cassaigne Conseiller à Nismes une plaine & parfaite description des principales dimensions & des remarques importantes faites par Monsieur Guiran, qui sans doute a esté un des plus habiles & des plus curieux de son temps, & qui a promis au public une Histoire de son pays, dont tout le Royaume luy sera obligé & deviendra son admirateur.

Sa forme est ovale comme tous les autres, & a de diametre 67. cannes ou perches. La canne contient huit grandes palmes, & les palmes reviennent à peu pres à nostre pied commun. Sa circonference est de 195 cannes, & sa surface en comprend 618 en quarré. La hauteur est de dix perches, cinq palmes. Et enfin, l'estenduë de cet Edifice a pû recevoir & placer 17 mille personnes. Il y a apparence que les marches d'alentour ont esté en plus grand nombre. Quelques uns veulent qu'il y en ait eu jusques à trente, d'autre jusqu'à 28, maintenant il n'en reste en tout que dix-sept. Le fonds ou le parterre est aujourd huy remply de maisons. Le

beſoin des particuliers & le deſordre des affaires publiques prevalant à la conſervation de l'antiquité, l'a tellement defiguré, qu'il ne paroiſt eſtre qu'une ruë. On ne laiſſe pas toutefois de deſmeſler les reſtes de ſa vieille beauté & de ſa premiere magnificence, comme les grands murs, les marchez, & les cavernes. On y voit meſme encor des Arcades de deux ordres, les unes ſur les autres, chargées de groſſes pierres où l'on attachoit les voiles pour donner de l'ombre. Et enfin, quatre differentes portes par où l'on y entroit.

Mais Lipſe ne doute pas que le changement des temps, de Religion & de domination, n'en ait fait ruyner de beaucoup plus conſiderables, qui eſtoient à Lion, Vienne, & ailleurs.

SECTION II.

Du commencement des Amphitheatres.

IL n'eſt rien parmy les Autheurs de plus embroüillé que cette queſtion. Car outre que le mot de Theatre eſt preſque toûjours confondu avec celuy d'Amphitheatre; toutes les nouveautez que divers particuliers ont introduit dans leurs ſieux ou dans leurs chaſſes, leur ont acquis le nom *d'Inventeurs* & les ont ainſi fait paſſer pour les premiers Autheurs des choſes meſmes qu'ils n'avoient qu'embellies.

Lipſe avoüe la difficulté de la choſe, & le peu de certitude des conjectures que l'on peut former ſur la relation des Autheurs. Il ne laiſſe pas toutefois d'eſtablir la naiſſance des Amphitheatres ſur le declin de la Republique, & ſe perſuade que le Theatre de Curion eſtoit auſſi un Amphitheatre, parce que quand on vouloit on le ſeparoit en deux parties, & quand on changeoit de deſſein & qu'on ſe vouloit ſer- De Amp. 1.

vir de toute son estenduë, il faisoit un
lib. 36. c. 15. Scal. Poët. l. 6. c. 21. plein Amphitheatre. Ces paroles sont à peu près de Pline, & semblent donner droit à ce Tribun du Peuple également turbulant & ambitieux, de passer pour le premier Inventeur des Amphitheatres ; car dans le mesme endroit il est expressément remarqué que les plaisirs de la Scene y furent pris & donnez avec tant d'artifice, qu'encore qu'il y eust comme deux Theatres, l'adresse des Machinistes avoit si bien disposé les choses, que l'vn n'estoit point incommodé du bruit de l'autre : Et que le lendemain ces deux parties reunies par l'abatement de quelques separations, on ne voyoit plus qu'un enceinte, ou qu'un Amphitheatre, où il donna le divertissement d'une chasse & d'un combat de Gladiateurs. Par-là, il y a toutes les apparences du monde de croire, que ce fut là le premier Amphitheatre.

Toutefois Scaurus, ce renommé & magnifique Ædile, avec quelque fon-
Lib. 8. c. 17. dement peut estre censé avoir precedé Curion dans ce dessein. Car au dire du mesme Pline, Scaurus fut le premier qui exposa au Peuple & dans

son Theatre cent cinquante Panthères ; & Boulanger adjoûte qu'on y a donné des chasses, & qu'on s'en est seruy comme d'un Amphitheatre. Bul. de Ven. c. 10.

Cependant du consentement de plusieurs, Iule Cesar passe pour le premier Fondateur des Amphitheatres : & le mesme Boulanger, au mesme endroit asseure, qu'apres avoir subjugé l'Asie & l'Affrique, il bastit un Theatre qui fut appellé Amphitheatre à cause des degrez qui l'entouroient, & sur lesquels les Spectateurs pouvoient s'asseoir pour leur commodité. Dion l'appelle une *Nouvelle invention*. Mais comme tous ces ouvrages ne furent que de bois, les fondements en ont esté peu solides, les bâtimens assez fragiles, & la durée tres-courte. Ainsi je n'ose pas tout à fait me rendre à toutes ces opinions. Alex. ab Al. 4. c. 15. Bic. Dion. l. 43.

Contre le Theatre de Scaurus, je le trouve trop riche, trop orné, pour pouvoir fournir en nature quelque chose de si beau que son art ; & c'eust esté ruïner le plus beau des ouvrages, que d'oster une Scene si precieuse, que celle qui nous est depeinte par les Au-

theurs (& dont nous parlerons en son lieu) pour faire un Amphitheatre & pour y donner des chasses. Outre que les bestes rares, comme les Pantheres, pouvoient estre un Spectacle assez agreable, sans qu'il fût accompagné du plaisir de la chasse. Comme bien
Scal. l. 1. c. 27. souvent on s'est contenté de faire voir au Peuple divers Animaux étrangers & inconnus, sans autre ceremonie, & sans autre divertissement.

Ie serois volontiers pour l'invention de Curion, mais les doctes sont pour Cesar, & ils veulent qu'il ait fait faire un Amphitheatre dans le Champ de Mars, qui à la verité n'estoit que de bois, qui en eut toutefois & le
* Hic. c. 13 nom & la forme. Car Suetone Ecrivain exact, remarque qu'Auguste se piquoit
* Allex. lb Al. gen. l. 4 c 15. de tous les plaisirs de la * *Scene*, des boufons triviaux qui joüoient dans les * *Places publiques*, des * *Amphitheatres*, & du Cirque. Or il est certain que de son
* Lipſ. hic c. 5. temps il n'y avoit dans Rome * que trois *Theatres & un Amphitheatre.*

Il n'est pas toutefois impossible que cet Amphitheatre dont le Neapolitain parle, ne soit aussi-tost celuy de Stati-

lius Taurus que celuy de Cesar. Ie le croirois mesme, & d'autant plûtost, qu'il est certain & accordé par tous les Autheurs, qu'Auguste fit demolir l'ouvrage de Cesar qui n'estoit que de bois, pour y faire un Mausolée; & que Taurus en fit un de pierre, * & à ses despens, pour complaire & pour faire sa Cour à Auguste. Telle pensée peut encore estre appuyée sur le nombre des Amphitheatres que * Bulanger a marqué; car il compte celuy de Cesar pour le premier, celuy de Taurus pour le second, & celuy de Tite pour le troisiéme.

* Lipſ. hic c. 5.

* De ven. c. 10.

Ie ne fais donc pas difficulté de conclure deux choses: La premiere, que Pline s'est mespris, ou plûtost que les Copistes & les Libraires l'ont fait faillir, quand ils ont lâché ou posé le mot d'Amphiteatre pour celuy de Theatre de Pompée. La seconde, que Statilius Taurus a esté l'Autheur du premier Amphitheatre de pierre qui ait esté fait à Rome, & qui a duré seul de cette matiere, jusques à celuy de Tite: Car tout ce que les divers Empereurs ont medité de faire, n'ont esté que des

idées & de foibles desseins, qui n'ont pas passé plus avant que le projet, ou qui ont avorté dés le commencement. La preuve en est aisée & invincible dans tous les Autheurs. Car Neron seul en fit un pour reparer la perte & la ruïne de celuy de Taurus, dans le mesme lieu, c'est à dire dans le Champ de Mars, où Iules & Taurus avoient fait les leurs: mais il ne fut que de bois: & si la grandeur ou la situation eût quelque chose d'extraordinaire, la difference de la matiere fit aussi une grande difference du prix.

Suet. in Ner.

SECTION III.

Des Ieux ou des Chasses de l'Amphitheatre.

LEs jeux du Cirque estant apuyez, partie sur la Religion, partie sur la Coustume, subsisterent malgré le changement des gousts & des temps. Mais l'inquietude du luxe & l'inconstance des esprits y aporterent tant de diversitez & y adjoûterent tant de choses nou-

velles, qu'ils semblerent avoir esté abolis, ou du moins estre degenerez en ceux de l'Amphitheatre, quoy qu'il n'y eust de difference entr'eux que par la maniere du lieu. Les combats & les chasses continuerent comme auparavant, car s'il y eût plus de dépense, plus d'agrément & plus d'industrie, le fonds du divertissement demeura toûjours le mesme, & on s'y batit, on y courut, on y dança, & enfin, on y fit tout ce que l'on avoit déja fait dans le Cirque.

Nous avons suffisamment parlé dans le premier Chapitre, des Athletes ou Gladiateurs, & des diverses manieres de leurs combats: & bien qu'on y eust pû mesler quelque chose des chasses qui se donnoient tantost devant, tantost apres, nous en avons reservé la description pour ce Chapitre, parce qu'assurément les chasses faites dans les Amphitheatres ont esté beaucoup plus celebres & plus galantes, que celles que l'on a données dans le Cirque.

Ces sortes de chasses peuvent estre reduites en deux manieres. La premiere, fût la chasse d'animaux privez & herbatiques: la seconde, celle des sauvages &

Βοτὰ καὶ θηρία. Dio. l. 51.

carnaciers. Celle-là n'eût rien de dangereux, & l'on n'y couroit que des bestes timides & innocentes, dont la fuite & la legereté faisoit toute l'adresse. Mais celle-cy fut toûjours perilleuse, & bien souvent funeste, mesme aux plus braves.

Vopisc. in Probo.

Vn celebre Autheur nous a laissé une belle & pleine description de de ces deux differentes especes de chasse, que l'Empereur Probus donna dans le Cirque apres avoir triomphé des Allemans. Elle est conceuë en ces termes. *Il donna une Chasse considerable, où le Peuple profita de tout le degast qu'on y fit. Le Spectacle fut ainsi disposé ; Il fit arracher aux Soldats les plus hauts arbres avec leurs racines, & les fit replanter & soustenir par de bonnes & de grosses poutres liées ensemble. On les couvrit ensuite de terre nouvelle & choisie, dont la loüable substance ayant reveillé la seve de ces troncs transplantez, leur fit bien-tost ietter de nouvelles fueilles. Ainsi le Cirque parut comme une forest naissante & soudaine, que l'on remplit aussi-tost de mille Autruches, d'autant de Cerfs, & de pareille quantité de*

Sangliers, de Dains, de Chevreuls, de Brebis, & d'autres Beſtes, tant ſauvages que domeſtiques, autant qu'on en pût trouver & nourir: & toutes ces diverſes proyes furent abandonnées au Peuple, & chacun en emporta ſa part. Vn autre iour il donna dans l'Amphitheatre une Chaſſe de cent gros Lyons qu'il fit lâcher tout à la fois, dont les effroyables rugiſſements approchoient du bruit des Tõnerres: Ils furent toutefois tous tuez auec plus de preſteſſe que de plaiſir, car ils ne témoignerent point avoir ces impetuoſitez qu'on a coûtume d'éprouve en eux, quand ils ſont ſortis recemment de leurs forets. Dans ce meſme lieu, on y courut cent Leopards de Libie, autant de Syrie, cent Lyonnes, & trois cents Ours tout enſemble. Ce Spectacle à la verité fut plus extraordinaire qu'agreable.

L'on voit dans ce paſſage une premiere Chaſſe plus utile que perilleuſe, & où le Peuple ſans aucun riſque emportoit tout ce qu'il pouvoit prendre, & s'attachoit à tout ce qui luy plaiſoit d'avantage. Ce degaſt donna à ces ſortes de Chaſſes le nom de *Direption* ou de *Viſceration*, où toutes les proviſions

Alex. ab All. lib. 5. c. 7.

estoient abandonnées à la discretion & au desir des Spectateurs. Ie sçay bien que ce mot de *Visceration* faisoit une partie des ceremonies funebres, où la liberalité estoit sans desordre. Mais enfin, soit qu'on l'ait étendu à celle qui se faisoit dans ces Chasses de joye & de magnificence, soit qu'on l'ait tiré du carnage qui se faisoit, pour distribuer au Peuple la viande qui luy estoit destinée, ce mot est devenu commun à ces deux sortes de solemnitez.

Par cette autre peinture des Chasses de la seconde espece, l'on voit qu'elle estoit toute meurtriere & toute cruelle, & contre des bestes farouches recherchées pour cela de tous les coins du monde, & renfermées dans ces cavernes dont nous avons parlé. Cette Chasse se fait soit en deux ou trois façons.

Premierement, lors que les Gladiateurs, ou Athletes, ou Esclaves estoient *commis* avec un ou plusieurs Lyons, non pas par condamnation, mais par leur profession & par leur engagement. Pour lors ils estoient veritablement tenus de se batre & de s'exposer à la rage de ces animaux en faveur du Peuple

& des Spectateurs ; mais ils avoient la liberté de se deffendre, & d'user de leur vertu & de leur adresse pour se tirer du peril & pour éviter la mort.

Secondement, quand on estoit condamné aux bestes. Pour lors quelquefois on les lioit pour s'asseurer de leur suplice, & pour ne point frustrer le crime de la peine qui luy estoit deuë. Quelquefois on leur laissoit la liberté de la fuite ou de la deffense, sans armes, & on les exposoit ainsi en proye à des Lyons affamez & irritez par leurs gardiens. Il estoit mille manieres de faire perir ces miserables, & de divertir de leurs morts l'humeur barbare des Spectateurs. Cæs. l. 5. c. 42.

3. Quelquefois aussi les honnestes gens vouloient donner des preuves de leur adresse, & se commettoient avec les Ours & les Lions. P. Servilius, Preteur, qui donnoit le divertissement des Ieux, s'abandonna à ces sortes de combats. Mais il y avoit aussi deux manieres de combatre ces bestes. L'une consistoit en une bravoure étourdie, qui se faisoit, un plaisir du peril ; & l'autre estoit un Theod. Marcil. de Stinp.

simple amusement d'adresse & de dexterité, à tirer l'Arc de bonne grace, & à se rendre sûr de son coup. La premiere maniere, quoy qu'elle fit paroître plus de courage, n'a pas laissé d'être blâmée, & de passer pour infame, mesme dans les personnes les plus qualifiées. La seconde fit toute la gloire de Commode, qui dans un endroit basty tout exprez dans l'Amphitheatre, exempt de tout peril, tuoit en courant, & prenant sa demy-volte, tous les animaux qui passoient devant luy. L'autheur remarque qu'il n'employoit jamais deux traits pour tuer une beste, tant il estoit asseuré d'en blesser ou le cœur, ou la teste du premier coup.

Herodian. in Comm.

Le femmes mesme prirent & donnerent ces divertissemens de l'Amphitheatre, & pour singularizer d'avantage dans leurs plaisirs, elles passerent les nuits à combatre aux flambeaux pour le divertissement du Prince & du Peuple.

Suet. in Dom. c. 4.

Le dernier genre de Combats estoit des bestes contre les bestes. Cette curiosité estoit d'autant plus agreable qu'elle estoit moins inhumaine, &

qu'il ne s'y hazardoit que la vie des animaux ennemis de l'homme. On y commettoit des Lyons contre des Ours, des Lyons contre des Elephants, des Rhinoceros contre des Taureaux, & l'on voyoit quelquesfois former des partis parmy plusieurs de ces animaux qui malgré leur fureur sçeussent faire choix de leurs veritables ennemis, sitost qu'ils étoient exposez à leurs yeux. Dempst. hist. Rhodigi. Mart. l. 2. Ep. 9.

Il faudroit traduire les Originaux tous entiers, si on vouloit exactement décrire jusqu'où le luxe a porté l'imagination & la fureur des Romains, ou grossir extraordinairement cet Abregé, si je m'abandonois à toutes les surprises où je tombe, en lisant les differentes merveilles des divertissemens des Amphitheatres. Car soit la despence visible dans les superbes bastimens, soit la secrete & necessaire, pour avoir, & pour nourir ce grand nombre d'animaux qu'on égorgoit à-tas dans les Amphitheatres & dans les Ieux publics, ou particuliers; toute cette despense dis-je se conçoit mal-aisément, sans que le bon sens embaraſſe un peu la foy, & sans que la raison murmure,

ou contre les excez veritables, ou contre les fausses exagerations des Historiens. Ie ne laisseray pas toutefois de transcrire icy un detail, que le grand Monsieur de Montagnes nous a laissé dans ses Essais, de la diversité & de la magnificence des Ieux, & des divertissemens de l'Amphitheatre. Voicy ces paroles.

Livr. 3. chap. 6.

C'estoit une belle chose de voir le lendemain de cette Chasse assommer cent grands Lions, cent Leopards, trois cens Ours, & pour le troisiéme iour faire combattre trois cens paires de Gladiateurs, de voir ces grands Amphitheathres encroustez de marbre au dehors, labourez d'ouvrages & Statuës, le dedans reluisant d'enrichissements, tous les costez de ce grand vuide remplis & environnez depuis le fond iusqu'au comble de soixante ou quatre-vingts rangs d'échelons aussi de marbre & couverts de carreaux ou se puissent ranger cent mille hommes assis à leur aise: & la Place du fonds où cela se ioüoit, la faire premierement par art entrouvrir & fendre en crevasse, representant des antres qui vomissoient les bestes destinées aux Spectacles, puis l'inonder d'une Mer

rofonde qui charioit plusieurs Monstres
Marins chargez de vaisseaux armez à
presenter une Bataille Navale. Tier-
ment, l'assecher & applanir de nou-
eau pour le Combat des Gladiateurs: &
our la quatriéme façon, la sabler de
ermillon & de storrax au lieu d'arene,
our y dresser un Festin solemnel à tout
e nombre infiny de Peuple, le dernier
Cte d'un seul iour. Quelquefois on y a
ait naistre une haute Montagne pleine de
ruitiers & arbres verdoyans, rendant
ar son faîte un ruisseau d'eau comme de
a bouche d'une vive fontaine. Quelque-
ois on y promena un grand Navire qui
ouvroit & se deprenoit de soy-mesme,
& apres avoir vomy de son ventre qua-
re ou cinq cent bestes à combat, se res-
eroit & s'evanouyssoit sans aide. Autre-
ois du bas de cette Place, ils faisoient
lancer des surgeons d'eau qui reialis-
oient contre-mont, & à cette hauteur in-
finie, alloit arrosant & embaumant cette
infinie multitude. Pour se couvrir de l'in-
iure du temps, ils faisoient tendre cette
immense capacité, tantost de voiles de
pourpre labourez à l'aiguille, tantost de
soye d'une autre couleur, & les ava çoient

ou retiroient comme il leur venoit en fan-
taisie. Les reiz aussi qu'on mettoit au de-
vant du Peuple pour le deffendre de l
violence des bestes élancées, estoient tiss
d'or. En ces vanitez nous descouvron
combien ces Siecles estoient fertiles d'au-
tres esprits que ne sont les nostres, &c.

Il est presque impossible d'inventer quelque chose plus galante ou plus superbe, mais il ne l'est gueres moins de se persuader qu'elles ayent esté galantes & si superbes. Ie ne doute point que Monsieur de Montagne n'ait de bons garans de ses paroles, toutefois je ne laisse pas d'avoir de la peine à concevoir soit en un, soit en plusieurs jours ce tas de miracles si surprenans; mais il est encore plus aisé de croire que d'examiner exactement le vray: & nous n'avons pas une petite obligation à ceux qui nous ont prevenu, & qui se sont bien voulu charger du hazard des choses douteuses & des bizarreries de nostre incredulité.

SECTION V.

Des raretez montrées, & de quelques autres circonstances observées dans les Ieux ou dans les Chasses.

NCore qu'il n'y eust que les gens de qualité, comme Preteurs, Dictateurs, Ædiles & autres personnes de tel Ordre, qui donnassent de tels divertissements : le luxe emporta si loin la despense, que le Public ou les Empereurs furent contraints de les aider, & de leur fournir des deniers. Ce concours en augmentoit beaucoup la magnificence, & attira à Rome tout ce que la nature produisoit de rare & d'extraordinaire dans les Païs les plus éloignez. Vn Sevole simple Ædile introduisit les combats de plusieurs lions. Sylla en poussa le nombre iusqu'à cent des plus gros. Pompée à cent. & Auguste encore à d'avantage. Enfin, les Empereurs suivants ren- Plin. l. 8. c. 16.

dirent la chose si commune, que l'on en exposoit au carnage par centaines aussi bien que des Ours. Antoine attela des Lyons à son char, & leur fit subir le joug, obeïr aux chastimens & suivre les intentions de leurs conducteurs. Dans les Indes on s'en sert comme des chiens pour chasser.

Ael. l. 17. Auguste apres avoir vaincu l'Egypte fit voir au Peuple dans les Ieux qu'il donna un Cheval Marin, & le premier Rhinoceros qui ait paru à Rome. Il y montra aussi un Tigre aprivoisé.

Plin. l. 8. c. 6. Dix-huit Elephans combatirent dans les Ieux de Pompée, ce qui fut une nouveauté surprenante, mais qui pensa aussi devenir dangereuse aux assistans, par les divers efforts que ces animaux firent se sentant frapez, soit pour fuir de nouveaux coups, soit pour se venger de ceux qu'ils avoient receus.

Lat. Chaum, Gall. vet. Raphium. Pl. l. 8. c. 12. l. 8. Depuis ils furent communs, presque tous ceux qui entreprirent de pareilles magnificences. Ce qui obligea ce grand homme de chercher quelque chose de nouveau dans un second divertissement où sa curiosité s'arresta à un *Loup-cervier* qu'il fit venir des Gaules

Pour soustenir sa foy, quand elle chancelle ou quand elle se revolte abusivement contre ces apparences fabuleuses, il faut voir dans Quinte-Curce les soûmissions & les services que les Ephãs ont rẽdus aux Rois Indiens, & entr'autres à Porus; ou lire dans Ælian, leur intelligence & le profit qu'ils font dans les divers Arts que l'on veut leur enseigner. Ce dernier Autheur croit en avoir veu qui sçavoient mesme écrire, & du moins former avec leur Trõpe les lettres Romaines sans faute & sans mépriſe. Ie n'ose en dire toutes les diverses dexteritez qu'on leur attribuë.

Cependãt, quãd ie devrois étre blâmé d'inserer icy des choses trop suspectes, ne puis me tenir de toucher legerement les plus illustres & les plus curieuses raretez que j'ay remarqué parmy tous ces grands hommes, qui se sont picquez d'en remplir Rome, & de s'en divertir le public. M. Scaurus regala le Peuple dans son Theatre, d'une curiosité inoüye. Ce fut de l'Anatomie d'une estrange & extraordinaire beste. Il la fit venir de Iudée, où le fruit estoit commun que c'estoit le

L. 12. c. 21.

Squelete du Monstre à qui Andromede avoit esté exposée. Sa longueur estoit de 40 pieds, l'épine du dos estoit de six pieds de grosseur, & il n'est point dans les Indes de si puissant Elephant qu'il ne surpassat en hauteur. Ce curieux Romain fût le premier qui fit paroistre cinq Crocodiles & un Cheval Marin. Ce dernier animal ne fut que pour la veuë: Pour les Crocodiles on les a fait combatre & mesme en grand nombre, encore que Symmachus croye qu'estant arrivez à Rome ils eussent perdu la vigueur & l'avidité qu'ils ont dans le Nil & dans leurs eaux Natales.

Hyppopotamus. Pl. l. 8. c. 26.

Lib. 6. Ep. 44.

CHAPITRE

CHAPITRE PREMIER.

Du Theatre.

SECTION PREMIERE.

Du nom, de la forme, & de la difference du Theatre.

LE mot de Theatre eſt Grec, & ne ſignifie autre choſe qu'vn lieu de Spectacle ; c'eſt à dire, où l'on voit commodement & pleinement les choſes extraordinaires qu'on expoſe en veuë pour le divertiſſement ou pour le bien du public. On a plûtoſt retenu le mot de Spectacle que celuy d'Auditoire, ſoit par le ſouvenir des premiers Spectacles qui n'eſtoient que pour les yeux, ſoit que les vers & les chants qui en faiſoient la nouveauté, euſſent beſoin de quelques choſes de plus que des paroles, pour avoir un plein effet ;

ἀπὸ τοῦ θιᾶσται.

ἀκροατήριον.

soit enfin que les objets entrent dans l'ame plus fortement par les yeux que par les oreilles.

Le Theatre est un Amphitheatre coupé. Car l'ovale pleine laissoit un parterre, ou pour parler comme les Romains une cave ou lieu vuide, où ne paroissoient que les Atheletes qui devoient combatre, ou les bestes qu'on devoit chasser. Le theatre prenoit une partie de cette Ovale : les uns la moitié, les autres plus ou moins, selon les choses qui devoient y paroistre, ou selon la magnificence de ceux qui les entreprenoient & qui vouloient y donner du divertissement.

Les Anciens qui cherchoient plus les choses que les mots, & ces ames grandes & Romaines se piquant de plus de splendeur que de Grammere se soucioient peu du nom qu'on donnoit aux lieux où ils se divertissoient. Ce mespris nous a laissé dans une grande confusion de pensées sur la difference des Theatres & des Amphitheatres comme j'ay déja dit. Pour débroüiller le mieux que nous pourrons cette nouvelle espece de Magnificence, il en

faut expliquer les principales parties, & faire voir la difference & le raport qui peut estre entre les Amphitheatres, & les Theatres.

Les Romains estendoient plus loin que nous le sens du mot de Theatre. Car nous n'entendons par ce terme que ce lieu élevé où l'Acteur paroist, & où se passe l'action, au lieu que les Anciens y comprenoient toute l'enceinte du lieu commune aux Acteurs & aux Spectateurs. Quand la difference des lieux les obligea de distinguer le lieu des uns & des autres : le nom demeura en son entier pour la chose entiere, & cette élevation de bois ou de pierre, que l'on fit dans une certaine partie de ce grand tout du Theatre, fut apellée Scene. Nous verrons plus bas l'explication & l'origine de ce mot. Nous nous attacherons icy à tracer quelque rayon de ce tout, & de ses parties.

L'endroit le plus ordinairement choisi pour la construction de ces sortes d'edifices estoit une place publique, où l'intelligence de l'Architecte pût travailler sans contrainte & sans obstacle, & répondre plus surement à l'atten-

te du Peuple, & à la magnificence de l'entrepreneur. L'ouvrage commençoit par la regularization (pour ainsi dire) du lieu. Quelque forme qu'il eût on le reduisoit en ovale, ou en partie dovale, dont l'une estoit destinée pour les regardans, l'autre pour le Spectacle. La premiere avoit des degrez, des loges, des sieges & toutes ces commoditez dont nous avons desja parlé dans le Chapitre precedent: La seconde comprenoit la Scene, qui cõsistoit en une espece de plate-forme, de perron, d'élevation ou d'échafaut, ou pour user de nostre nom, de Theatre où les Ieux sceniques se donnoient.

Cette Scene estoit precisément une espece de Tapisserie, qui separoit le Theatre, & qui couvroit les bastimens, quand il y en avoit, ou simplement l'endroit où estoient les Comediens. Elle recevoit tous les ornemens que la magnificence des Magistrats vouloient faire; & tantost elle faisoit paroistre de beaux morceaux d'Architecture, de Perspective ou de Païsage. Quelquefois mesme ces Edifices quoy qu'ils ne fussent que de bois, offrirent aux

yeux des Spectateurs de si belles choses, que l'on se passoit fort aisément de tout autre ornement. Quoy qu'il en soit, la Scene & tout ce qui entre dans le sens de ce mot, faisoit voir tant de beautez & eût si grande reputation, que son nom passa aux lieux qui s'y donnerent & qu'ils furent appellez Sceniques. Nous allons en parler tout à l'heure.

Le Theatre, ou la Scene, ou l'Echafaut avoit cinq pieds de hauteur, & plus ou moins de profondeur, selon le besoin, le jeu, le lieu & la dépense. Ce que les bastimens ou les voiles cachoient estoit compris sous le mot de *Scene*, * qui signifie ombre ou abry du Soleil: Ce qui estoit devant ce voile de separation s'apelloit *l'avant-Scene*: * & c'estoit le lieu où joüoient les Comediens & les Mimes. Car à Rome, ces derniers n'avoient point de Theatre particulier, comme en Grece, où ils avoient l'Orhestre * affectée pour leurs Danseurs. Cette place fut occupée par les personnes de qualité, comme Magistrats, Senateurs, & ensuite par les Chevaliers, les Dames, les Ve-

* σκηνὴ.

* Proscenium.

* ὀρχήστρα.

ſtales & autres perſonnes, ſelon le temps. Car leurs ſceances ont ſouvent changé.

On y repreſentoit trois ſortes de Poëmes appellez Dramatiques, à cauſe que les Acteurs y parlent, & non le Poëte. Ces Poëmes eſtoient Tragiques, ou Comiques, ou Satyriques, & ils avoient leurs Acteurs, leur Scene & leurs ſujets particuliers & diſtinguez.

* Cothurnus. Les Acteurs Tragiques avoient une eſpece de *Brodequins* ou *Patins* eſlevez, qui hauſſoient extraordinairement leur taille, eſlevoient leur mine, & les faiſoit ainſi mieux repreſenter les Dieux & les Heros. La Scene faiſoit voir des Temples ou des Palais, & le ſujet ou la Fable comprenoit les amours ou les exploits de quelque Divinité paſſionnée, ou de quelque illuſtre Mortel. Les Comiques avoient des habits plus ſimples, & n'avoient

* Socus. que des * *ſouliers* bas & communs. Leur Scene eſtoit un tas de maiſons baſſes & vulgaires, & où ne ſe repreſentoit que quelque action populaire & du bas monde. Dans les Satyriques, on deguiſoit les Acteurs, en faunes, en Bergers,

& en autres personnages champetres. La Scene estoit un tissu d'arbres & de verdure, & le sujet ou la Fable un evenement ou une representation de quelques amours bocageres.

Ces trois sortes de Poëmes se representoient sur ce grand Echafaut : Les bouffons ou Hystrions n'y montoient point parmy les Grecs, & n'avoient que ce petit tertre ou second Theatre, pour y faire leurs railleries ou leurs Pantalonades, & mille autres tours de Farce & de Charlatans.

SECTION II.

De l'origine des Ieux de la Scene. Des Theatres, & de leurs beautez.

LA Religion a donné la naissance & la durée à ces divertissements, car en l'année 389. aprés celle de Rome, vne cruelle peste ravageant les champs & la ville, on recourut aux Dieux pour en obtenir quelque remede. L'année T. Liv. l. 7. Anno. ab V. C. 394.

ſuivante ſous le Conſulat de C. Sulpicius Peticus, & de C. Licinius Stolon, on ordonna la plus celebre des ſuplications appellée *Lectiſternium*, c'eſt à dire où l'on faiſoit à Iupiter, Iunon & Minerve, un celebre feſtin, en dreſſant un ſuperbe lit à ce Dieu Tout-puiſſant, & des cheſes magnifiques aux deux autres Deeſſes. Mais ces Divinitez ne paroiſſant point appaiſées, & la peſte continuant touſiours, on eut recours à des remedes plus ſurs & plus innocens, & diſpoſant doucement les eſprits à la joye, on appella les Boufons du païs d'Hetrurie, qui commancerent ces Ieux Sceniques par de ſimples mommeries ſans art & ſans raiſon, mais qui ne laiſſerent pas d'avoir quelque effet, & dont le ſuccez quoy que naturel, fit un des principaux myſteres de leur Religion. D'un mot de ces Etruriens eſt venu celuy qu'on a donné aux Mimes, car comme ils appelloient leurs Farceurs *Hiſtres*, ils ont depuis fait paſſer le nom d'Hiſtrions à tous leurs Boufons.

Cette nouveauté eut des progrez fort lents & fort divers. Car comme les

commencements de toutes choſes ſont imparfaits d'abord, on ſe contenta de quelques dances & de quelques grimaces. Ces premieres badineries furent bien-toſt ſuivies de quelques chants, enſuite de certaines paroles mal-digerées, & de peu de grace. Enfin le plaiſir reveillant de temps en temps le gouſt des plus curieux, les obligea de faire des vers bons ou mauvais, juſqu'à ce que l'art & l'intelligence en banirent la negligence & la temerité, & que les Acteurs ſe piquerent dans leurs ouvrages de beaucoup d'ordre, de ſoin & de reflexion.

La perfection de ces Ieux, ſembla deſirer un lieu particulier & deſtiné à de tels ébats. Apparemment, on ſe contenta dés les commencements de leur élever quelque tertre ou quelque échaffaut, mal ordonné ou ils puſſent eſtre aperceus de toutes parts. Le changement des temps leur fit changer les manieres. Les premiers furent de bois, groſſierement conſtruits & qui ne durerent qu'autant que les Ieux. Mais enfin, ſoit par le deſir de les voir plus ſouvent, ſoit par l'ambition qui ſe

* Cenſeurs en l'an 599

coule ordinairement dans les plaisirs:
Val. Max. l. 2. c. 1. La pensée vint à quelques-uns, de faire un Theatre plus estendu, où les divertissemens se prissent avec un peu
Apia. l. 1. Bell. Ciu. plus de galanterie & de commodité. Ce dessein pourtant ne fut pas si-tost executé, & laissa ces divertissemens aussi imparfaits qu'auparavant.

La vieille confusion des Seances du Peuple & des Senateurs, qui furent contraints de prendre leurs divertissements debout, & sans aucune distinction de rang & de qualité, dura cinq cens cinquante ans. Le plaisir toutefois prevalant à toutes ces commoditez, on
Tert. l. de spec. c. 10. ne laissa pas de bastir & rebastir divers Theatres à diverses fois, qui n'eurent point de beauté singuliere ny de durée considerable.

Mais enfin les plaisirs l'emporterent sur les loix & sur la severité: L'on perdit la crainte du peril, que les meurs y pouvoient courir; & les Censeurs mesme, qui devoient estre des obstacles eternels à toute sorte de desbauche & de licence, furent les premiers qui firent d'un nouveau luxe un des de-
Tertul. Apol. voirs de leur Charge. M. Valerius

Messala, & Cassius Longinus Censeurs s'emanciperent iusques là, que de commencer un Theatre de pierre sur le Mont Palatin, proche la figure d'une Louve qui alletoit les deux gemeaux Remus & Romulus. Toutefois Scipion Nasica, soit par un renouvellement de l'ancienne severité, soit par un particulier respect pour cette Statuë de la Nourice des premiers Romains, s'y opposa avec tant de force & tant de succez, que cette tentative fut vaine & que le dessein avorta. * Lupercal.

Les Theatres toutefois tenoient trop au cœur des Romains, pour estre ruïnez par la severité d'un seul homme: s'ils estoient mobiles & destruits immediatement apres les Ieux, ils estoient soigneusement reparez à chaque occasion; & ny les Magistrats ny le Peuple ne manquoient pas de faire dãs certains temps les Instãces necessaires, soit pour les remetre sur pied, soit pour lesrendre plus magnifiques. Nous lisons que L. Mummius apres avoir détruit Corinthe, remporta à Rome les Vases d'un celebre Theatre, qu'il avoit trouvé dans cette mal-heureuse Ville, Tac. an. 14. Vitru. l. 5. c. 5.

& qu'aux Ieux qui se donnerent à son
Alex. Ab Alex. l. 4. c. 25. Triomphe, on en fit parade & on s'en
servit sur le Theatre. Quelques-uns
mesme veulent qu'il ait esté le pre-
mier Autheur des Theatres de bois,
qu'on a veus à Rome.

Cependant toutes ces choses aug-
mentant de iour en iour leur beauté &
leur merite : elles trouverent en-
fin leur derniere perfection dans la
prodigalité & dans la magnificence de
Solin. l. 36. c. 15. Marcus Scaurus.* Il entreprit un ouvra-
ge le plus grand qui pût tomber dans
l'esprit humain. Les ornemens en fu-
rent si extraordinaires, que les Au-
theurs ne daignent pas nous parler de
sa grãdeur ny de sa matiere. Ils remar-
quent seulement la richesse l'intelligẽ-
ce & la curiosité de sa Scene. Elle avoit
sur sa hauteur trois cent soixante co-
lonnes, en trois rangs les uns sur les
autres. Outre la diversité des trois or-
dres exactement observez, il y avoit
encore une espece de miracle dans le
choix & dans la diversité de la matiere
de chaque étage de cette Scene. Le
premier fut de Marbre, le second de
Verre, & le troisiéme de la plus belle

Iorure. Les plus basses colomnes
voient trente-huit pieds de hauteur.
Entre les colomnes il y eût trois mille
Statuës d'airain, & enfin, pour ache-
er en peu de mots une grandeur in-
royable, il y avoit de la place dans son
ire (pour user d'un mot de quelques
Modernes) pour quatre-vingt mille
pectateurs. Mais helas! sa durée fut
ourte, & est oubliée dans tous les
Autheurs.

Curion ne fut pas moins ambitieux,
n'auroit pas cedé à Scaurus s'il eust
sté comme luy, fils ou gendre d'un
remier Ministre. Mais faute de faveur
l manqua de richesses, & il fut ainsi
ontraint de se retrancher dans les in-
enieuses imaginations, & dans les
ubtilitez de l'art, pour regagner par
on bel esprit l'avantage que Scaurus Plin. ibid.
voit emporté par sa despence. On
emarque qu'il n'eut de bien que celuy
u'il acquit dans les broüilleries de
'estat: & cependant il fit un espece de
Theatre, suspendu & brisé qui se sepa-
oient en deux quãd on vouloit, en sorte
que l'on pouvoit executer differentes
choses dans les deux sans que l'on ouyt

de l'un ce qui se passoit dans l'autre, & un moment apres on le rejoignoit par des ressorts si soudains, si puissans & si entendus, que des deux, il ne s'en faisoit qu'vn; ensuite par un autre aussi miraculeux detachement, les planches se separoient & s'estendoient imperceptiblement, & faisoient un grand & spacieux Amphitheatre où l'on donnoit les combats de Gladiateurs.

Il ne reste plus qu'à parler de la superbe entrepriſe & de l'heureuſe execution du Theatre de Pompée. Ce grand homme que Tertulien mesme éleve encor au dessus de son Theatre, eût l'avantage du temps sur ces deux Illustres Ædiles, dont nous venons de parler; car il en fit un entier de pierre, sur des fondemens si solides qu'il sembloit bâtir pour l'eternité. Aussi les Autheurs ne font mention que de sa matiere, & de la solemnité des Ieux & des Chasses qui s'y donnerent. La solidité de l'Edifice donna tant de ioye à tout le Peuple, que cette nouveauté eut encore plus de reputation que toutes les autres. Il n'eut point toutefois ny l'artifice de celuy de Curion, ny

Tert. l. de Spec. c. 31.

la grandeur de celuy de Scaurus, car il ne pouvoit tenir que quarante mille personnes; mais il est à croire que la commodité en estoit plus grande, & que les rangs & les sieges estoient mieux disposez. Il eut mesme des soins si particuliers qu'il fit une espece d'Aqueduc pour porter de l'eau dans tous les rangs du Theatre, soit pour rafraichir le lieu, soit pour remedier à la soif des Spectateurs. Al. ab Alex. l. 4. c. 15.

Il y a bien eu à la verité d'autres Theatres à Rome enrichis de plusieurs belles choses; mais soit que leurs Autheurs fussent moins puissans que Pompée; soit que l'honneur de l'invention luy eust attiré une gloire particuliere, ils n'en ont point eû ny l'éclat ny la reputation. Iules Cesar en fit faire un de pierre proche le Capitole. Depuis on a admiré celuy de Marcel qui fut basty sur les extremitez d'un * fonds renommé par son ancienneté, par les monumens de Ianus, autrement apellé *Vertumnus*, & qui est au bout de la ruë Toscane au pied du Capitole, dans la seconde region de la Ville. Il fut consacré par Auguste, & la cere- * *Argiletum.* Dempst. hic.

monie en fut celebre & extraordinaire mais Iules Cesar l'ayant commencé; a bonne part à la gloire de l'ouvrage, & en retranche autant de celle de Marcel qui ne fit que l'achever.

Plin. l. 36. c. 7. Dans le seul champ Flaminius, on y a conté jusqu'à quatre Theatres; On a parlé de celuy de Balbus, & de quatre colonnes d'un * marbre exquis, dont il estoit orné. * Vn Autheur François a fort vanté celuy de *Gallus*, ou *Gallio*, & voudroit mesme luy attribuer la gloire du premier fondateur de la Scene & du Theatre permanent: Trajan en fit un pompeux & magnifique, qu'Adrian toutefois fit ruiner. Quoy qu'il en soit, tous ces ouvrages ont esté de beaucoup inferieurs à ces premiers, dont nous avons parlé: & il suffira apres ce que nous en avons dit, de faire icy une espece de petite recapitulation, qui conserve dans le souvenir la chose qui en est la plus digne. C'est que du temps des Empereurs, il y avoit à la fois dans Rome, trois Theatres & un Amphitheatre, dont ie crois mesme avoir desia dit quelque chose.

* Ophites.
* Auson.
* Spart. in Tra.
* Lampr. in Adr.

SECTION III.

Des diverſes Parties détachées du Theatre.

NOus avons ſujet de parler icy de l'intelligence & de la ſomptuoſité des Theatres, ſoit en ce qui concerne la grandeur de leur tour, ſoit en ce qui peut regarder le détail de cette partie appellée la Scene. Mais crainte de quelque redite, je ne toucheray que les parties detachées & ſubalternes, qui veritablement contribuent beaucoup à la perfection, mais qui ne dependent que du gouſt & du caprice des Entrepreneurs. Outre que les Auteurs en ont fait des deſcriptions ſi particulieres, & qu'ils nous en ont laiſſé des Eſtampes ſi belles, qu'elles ont dequoy ſatisfaire plus pleinement les yeux & la curioſité.

Ces Parties moins principales, & qui neantmoins ſont des acceſſoires de grand prix & de grand effet, peuvent eſtre reduites à ſix. Au corps de l'Echa-

faut ou Theatre. A la Scene ou au basti-
ment qui separe le Theatre, c'est à dir
ou son avant-Scene & le lieu de la re
traite des Acteurs. Aux Peintures. Au
Tapisseries, Rideaux ou Voiles. Au
Machines, & à la Musique.

Le corps du Theatre ou de l'Echa
faut, sur lequel s'executoient les Ieu
Sceniques, avoit environ quinze toise
de profondeur, espace qui est capable
de faire iouër de grandes Machines, &
de soûtenir les plus belles decorations.
Pour voir tout ce que la curiosité peut
nous faire desirer, il faut lire le 18.
Chapitre de l'incomparable Monsieur
l'Abbé d'Aubignac, dans son Ter. Iust.

La Seconde prit sa naissance de la
simplicité des premiers Acteurs, qui
se contentoient de l'ombre des arbres
pour y pouvoir plus commodement
divertir les Spectateurs. Cette ombre
ainsi recherchée donna son nom Grec
à tout ce qui cacha les Acteurs, & à tous
les Ieux où l'on en usa de cette sorte.
Ainsi les plus simples au cõmencement
ne furent composées que d'arbres as-
semblez, & que de verdures apropriées.
Mais enfin, le goust solicitant l'inven-

ion, on en fit tantoſt avec de ſimples
oiles, tantoſt avec des aix informes,
uſques à ce que le luxe faiſant debor-
der la dépenſe, les fit embelir des plus
elles Peintures, & y employa les plus
iches Tapiſſeries. Le plus ſouvent
outefois le baſtiment eſtoit effectif,
& d'un bel ordre d'Architecture, où il Bulæng. de hic. c.
avoit une porte du milieu par où ſor-
oient les Dieux, les Heros & les Rois;
& quelques autres aux deux coſtez, qui
eſtoient celles des Hoſtelleries publi-
ques pour les Etrangers & pour les Sur-
venans. Ordinairement le coſté gauche
eſtoit deſtiné aux priſons, & aux autres
lieux ou de deſordre ou de meſpris.

Pour les Peintures, C. Pulcher fut des
premiers qui en orna la Scene, où juſ-
qu'à luy on s'étoit contenté de la di-
verſité des colomnes & de la ſtructu-
re des baſtimens ſans aucun autre em-
beliſſement. Antoine encheriſſant ſur
ce premier traict de luxe, la fit toute
argenter. Vn certain Petreïus la fit do-
rer: & pour braver les uns & les au-
tres, Catulus la fit revêtir d'Ebene. Cet-
te derniere dépence valoit bien celle Cicer. in Mar.
des Peintures. Mille autres ſe pique-

rent de pareils excez. Neron pour re-
Dion. in Neron. galer Tiridate, dora tout le Theatre
Plin. & plusieurs de ses successeurs y ajoûte-
rent mille coloris nouveaux, & mille
surprenantes beautez de la Sculpture &
de la Peinture.

Les Rideaux, Tapisseries, ou Voiles font le troisiéme ornement. Il en estoit de deux sortes. Les uns ne servoient qu'à specifier & qu'à orner la Scene: les autres estoient pour la commodité des Spectateurs. Ceux de la Scene representoient quelque chose de la Fable qui se joüoit; & pour ne rien oublier de ce qui a esté mis en question par les Doctes, qui soit digne de quelque observation: Il y en avoit vne versatile qui estoit un triangle suspendu, & facile à tourner, qui portoit des Rideaux où estoient peintes certaines choses qui pouvoient avoir raport, ou au sujet de la Fable, ou du Chœur, ou des Intermedes, & qui donnoient par ce moyen quelque intelligence aux choses ignorées, ou quelque éclaircissement aux douteuses. Les voiles tinrent lieu de couverture, & durant quelque temps on s'en servit pour la seule com-

modité & pour mettre à couvert du soleil les testes des Spectateurs. Mais le luxe se mesla dans cette necessité, & fit estendre des Voiles de pourpre au lieu de ceux de toile. Quelques-uns veulent que Cleopatre & Antoine eussent employé de pareils voiles dans leur fuite ; & que le Vainqueur indigné de l'un si furieux luxe, au lieu de s'en servir dans ses Vaisseaux, les eut employez à la Pompe des Ieux & des Theatres. Ce mesme Catulus dont nous avons parlé, fut le premier Inventeur de cette commodité. Il fit couvrir tout l'espace de l'Amphitheatre de Voiles estendus sur des cordages, qui estoient attachez à des mats de Navire, ou à des troncs d'arbres fichez dans les murs, comme l'on peut voir dans l'Amphitheatre de Nismes dont nous avons parlé. Ces Voiles toutefois ne furent employez aux Theatres que lors qu'ils estoient sans toits, ce qui estoit le plus ordinaire. Car on a remarqué comme choses extraordinaires, les Theatres couverts, soit à cause de la nouveauté, soit à cause de la richesse des materiaux qui

Amm. Mar. l. 14

entroient à leurs couvertures. Le toict du Theatre qu'Herodes fit à Athenes estoit de bois de cedre ; mais la beauté des Voiles dont quelques curieux affecterent de couvrir leurs Theatres, n'estoit pas ny moins galante ny moins riche. Lentulus Spinther en fit de lin d'une finesse jusqu'alors inconnuë. Cesar en fit de soye & en fit couvrir un espace incroyable. Neron non-seulement les fit teindre en pourpre, mais y adjoûta encor des Etoiles d'or, au milieu desquelles il étoit peint monté sur un chariot : le tout travaillé à l'éguille avec tant d'adresse & d'intelligence, qu'il paroissoit comme un Apollon dans le Ciel serain, qui moderant ses rayons ne laissoit briller que le jour agreable des belles nuits & des Astres subalternes.

Philost. in Her.

Plin. l. 19. c. Xiphil. in Ner.

Les Machines ont esté sans doute parmy eux fort ingenieuses : & il en est des descriptions plus belles que croyables. Il s'en faisoit de toutes les sortes, dont les noms sont amplement deduits dans un moderne. Ie ne toucheray icy que la plus commune, & qui servoit comme de base à toutes les autres. C'estoit

Buleng. hic. c. 16. & 17.

Pegma.

n assemblage de Poutres, sur lesquel-
s on batissoit tantost des creux, tan-
st des Enfers, des Palais, des Pri-
ns, des Tours & mille autre choses
ont les Autheurs pouvoient avoir be-
in pour la representation ou pour
éclat de la Piece. On y élevoit des
eros dans le Ciel ; on y faisoit des-
ndre sur terre les Divinitez, & en-
n on n'ignoroit rien de ces prati-
ues du Theatre que nos Modernes
Machinistes ont fait reussir si glorieu- Vitr. l. 5. c. 5.
ment.

La Musique a fait aussi sans doute une
s principales beautez du Theatre : &
ne doute point que le plaisir des
hants n'ayent esté un des principaux
ojets des Entrepreneurs. Il pourroit
en mesme avoir esté cause de ces
ventions deduites si amplement par
s Architectes, & affectées si univer-
llement dans leurs ouvrages, pour
der & coserver la voix dans ces vastes
eux. Et apparemmeut les Chants leur
ut esté aussi chers que les Paroles. Ci- Lib. 2. de leg.
rō ordōne; *que dans les Ieux publics, où
n'y a ny courses ny combats, qu'on tache
e réjoüir le Peuple par des Chants, &*

par des Symphonies d'instrumens ou chordes ou à vent; C'est à dire, que toutes les sortes de Musiques leur estoient connuës & pratiquées dans leurs Ieux, car il n'y en peut avoir que de ces deux especes, ou vocale, ou simphonique, dont l'une ne concerne que la diversité des chants & la beauté de la voix, & l'autre consiste dans l'agrement des instruments & dans la iustesse de leurs Concerts. Ces notions toutesfois aussi bien que toutes les autres choses n'ont pas receu leur derniere perfection de leurs premiers Inventeurs; & la suite des temps, ou la diversité des gousts ont multiplié le nombre des Instruments. Mais les plus ordinaires parmy eux, ou du moins les plus en usage sur leurs Theatres, estoient les Lires ou Instrumens à chordes, ou les Flutes ou autres Instruments à vents. Les Romains mesloient souvent les voix & les Instruments, & ils appelloient les Concerts faits sans le meslange des deux, insipides & sans goust.

Asse voces, asse Tibiæ Festus. Servius.

Il se fait ordinairement deux questions sur ces Instrumens, qui ont embarassé les plus habiles, & qui ont fait un

un considerable partage de leurs sentiments.

La premiere, est de sçavoir ce que les Romains entendoient par flutes pareilles ou differentes. Ma réponse simple & de bonne foy tiendra lieu de ce grand & importun amas de nos doctes, qui se piquent plutost de dire beaucoup de choses inutiles que de resoudre precisément une question & que de satisfaire nostre curiosité. Car ils songent plus à faire paroistre leur eruditiõ qu'à developer à nostre ignorance les choses belles & cachées. Ie dis donc que les flustes pareilles étoient des flûtes a l'uni-son, & qui joüoient le même sujet; & que les autres estoient differentes en grosseur, dont l'une joüoit le dessus, & l'autre la basse. je ne voy rien de plus net ny de plus naturel. Pares, impares.

La seconde vient des noms qu'on leur donnoit, de flutes droites ou gaucheres. Ie veux bien que le sujet du Poëme en reglât le nombre & la situation, par ce qu'il avoit ou de serieux ou d'enjoüé: & je n'ignore pas absolument les diverses opinions qui sont si amplement deduites chez les Autheurs.

Mais ie crois que ie puis sans perdre le respect que ie dois aux Anciens & aux Habiles, hazarder la mienne qui est naturelle & assez apparente. C'est qu'il y avoit deux Chœurs. separez & placez aux deux côtez du Theatre. Ceux qui ont veu les Cours d'Italie ou d'Allemagne auront bien moins de peine à la recevoir, que les Critiques n'auroient à la combatre, & ie conçois tant pour l'une & l'autre difficulté, une raison commune qui me semble convainquante. Il y avoit en ce temps des prodigues & des menagers; il s'y trouva des Pieces heureuses qui engagerent à la dépense, & d'autres, qui quoy qu'avec un pareil merite furent recitées sans ces extraordinaires ornemens de Musique & de Symphonie, & où l'on se contenta d'un seul Instrument.

Il faut dire toutefois à l'honneur des Musiciens, que l'on faisoit une si particuliere estime de leurs chants, qu'ils avoient rang dans le titre des Poëmes & avoient leur part de la gloire & du succez.

Ie n'adjoûteray qu'une chose en faveur de nos Poëtes, que dés ce temps-

t, on faisoit si grand cas de leurs tra-
aux, qu'on ne se contentoit pas de
eur donner de steriles & infructueux
pplaudissements, mais que l'on ache-
oit & payoit liberalement leurs Pieces,
jusques là que l'Eunuque de Terence
ty a valu huit mil écus de monnoye
e Rome.

Ie n'ay point icy parlé des Chœurs,
arce que c'estoient des accessoires si
rmels, si iustes & si unis au corps du
jet principal ; qu'il m'eust falu faire
n Chapitre exprez du Poëme dra-
atique, pour m'aquiter pleinement
e ce qu'il en faut dire. Mais comme ce
roit exceder l'abregé que ie me suis
escrit, je ne feray que renvoyer à
nt d'Illustres Ecrivains qui en ont fait
s Dissertations si particulieres.

CHAPITRE II.

Des Naumachies.

LE mot de Naumachie ne signifie autre chose qu'un combat donné sur l'eau. Car bien que quelques-uns ayent voulu en estendre la signification au lieu où cela se faisoit ; C'est une licence qu'ils se sont donnée, & qui n'a pas assez de fondement pour être ou suivie ou opiniâtrée. Ie ne doute pas que le lieu où il s'est donné de ces sortes de Ieux, n'ait pû enporter le nom; comme nous avons veu, la place du dernier Carrosel appellée par le vulgaire du nom de la Magnificence qu'il y avoit veüe. Mais le lieu & le nom ont esté bien-tost changez ; & il n'en reste d'apparence ny de vestige, qu'vn souvenir & qu'vne idée.

SECTION I.

De la forme de ces Combats.

CEs Combats sur l'eau ont esté à mon avis les plus superbes Spectacles de l'antiquité. Car la Nature & les Elements ont pleyé sous l'artifice & sous l'invention des hommes : & l'impetuosité des flots, dans leurs courants, ou la resistence & l'orgueil des rochers & des nuages dans leur élevation, ont esté forcez & soûmis aux passions du Peuple & à la magnificence de leurs Empereurs. Nous n'exagerons point la Pompe de leur appareil, ny ce qu'une vive Image de la guerre pouvoit y permetre de galanterie, ny ce que la dépence pouvoit déguiser d'une veritable guerre. Nous suivons simplement les descriptions les plus considerables, que les Autheurs nous en ont laissées.

Iule Cesar ayant trouvé un endroit favorable sur le bord du Tybre, & assez proche de la Ville, apellé *Codete*, le fit Suet. in Iul. c. 39. Casaub. hic.

netoyer & creuser, pour le rendre capable de porter les charges qu'il luy preparoit, & y donna le divertissement d'une Naumachie. On y vit combatre des Vaisseaux Tyriens & Egyptiens, & bien qu'ils ne fussent que de deux, trois & quatre rangs d'avirons, ils portoient un grand nombre de combatans, qui n'oublierent rien de ce que l'adresse & la valeur peuvent demander en de pareilles rencontres à des gens aguerris, & combatans en la presence de leur Maistre. Ce genre de Spectacle parut ou si nouveau ou si pompeux, qu'il y courut des Spectateurs de tous les endroits de la terre : & l'afluence des curieux fut si grande, qu'une bonne partie fut contrainte de s'arrester sur le chemin & de loger comme ils pûrent, les Hostelleries & les autres lieux publics estant remplis & ne pouvant leur donner de retraite.

Suet. in Cat. Ie ne sçay pas s'il faut, ou si je dois comprendre parmy les Naumachies la bizare & superbe Vision de Caligula. Il fit un Pont sur deux rangs de Vaisseaux joints & liez ensemble depuis Baye jusqu'à Possole, si bien que

es deux Villes de la Campagne de Rome, ſeparées par la Mer & par la Nature de trois mil ſix cent pas, ſe trouverent preſque en un moment pour ainſi dire jointes & capables de commercer l'une avec l'autre, ſans aucun autre ſecours de l'invention & de l'artifice. Les Autheurs admirent veritablement la penſée & l'entrepriſe, mais ils ne font aucune mention de leux ny de Combats. Tout ce qu'ils en diſent c'eſt qu'vne eſpece de Cavalcade de ce Prince, qui ſe fit de deux iours de ſuite, & en deux diverſes manieres. A la premiere l'Empereur monté ſur un cheval armé de toutes pieces & richement harnaché, fit pluſieurs allées & venuës ſur ce Pont, la Couronne en teſte, la hache à l'arçon, le bouclier au bras, & l'épée au coſté. Le ſecond iour il parut dans un habit moins guerrier, mais plus galant & auſſi riche, & fit quelques courſes dans un chariot attelé de deux ſuperbes chevaux. Le grand nombre de gens de qualité & de ſes amis qui le ſuivoient, ſont marquez dans l'Hiſtoire : On y fait mention de leurs Chariots, de leur propreté, de

leur galanterie, des excez d'yvrognerie & de cruauté où l'Empereur s'emporta dans la chaleur de la débauche. Mais on ne dit rien qui aproche d'un Combat agreable & artiſte.

Son Succeſſeur entreprit une veritable Naumachie ſur le Lac *Fucin*, ou de *Marſo*. Il y fit combatre douze Vaiſſeaux contre un pareil nombre, ſous deux Factions, l'une Rhodienne, & l'autre Tyrienne. Elles eſtoient encouragées au Combat par les chamades d'un Triton, qui par le moyen d'une Machine ſecrete & induſtrieuſe ſortit du milieu de l'eau avec ſa Trompe. Toutefois il ne s'en falut gueres que cette galanterie, quoy-que bien concertée, & compoſée de gens de choix, n'échouaſt auparavant que les deux Flotes ſe fuſſent miſes en aucun peril. Vne parole de mépris échapée à l'Empereur contre quelques Combatans, penſa luy attirer le deſplaiſir le plus ſenſible du monde. Il avoit eu la curioſité de les voir & de les faire paſſer devant luy comme en reveuë, ou comme par exercice. Ces Acteurs ravis de l'honneur de ſa preſence luy firent ce

compliment brusque & de Soldat. Seigneur, (s'ecrierent-ils) recevez le salut des Troupes qui vont mourir pour vostre divertissement. L'Empereur, comme se souciant peu de leur vie, ne leur rendit pour tout salut que deux mots & encore avec peine & dedain. Ces miserables s'en trouverent si indignez, qu'ils furent sur le point de sortir des Vaisseaux & de ne vouloir point combatre. L'Empereur fut contraint d'en venir aux prieres, & ensuite aux menaces, & n'obtint qu'à force des unes ou des autres, la consommation du Spectacle & de l'entrepriſe.

Ave Imperator, morituri te salutãt. * Avete vos.

Neron fit quelques efforts de galanterie plus nouveaux que considerables; & de plus de despence que d'esprit. Car en l'une des deux Naumachies dont il voulut donner & prendre le divertissement, il y fit rehausser les eaux en un point que des Poissons marins y parurent nageans & fuyans les javelots & les hameçons des Chasseurs & des Pécheurs.

Suet. in Ner. c. 12. *Ne parle que d'une. Mais Dion en conte deux.* Sen. Ep. 70.

Il fit couper des Montagnes, pour faire voir de plus loin ses Ieux & sa Magnificence. Il augmenta le nombre

Tac. an. 12. c. 11.

des combatans pour l'encherir sur Auguste : Mais sa cruauté rendant tous ses soins suspects, la plusparт des personnes de qualité ou de merite ne se rendirent à cette Assemblée que par crainte ou par maxime de Cour, & n'y goûterent qu'en tremblant les plaisirs offerts & la joye preparée. Outre que toutes ces Festes furent infectées de tant de licences & de tant de saletez, si du moins on en croit quelques Historiens; qu'il est mesme en quelque façon contre la bien-seance d'en toucher quelque chose, d'en rapeller le souvenir, & d'en salir son idée. Ses desordres furent pourtant en quelqe chose ingenieux, & il fit venir & retirer les eaux par des Machines ingenieuses & considerables, & donner en mesme lieu & presque en mesme temps des combats de Mer & de Terre. Il fit élever sur des Tonneaux flotans une espece de Bastimens, où il fit de superbes Banquets, & avec la mesme magnificence qu'il auroit pû faire dans son Palais. Enfin, il donna en public le divertissement de deux Naumachies également nouvelles & pompeuses.

Dion. in Ner.

Mais la plus singuliere de toutes, ou pour parler plus seurement, la plus ventée par les Historiens & par les Poëtes, c'est celle de Tite ou de Domitian. Ie laisse aux Critiques à decider, si ce fut l'aisné ou le cadet des freres, à qui l'honneur en est deu. Car je n'ignore pas absolument que les Autheurs sont partagez, & que les uns veulent & s'obstinent en faveur de Tite, fondez soit sur le respect qu'il avoit eu pour son Pere, soit sur sa liberalité & sur sa galanterie naturelle. Mais les autres qui ne sont ny moins en nombre ny moindres en poids, attribuent avec la derniere opiniastreté la gloire de cette magnificence, à ce dernier Prince de la Maison des Flaviens. Quoy qu'il en soit, nous ne cherchons que la connoissance necessaire de la chose principale, sans nous arrester aux curiositez d'une critique, incertaine & superfluë. Theod. Marc. hic.

Voicy comme j'en ay conceu les diverses beautez, dont les Hystoriens n'ont pas voulu prendre la peine de faire le detail, & qu'ils ont ainsi laissé dans quelque sorte de confusion; Ie ne

raporteray point la difference de leurs divers sentimens ie me contenteray de faire un tissu de leurs opinions, & un fil continu de l'Histoire.

Suet. vesp. c 9. Vespasien pere de ces deux derniers Empereurs avoit fait bastir un superbe Amphitheatre dans le sein de la Ville, soit pour honorer la pensée qu'en avoit eu Auguste, soit pour la braver & pour faire quelque chose plus que luy. Tite son fils aisné en fit la dedicace avec tant de solemnité qu'elle dura prés de cent iours, pendant lesquels il y eut divers combats en divers lieux, tantost d'infanterie, tantost de cavalerie. On y tua neuf mille bestes tant privées que sauvages. Les Dames mesme y chasserent & firent des prises considerables. L'Empereur du haut de la loge fit une liberalité aussi galante qu'ingenieuse. Il ietta une espece de billets, que le vent & le hazard firent voler de toutes parts sur le Peuple: & quiconque en put prendre quelqu'un, receut d'un Commissaire étably pour ce sujet, le prix contenu dans les billets qu'on luy representoit. Ainsi les uns profiterent en cette largesse, d'une certaine &

Dion. Tite.

Xiphil.

raisonnable quantité d'aliments, d'habits ou de meubles ; les autres de vaſes d'or, de chevaux, deſclaves & de mille autres choſes qui peuvent eſtre données. Mais enfin pour revenir à noſtre point ; il donna un combat dans l'ancien lieu où l'on avoit deſia veu des Naumachies, & il y fit paroiſtre trois mille combatans en deux Partis, dont il appella l'un celuy des Atheniens, & l'autre des Syracuſains. Il y eut toutefois quelque choſe de ſingulier dans l'artifice du lieu, car l'eau fut auſſi-toſt détournée, & les meſmes troupes y combatirent un moment apres à pied ſec. On y vid des chevaux, des Taureaux & d'autres animaux privez & ſi bien inſtruits à l'eau, qu'ils y combatoient comme ſur terre.

Suet hic, in veteri Naumachia. Dió. hic.

Il eſt certain que Domitian en donna pareillement une ou deux qui firent grand bruit à Rome, & où coururent des curieux de tous les endroits du monde. Ie n'y trouve pourtant rien de nouveau : & tout m'y paroît deſia fait & meſme reïteré, & qui ne ſe ſent point des graces de l'invention. Martial a beau exagerer celle qu'il fit

Theod. Mars.

dans l'Amphitreatre : Les plus hardis traits, & les plus notables efforts ne passerent point ce qui a esté dit de Tite. Car ces eaux attirées & retirées avec tant de promptitude & de justesse, ne sont que des galanteries imitées & qu'un reste des vieilles imaginations & des succez precedents. Veritablement l'ouvrage du Lac qu'il fit faire aupres du Tybre, a quelque chose de surprenant & de peu croyable. Car il fit paroistre un si grand nombre de Vaisseaux, qu'il sembloit que ce fussent deux Armées effectives, qui dussent combatre serieusement pour des interests reels & sur des contestations veritables. Mais il finit son Spectacle par une bizarerie si cruelle, qu'õ ne peut y faire de reflexion sans en avoir horreur. Vne pluye extraordinaire estant survenuë, non seulement il ne voulut point permettre aux combatans de cesser & de differer pour un moment: mais il empescha mesme le Peuple de sortir, les forçant à demeurer exposez au temps, & se faisant un nouveau plaisir de l'incommodité des Spectateurs. Luy-mesme s'opiniastra à faire

Suet. Dõ. c. 4.

& à voir continuer les Ieux, de peur que son depart ou que son absence ne pretextast la retraite de la multitude, qui ne pouvoit plus souffrir l'injure du temps ny celle de l'Empereur. Cette inhumanité fut funeste à toute Rome: & une grande partie de ceux qui s'étoient trouvez à ce divertissement, mourut des maladies qui le suivirent, & qui firent un grand ravage parmy le Peuple. Dion. in Dom.

CHAPITRE III.

Du Triomphe.

De l'Origine, du nom, & de la difference de l'Ovation & du Triomphe.

LE Triomphe estoit sans doute le plus superbe Spectacle des Romains: & bien que la gloire du Vainqueur en fût le pur objet & la seule

matiere ; il ne laissoit pas d'avoir des circonstances agreables, & qui donnoient autant de divertissement, que le mystere & le serieux de la ceremonie pouvoit donner d'admiration.

Il y en avoit de deux sortes. Le premier qui estoit le moindre, estoit simplement appellé Ovation, le second eut seul ce grand & pompeux nom de Triomphe, qui comprend tout ce que la vanité des Romains avoit pû incorporer à leur orgüeil & à leur magnificence.

L'origine des deux noms est plus embroüillée, que la connoissance n'en est necessaire. L'Ovation semble pourtant avoir une source Romaine, si du moins on s'en raporte à Plutarque. Car ce nom luy fut donné de ce que dans les Sacrifices qui accõpagnoient tousiours de telles ceremonies, on n'immoloit que des * Brebis blanches, au lieu que dans le plein & parfait Triomphe, soit pour grossir la despence, soit pour encherir sur l'ovation, on immoloit des Bœufs blancs & couronnez, comme nous dirons cy-apres. Le grand a son étimologie dans son nom qui est Grec, & qui

* Oves pro Victimis. Plut.

Varr. l. 5. de Ling. Rom.

θειάμβος.

fut donné à Bacchus pour avoir le premier inventé cette maniere de reconnoistre la vertu par ces Festes & par cette magnificence publique. I'aymerois autant l'etymologie d'un autre mot qui est aussi Grec, qui signifie une exultation ou une pleine ioye.

τριάμβη. Is. Hisp. Etion. l. 18. c. 2.

La difference de ces deux Triomphes a des raisons plus reelles & plus importantes. Car l'Ovation ne consistoit qu'en une assez modique Pompe. Le Vainqueur n'avoit que ses habits ordinaires. Il ne faisoit pas seulement son entrée à cheval. Il marchoit à la teste de ses Troupes, sans autre marque de ses succez que les acclamations du Peuple, que quelques Couronnes de Mirthes, & qu'une partie de son Armée qui le precedoit, au son des flutes, & ne sacrifioit enfin que des brebis blanches comme nous avons desia dit. Mais si cette difference est sensible & vulgaire, il y en a une autre plus docte & plus curieuse qui depend du suiet & de l'occasion. * Les Ovations estoient decernées à ceux qui avoient soustenu une guerre ou mal fondée ou peu glorieuse, & dont les succez avoient eu de

Plutarq. in Marcello.

* Au. G. 5. c. 6.

foibles obſtacles & de peu conſiderables ennemis. Ainſi tous les Combats contre les Pirates, les Eſclavés, ou contre des lâches ennemis, dont la honteuſe redditiõ auroit prevenu une hõneſte deffence, n'eſtoient point cenſez dignes de ces honneurs ou de ces recompenſes extraordinaires : & l'on ſe contentoit de couronner les Vainqueurs de Mirthe, qui eſt un arbre conſacré à Venus, comme s'ils eſtoient indignes des Lauriers qui ne s'accordoient qu'aux actions Martiales, & qui avoient coûté beaucoup de ſang & de deſpence.

Suet. Le Thriomphe au contraire aqueroit droit au Vainqueur de tout attendre du Peuple, du Senat, & de l'Armée. Car ces trois Eſtats devoient eſtre d'accord ſur le merite de celuy qui le demandoit, & quiconque avoit obtenu les glorieux ſuffrages des uns & des autres, pouvoit eſtendre la Pompe du iour de ſon Triomphe à tous les deſirs que ſa gloire pouvoit luy ſuggerer, & à toute la magnificence que ſes facultez ou ſes conqueſtes eſtoient capables de ſouſtenir.

SECTION II.

Du merite requis pour le Triomphe.

ENcore que les Romains fussent magnifiques, ils n'estoient ny credules ny prodigues, & s'ils se piquoient de reconnoistre les vrais merites, ils estoient severes à punir les imposteurs & ceux qui grossissoient dãs leurs Lettres les perils & les Victoires. Pour obvier à de tels inconveniens; ils estoient exacts à faire observer une de leurs Loix, établie principalement pour ce sujet, & qui rendoit responsable sur de grosses peines le Vainqueur de tout ce qu'il écrivoit au Senat touchant la Victoire. Le nombre de Citoyens sauvez, & celuy des ennemis ou morts ou blessez, devoit estre exact & fidelle, & le detail sans exageration & sans deguisement. Toutefois comme les Lettres pouvoient estre écrites en desordre, & dans l'embaras des suites d'une grande bataille, ou des conse-

quences d'une pleine Victoire ; de peur d'estre surpris par l'excez de leur joye, ou par la precipitation de leur témoignage, ils les obligeoient de iurer entre les mains du Questeur de la Ville (c'estoit comme le Surintendant de ces temps, qui ne reconnoissoit que des questiõs de finance) de n'avoir rien étalé dans les Lettres qu'il avoit écrites au Senat, qui ne fût exact & conforme à la verité. Il y avoit trois genres de Questeurs, d'Vrbains ou de la Ville, qui ne prenoient soin que des deniers publics, de Criminels, pour les coupables, & de Provinciaux pour les affaires estrangeres,

* Alex. ab Al. l. 1. c. 22.

Le sujet du Triomphe estoit aussi reglé, & il faloit avoir defait un ennemy considerable ; avoir tué sur la place * quatre ou cinq mille hommes ; avoir poussé plus avant les limites de l'Empire, & avoir enfin fait un notable progrez pour le bien & pour l'honneur de la Republique. Par-là, ceux qui avoient emporté quelque succez sur les Sujets de leur Empire, ou sur des Citoyens rebelles, n'obtenoient point pour cela l'honneur du Triomphe,

arce que de telles Victoires estoient enſées touſiours plus lugubres que lorieuſes.

Mais ces ſuccez ne ſuffiſoient pas : il Val. M.l. 2. c. 3.
aloit avoir encore un certain caracte-
e perſonel pour ſe preſenter au riomphe. La grande dignité ſemloit eſtre une baſe neceſſaire pour ouvoir ſouſtenir un ſi grand honeur. Et a moins d'eſtre Conſul, Dictateur ou Preteur, on eſtoit exclus de a gloire de cette Pompe. Pour cette aiſon Scipion ne triompha point pour a reduction de l'Eſpagne, ny Marcel our celle de Syracuſe ; parce qu'il n'aroient point de Caractere. Pompée outefois fut excepté de cette regle, & malgré ſa ieuneſſe, malgré les loix & les exemples meſme aſſez recents citez par Sylla, il obtint le Triomphe auparavant la qualité de Senateur, & joüit à l'âge de dix-ſept ans, de ce qui pouvoit combler les deſirs du plus ancien des Capitaines, & du plus grand des Conquerants.

Le merite toutefois eſtoit encore plus conſideré que toute choſe ; & l'eſtime d'une haute vertu eſtoit

si generale & si uniforme parmy les Romains, qu'ils faisoient un point de Religion de son prix & de sa recompense, & qu'ils croyoient que l'un & l'autre devoient estre inviolables. Ainsi les Etrangers, les gens de peu de naissance, & (ce qui ne s'est pratiqué que parmy eux) les pauvres, mesme sont parvenus aux plus grandes dignitez; aux Consulats, aux Pontificats, & mesme à l'honneur du Thriomphe. *

Aul. gel. l. 15. c. 4. Veridius Bassus.

Il est une Histoire trop remarquable dans un ancien Autheur, pour la passer sous silence.

Le Pere du grand Pompée avoit pris la Ville de Pizance, où il avoit fait un grand nombre de Captifs. Parmy eux il y avoit une pauvre femme qui portoit un enfant entre ses bras. Cette charge de sa fecondité ni l'innocence de ce pauvre enfant ne garantirent point ni l'un ni l'autre des fers ny de l'oprobre de la ceremonie du Triomphe. La Mere & l'enfant marcherent dans leur rang dévant le Char du Vainqueur Triumphant. Cét enfant augmentant le nombre de ses premieres années, ne diminua point ses premieres

lisgraces, & fut contraint de demander l'aumône publiquement, & de gagner sa vie à penser des chevaux. Soit que la necessité luy eust donné de la resolution ; soit que la vertu des belles ames se trouve & se conserve également sans naissance, sans fortune, & sans éducation. Si-tost que ce ieune mal-heureux eust reconnu en soy assez de iugement pour faire choix de sa profession, & assez de force pour y pouvoir reussir, il se mit à la suite de Cesar, vint dans les Gaules, y porta ses armes, & y fit de si belles ou si heureuses actions qu'il emporta plusieurs Victoires, qu'il fut fait Tribun, ensuite creé Preteur. Les troubles survenus suspendirent pour quelque temps la suite de ses progrez. Neantmoins ces retardemens ne luy firent rien perdre de ce qui estoit dû à ses services ; & les factions calmées, sa vertu fut des premieres recompensée par le Pontificat, & par le Consulat qu'il obtint, & enfin par le Triomphe qui luy fut accordé pour avoir gaigné trois Batailles contre les Parthes.

SECTION II.

De l'ordre des preparations pour le Triomphe.

Alex. ab Al. l. 6. c. 9.

IMmediatement apres la Victoire, on despeschoit des Couriers chargez de Lettres, qui contenoient le detail des perils du combat, & du succez. Le Senat dans les commencemens s'assembloit dans le Temple de Belone qui estoit hors la Ville. Quelfois mesme le Peuple irrité contre le Senat de ses lenteurs dans ses deliberations s'assembloit dans le Champ de Mars, ou dans les Prez Flaminiens, & decernoit ainsi le Triomphe à ceux que le Senat en avoit exclus. Auguste, depuis choisit le Temple de Mars; où cet Empereur ordonna au Senat de s'assembler pour deliberer sur les affaires de la guerre & des Triomphes.

Casaub. in Aug.

Suet. in Aug. c. 29.

Le Senat estant assemblé, on faisoit la Lecture des Letres du General & des Officiers. Ces Letres estoient envelopées

envelopées dans des feüilles de laurier. Car cét arbre estoit d'un si bon augure, qu'ils auroient creu retrancher quelque chose de leur bonne fortune, s'ils ne s'en fussent servis en toute sorte de succez. Il est bon de remarquer en passant que dans les disgraces ils m'ettoient sur leurs Letres une simple plume au lieu de laurier, pour signifier le besoin de faire diligence pour hafter la consolation ou le remede. Iul. Cap. in Max. Cor. Rh. l. 1. c. 20.

L'on jugeoit sur ces Lettres, du merite de la Victoire : & pour mieux témoigner l'estime qu'on en faisoit par la promptitude du témoignage, on envoyoit aussi-tost au Vainqueur le Titre *d'Empereur*, avec ordre de revenir & de ramener à Rome ses Troupes victorieuses pour y Triompher. Immediatement apres le General & l'Armée se mettoient en chemin, recevant par tout des presens & des applaudissements. Quand ils estoient pres de Rome, le General ou l'Empereur avec un certain nombre de ses principaux Officiers, se detachoient & alloient jurer au Questeur, comme nous l'avons dit. Les Tribuns & les Centurions iu-

roient de meſme, que dans les Lettres, on n'avoit ni exageré les avantages, ni diſſimulé les pertes. Ce ſerment ſe faiſoit hors de Rome, parce que le nouvel Empereur perdoit ſon authorité, ſi-toſt qu'il avoit paſſé la porte, & du moment qu'il eſtoit entré, il n'eſtoit plus qu'un ſimple particulier ſous la puiſſance des Conſuls & des autres Officiers de la Ville.

Le ſerment pris, le General, ou les ſiens pour luy, preſentoient leur Requeſte pour obtenir le Triomphe: & pour en faire la demande avec plus d'éclat & plus de politeſſe, on commettoit un des plus diſerts & des plus galants Orateurs, pour en rendre le merite plus connu, & l'Arreſt qui devoit intervenir, plus juridique & plus ſolemnel.

En meſme temps, & par le meſme Arreſt, on convenoit d'un jour, & l'on ordonnoit à celuy qui devoit Triompher, de ſe tenir preſt avec ſon Armée, pour recevoir les honneurs qu'on luy avoit decernez. Il n'eſt pas inutile de remarquer en paſſant, que le Senat n'a pas toûjours eſté Souverain Juge, ny

absolu distributeur du Triõphe: & que le Peuple en a fait Triompher malgré leurs decrets ou leurs refus. * Icilius Triompha de cette sorte, & par les seuls suffrages du Peuple, apres avoir esté refusé par le Senat. Mais il y a encore une observation à faire qui n'est pas moins considerable. C'est que les Triomphes ne se sont pas tous celebrez à Rome. Papyr. Masso n'ayant pû obtenir du Senat ces honneurs, se fit justice à soy mesme, & Triompha sur le Mont Albin avec toute la Pompe & toutes les ceremonies imaginables. Al.l.b.c.b.

Ce iour estoit attendu avec beaucoup d'impatience de part & d'autre, car on faisoit des preparatifs dans la Ville aussi bien que dans le Camp, & le Peuple Romain prenoit autant de part dans le divertissement du Spectacle, que les Soldats pouvoient esperer de gloire de la Magnificence de la Feste.

Ce bien heureux iour arrivé, le Senaten Corps alloit au devant du Vainqueur hors la porte de la Ville par où le Triomphateur devoit entrer. Cette

porte s'apelloit vulgairement *Capene*, ou *Appie*, à cause de la ruë de mesme nom. Mais à cause qu'elle fut ordinairement choisie pour les solemnitez du Triomphe, elle a eû souvent le nom de *Triomphale*; Les compliments de conjoüissance achevez. Le Senat reprenoit le chemin de la Ville, & comme faisant une partie de la Pompe, s'alloit en bon ordre, & accompagnoit ou conduisoit pour ainsi dire les Vainqueurs dans le Capitole. Ce seroit ici le lieu de descrire ce qui s'y faisoit, mais il est ce me semble plus à propos de faire voir auparavant le detail de la Pompe.

SECTION III.

De la Pompe.

CEluy qui devoit Triompher n'oublioit rien pour la propreté ou pour la richesse de ses habits. Il estoit revestu d'une Robe de Pourpre, toute brodée & toute couverte d'estoiles d'or, ou mesme quelquefois on écri

voit en Lettres d'or, appliquées par le Brodeur, les faits & la vie du Vainqueur. Elle estoit appellée * *Robe Peinte*, au autrement *Tunique de Palme*, & quelquefois d'un nom d'un seul mot * *Trabée*; mais ces noms differens ne sont & ne signifient qu'une mesme chose. Ces noms estoient fondez sur la varieté de leurs representations. Cette broderie toutefois n'estoit point toûjours d'or, mais mesme quelquefois elle estoit enrichie de perles & de pierres precieuses, selon les facultés du Triomphant, selon les richesses des Païs subjuguez, ou selon le cours & la mode des Temps. Leur chaussure estoit de Brodequins, chargez de pareille broderie, d'or, ou de diamans, en guise de clous, ou d'estoiles, & c'est de-là que le nom de *Vestis clauata*, est venu. Ces cloux grands ou petits faisoient la difference des Senateurs & des Chevaliers, car ces derniers n'osoient pas en porter de la grandeur des autres. Les habits des vaincus n'estoient pas toutefois si reglez que leur orgüeil ou leur modestie n'y eussent aporté de grands changements.

Togapicta, Tunica, Palmata, Trabea.

Corripp. l. 1. num. 15.

Le Premier des Tarquins avoit en son Triomphe une Veste toute d'or, & le grand Pompée se servit & porta celle d'Alexandre le Grand : Le cou & les bras estoient chargez de precieux Ioyaux. Il portoit sur sa teste une Couronne, qui au commencement n'estoit que de laurier, & que l'avarice ayant fasciné l'opinion des hommes & des temps, a fait changer pour une de métail, & d'or. Ie dis exprez *métail*, *d'or*, parce qu'il est des Autheurs qui veulent qu'il eût deux Couronnes sur sa teste, l'une de cuivre doré, legere, & qu'il portoit, l'autre d'or effectif, solide & pesante, qui estoit soûtenuë & suportée par un Valet ou Soldat, ou mesme par l'Officier public.

Scal.

App. in lib. 6. Isid l. 18. c. 2.

Il portoit d'une main une branche de Laurier, & de l'autre une espece de Sceptre ou de Baston de Commandement. Ce Baston estoit d'ivoire pour l'ordinaire, & avoit au bout un Aiglon artistement tourné. Voila ce qui peut concerner sa personne.

Ses Officiers & ses Soldats qui devoient paroistre dans la Pompe,

estoient pareillement ornez aux despens du Triomphant, de Couronnes d'or, d'argent, où estoient gravées quelques especes de Lettres, ou des choses qui concernoient la gloire & les belles actions du Vainqueur. Il regaloit les uns de belles armes, les autres de chevaux, de bracelets, d'habits, & de mille autres presents, mesme d'argent pour subvenir à la despense; & loin de rien épargner pour une si glorieuse solemnité, il distribuoit à toute l'Armée les despoüilles des ennemis, sans s'en rien reserver que l'honneur du iour & le plaisir du Peuple. Mesme lors que les prises surpassoient la despence, ils employoient le surplus, & les deniers revenans bons, ou à de nouveaux Spectacles, ou à la construction de quelques Edifices publics. Ainsi tout le monde se sentoit de la Magnificence.

Les choses en cét estat, le Vainqueur faisoit sa Priere, conceuë en ces termes. *Dij, nutu, & imperio quorum nata & aucta est res Romana, tandem placati, propitiatique servate.* **Dieux, sous la faveur & sous la conduite de qui la*

grandeur Romaine a pris ſes commencements, & a eu de ſi grands progrez : ſoyez enfin ſatisfaits, & favorables à ſa conſervation.

Ces mots exprimez avec autant de Religion que de Majeſté, Il montoit ſur un Chariot preparé & qui l'attendoit. Il eſtoit tout extraordinaire, & n'avoit rien de commun avec aucun des autres Chariots. Il eſtoit d'yvoire, & fait comme une petite maniere de Tour portative. Il eſtoit reveſtu de lames d'or ou dorées, ſoit par tout, ſoit en partie. Et pour meſler toûiours quelque choſe de belliqueux dans une ceremonie purement civile & pacifique, on repandoient des legeres goutes de ſang ſur l'or du Char, & meſme ſur les Spectateurs.

Turn. ad l. 2. c. 16. Zonar.

Ce Char eſtoit ordinairement traîné par quatre Chevaux blancs les plus beaux que l'on pût trouver, ou ſelon la corruption des ſiecles, & l'orgüeil des Empereurs, par des Animaux extraordinaires venus des Païs ſauvages, & aprivoiſez à Rome. Pompée attela à ſon char deux Elephans, quand il Triompha de l'Afrique, & la groſ-

Plin. l. 8. c. 2.

eur de ces animaux pensa mettre en
esordre la ceremonie, car ils ne pu-
ent pas entrer ensemble, ny passer
ous les Portes, ou sous les Arcs Ic. 16.
riumphaux. Marc Antoine attela des
yons. Heliogabale des Tygres, &
nsuite des Chiens; les uns pour le
endre plusconforme à Bacchus, les
utres pour n'avoir rien de commun,
e pour en paroistre tout extraordi-
aire. Aurelian se servit de Cerfs. Ael. Lap. in Heliog.
Neron usa de lumens Hermaphrodi-
es; & pour aller plus loin, Sesostris
attella les Rois qu'il avoit vaincus.
Ainsi il est à croire que les divers Em-
pereurs qui ont Triomphé, ont employé
our ce que la nature pouvoit avoir de
are; qu'ils ont fait naturalizer, pour
insi dire, & tache de rendre capable
'intelligence ce qu'elle avoit de plus
rutal, ou de plus farouche; & qu'ils ont
eu enfin tirer du service & de la gloi-
re des ennemis des hommes, & du re-
ut des forets.

Le Triumphateur estoit seul dans un Cor. tac. ann. 1.
Siege élevé & distingué des autres,
où estoient ses enfans devant luy, &
comme à ses pieds. Ce n'est pas que

quelques *Autheurs ne veüillent qu'en mesme temps & dans le mesme Char, on n'ait veu Triompher l'Empereur Verus & son Frere, & quelques autres aussi. Mais enfin, ces graces s'accordoient rarement ; & hors les droits naturels que les enfans ont à la gloire du pere, je trouverois qu'il y auroit plus d'infamie que de satisfaction, à paroistre par faveur dans un rang où le seul merite peut nous placer glorieusement

*Iul. cap. hic.

Aussi ie ne crois pas que la seule naissance donnast droit aux enfans de monter sur le Char de leur Pere. Car il étoit alors personne publique au dessus de tous les interests domestiques, Pere seulement de la Patrie, Romain, Triumphant, & rien plus. Toutefois, comme le Senat & le Peuple faisoit une partie du Spectacle, les enfans s'y pouvoient bien trouver comme témoins ou comme Partie civiles. Mais l'honneur de monter dans le Char n'étoit accordé, que ie pense, qu'à la Ieunesse, ou qu'au Sexe incapable de monter à Cheval. De fait nous voyons dans Ciceron que les enfans des Triom-

Pro Mur.

phans estoient montez sur les Chevaux du Char : & Tybere & Marcel eurent l'honneur de monter l'un, le cheval gauche, & l'autre le droit, qui tiroient le Char d'Auguste Triomphant de la Bataille d'Actium. Ce que l'on peut demesler plus surement, c'est qu'il n'y avoit point d'autre Cocher que ces Enfans, ou que le Vainqueur mesme. Suet. in Tyb. c. 6. Val Max lib. 4. c. 4.

Pline adjoûte à cét appareil du Char une espece de Divinité, qui s'apelloit *Fascinus*. Mais ie ne conçois ny ce qu'il veut dire ; ny comment, ny où il pouvoit estre placé. Quoy qu'il en soit, la superstition les rendoit capables de toute sorte de fascination, & ils croyoient que ce Dieu estoit Tout-puissant contre les morsures & les chagrins de l'envie, & qu'il pouvoit en garantir les Triomphateurs, & leur conserver leur joye toute pure, & la rendre commune & generale dans tous les Spectateurs.

Ie ne sçay si il est de l'exactitude de cette description, de toucher en cet endroit un Personnage qui avoit une Place importante & mysterieuse sur ce

Char. Car la pluſpart des Autheurs diſent que l'Executeur de Iuſtice eſtoit derriere le Vainqueur, l'avertiſſant de temps en temps que ces honneurs ne dureroient que cette journée, que ſon pouvoir finiroit avec ſon Triomphe: & que meſme outre cet Officier, le derriere du Char portoit une ſonnete qui eſtoit une des marques des Criminels, ſoit pour temperer un peu l'excez de leur orgueil, ſoit pour les avertir que les honneurs dont ils joüiſſoient, ne les garantiſſoient pas de la ſeverité des Loix.

SECTION IV.

De la Marche de la Pompe.

A La teſte de toute la Pompe, eſtoient des Trompetes & des flutes ou haut-bois, ornez de Couronnes, ſoit pour avertir le Peuple du paſſage du Triomphe, ſoit pour exciter plus de joye, ſoit enfin pour honorer le Spectacle.

D'abord paroiſſoient des Chariots

hargez des Plâs des Villes que le Vainqueur avoit prises. Ces Plans estoient avec leurs elevations en relief tres-artiste & tres-entendu. De peur toutefois que la ressemblance des representations, ou que l'ignorance des Romains ne confondit le nombre des Prises, des Sieges & des autres circonstances de la Victoire, on y adjoustoit des Titres, où estoit écrit en Letres d'or le nom de la Ville representée. Ces reliefs ne tiroient pas tout leur merite de l'art ou de l'intelligence. Car si ceux de bois estoient considerables par l'ouvrage, il en estoit d'or, d'argent & de plusieurs autres metaux, qui portoient leur prix dans leur poix & en leur valeur. On y voyoit une longue suite de diverses representations des Villes, des Montagnes, des Fleuves, & des Païs entiers, & generalement toutes les Conquestes que le Vainqueur avoit faites. Scipion fit marcher & paroistre cent trente-sept representations d'autant de Païs ou de Villes qu'il avoit reduites sous l'obeïssance de Rome. L'imagination des Peintres, ou l'inquietude des Decorateurs n'oublioient

Apian. in Lyb.

Claud. l. 3. de Laud. Stilic.

pas de les entourer de chaisnes, ou contrefaites ou veritables.

On voyoit ensuite en divers autres chariots les depoüilles des ennemis; leurs chevaux, leurs chariots, leurs armes, leurs richesses, leurs tentes, leurs machines, & generallement tous les autres apareils de guerre ou marques d'honneur. S'il s'agissoit d'un Combat Naval, l'on en portoit au Triomphe, les Mats, les Antennes, les Parties les plus considerables d'un Vaisseau, & qui exprimoient le mieux la qualité & le merite de la Victoire & de la Prise. Lucullus en fit porter en Pompe cent dix, qu'il avoit gagnez, & une Statuë d'or, de Mitridate de six pieds de hauteur, avec un Bouclier enrichy de Pierres precieuses. Le Grand Pompée y produisit la Statuë de Pharnacez, qui estoit d'argent: une autre qu'il avoit fait faire de soy-mesme, enrichie de perles; trois petites Idoles d'or, quelques unes de Myrthe, & trente-trois Couronnes ornées de Perles & de Pierres precieuses. Il nous reste encore des Medailles de Cleopatre, dont la Statue fut veuë au Triom-

Alex ibid.

phe d'Auguſte, parce que ſa mort l'avoit ſouſtraite à l'ignominie.

Papirius apres avoir vaincu les Samnites (aujourd'huy ceux d'Albruzo) orna la Place publique de pluſieurs reliefs de Chariots de Guerre, de Boucliers & d'autres armes. M. Fulvius, fit porter deux cent & tant d'Images, d'or, d'argẽt, & d'airin, des Villes ou des Païs ſubjuguez, & preſque autant de marbre. Les preſens faits au Vain-queur y avoient leur rang, & il s'eſt trouvé juſques à deux mille, huit cent Couronnes de divers metaux, que l'on avoit données au Triomphateur. L'argent monnoyé pris ſur l'ennemy faiſoit bien une partie de la Pompe, & il avoit ſes Chariots avec des etiquetes des ſommes qu'ils portoient. Mais les ſommes eſtoient remiſes entre les mains des Queſteurs & de ceux qui avoient ſoin des Finances publiques. Scipion l'Africain aporta de Carthage quatre cent mille livres peſant d'argent monnoyé. En vaſes d'or, deux cent mille livres peſant. Paul Æmile fit un ſi grand butin d'or & d'argent dans la Macedoine, qu'il fut ſuffiſant

All. ab. Al. 16.

pour aquiter les Charges de la Republique.

Pour ne rien oublier de ce qui pouvoit contribuer à la magnificence, on faisoit marcher ensuite dãs un Chariot bien aproprié une Statuë d'Hercule, ou s'il y avoit quelque chose de singulier dãs le temps, ou de rare dans leurs conquestes. Pompée Triomphant de Mithridate y fit porter des arbres entiers d'Ebene, inconnus à Rome jusqu'alors. Vespasian y apporta du baûme. Ainsi chacun faisant ses efforts en faveur de sa gloire, metoit en parade tout ce qu'il pouvoit avoir de plus rare & de plus curieux, pour rendre plus celebre & plus extraordinaires la magnificence de son Triomphe.

Tout cet assemblage de tant de belles choses estoit immediatement suivy des Rois, des Princes, des Capitaines & autres Personnages considerables & mal-heureux. Ils estoient enchaisnez, & leurs chaisnes estoient de differentes matieres, selon la qualité du Vaincu ou la magnificence du Vainqueur Car il s'en est veu d'or, d'argent, de fer, de soye, & mesme de crain, & de

Deempt. Palat.

cheveux de femme. Les Autheurs demeurent d'accord, que Zenobie Reine de Palmire suivit le Char d'Aurelian, dans un Chariot qui le suivoit immediatement, & où elle estoit attachée par des chaisnes d'or.

Parmy ces malheureux certains Grecs donnerent de l'étõnement à leur Vainqueur. Ils firent tout ce qu'ils purent pour rompre leurs chaisnes avec les dents, ou pour s'entrétrangler d'office, & par amitié. Vne Reine appellée Orgiagontis s'abandonna aux brutalitez d'un Officier, pour en obtenir sa liberté & celle de son mary; mais n'ayant rompu que ses fers, & ayant apperceu que ceux de son Epoux duroient encore, & sans aucune esperance: Elle se sentit obligée de reparer la secrette honte où elle s'estoit exposée, pour épargner à son mary la publique, dont il couroit hazard, & luy porta la teste de celuy qui l'avoit abusée. Flo. l. 2 c. 11.

Ce ne fut pas une des moins illustres parties du Triomphe de Pompée de faire paroistre Tigrane, Aristobulle, qui estoient de puissans Rois dans l'Orient, l'un d'Armenie & l'autre de Iu- Alex. ib.

dée, cinq fils, deux filles de Mithridate, & trois cent trente & tant d'autres Princes & Grands Seigneurs, ou grands Capitaines. Mais cette oſtentation aſſez vaine, finit par un orgüeil bien raiſonnable & tout humain. Il ſe piqua de ſoulager le plus qu'il pût ſes Captifs, & au lieu de leur donner des chaiſnes & des liens : il ſe contenta de les faire marcher deſarmés, & apres la ceremonie, il les renvoya libres dans leurs pays & dans leurs maiſons.

Peut-eſtre que cette humanité luy valut le reſpect que Ceſar eut pour luy en ſon Triomphe de l'Affrique. Car cet Illuſtre & fier ennemy qui ne reſpiroit que la gloire, qui fit preceder ſon Char par Iuba, un des plus grands Rois de l'Affrique, & porter les Images de Caton, de Scipion & de Petrejus, voulut épargner cette honte à Pompée, & il retrancha du nombre des Statuës ordonnées, celles de ce grand homme.

Mais ſi la mort nafranchiſſoit pas les Captifs de leur ignominie, elle ne fruſtroit pas non plus les Vainqueurs

de la recompense duë à leurs belles actions. Adrian opiniastra de faire Triompher Trajan, & de luy faire rendre apres sa mort les mesmes honneurs que s'il eust esté en vie. Son Image fut conduite au Capitole dans un Char ordonné, paré, & avec toutes les ceremonies accoustumées dans les plus celebres & plus pompeux Triomphes.

Parmy cette foule de belles & grandes choses, on trouvera peut-estre à redire au meslange d'un Personnage ridicule qui suivoit les Captifs, & qui par ses gestes extravagants insultoit à ces miserables, & s'attiroit des risées de tous les Spectateurs. Cet Histrion estoit entouré de joüeurs de Flutes & de Lyres, & peut-estre y dançoit-il quelques pas de Balet, bouffonsmais concertez, & qui signifioient quelque chose de la disgrace des uns & de la gloire ou du succez des autres. Il estoit soustê de quelques badines & folâtres representations de certains Personnages, sous le nom de de *Citeria*, de *Manducus*, & de *Petreia*, qui par leurs grimaces artificiel-sembloient vouloir devorer les gens,

& qui n'estoient employez qu'à divertir les plus innocens, qu'à faire trembler les plus timides & rire les plus asseurez.

Sur les pas de ces Mimes contrefaits, marchoient les Officiers & les Troupes Victorieuses, les uns revétus le plus galamment qu'ils pouvoient, & chacun portant les glorieuses marques dont la Fortune de la guerre avoit peu favoriser leur valeur. Le Soldat mesme portoit des Couronnes: & ceux qui avoient fait quelque action éclatante, en avoient & en faisoient paroître les recompenses obtenuës, ou du moins meritées. Cette Troupe satisfaite & exultante estoit suivie des Ostages que le General avoit receu, attendant l'accomplissement des Traitez. Du moins Flaminius en usa ainsi à l'égard de Demetrius fils de Philippe, & d'Armene fils de Nabid de Lacedemone. L'on traisnoit à leur suite leur Artillerie, & tout ce qui avoit pû contribuer à leur Victoire.

Liv. d. 4. l. 4. Enfin le Char de Triomphe, paroissoit conduit & chargé, comme nous avons dit. Par tout où il passoit on iet-

toit des bouquets & des Couronnes de fleurs, & l'on n'entendoit que Chœurs de Musique, * que Poëtes qui chantoient les loüanges du Triomphateur, & que les acclamations du Peuple qui benissoit sa Valeur & sa Victoire, en ces termes que nostre langue ne peut rendre bien fidellement dans leur iuste & plein sens. *Io Triomphe, Io Triomphe.*

Les Soldats Vainqueurs, quoy que compagnons de la Victoire & du Triomphe, & mesme, quoy que favorisez des biens de l'Empereur, ne laissoient pas de mesler leurs voix parmy celles des autres Chantres, & avoient la liberté de debiter dans leurs Chansons les plus fortes railleries qui eussent esté faites contre leur General. Ainsi les Soldats de Cesar chantoient publiquement pendant son Triomphe, ces trois vers faits cõtre luy. Suet. hic c. 49.

Gallias Cæsar subegit, Nicomedes Cæsarem,
Ecce Cæsar nunc Triumphat, qui subegit gallias,
Nicomedes non Triumphat, qui subegit Cæsarem.

Quelques Drilles mesme oserent luy reprocher sa premiere pauvreté, ou certaines indisposition qui l'avoient reduit à ne manger que des mauves à *Epidamne.

*Jadis Dyrrachium. *Aujourd'huy* Durazzo.

Parmy ces brocards, je ne sçaurois en oublier un qui n'est observé que dans Quintilien. Vn certain Chrisippus voyant au Triomphe de Cesar, les representations de quelques Villes, faites d'yvoire, & quelques iours apres à celuy de Fabius, d'autres representations faites de simple bois, il dit assez ingenieusemen, que celles-cy estoient les étuis de celles de Cesar.

Le Senat venoit ensuite immediatement apres le Char. Les Senateurs y portoient une robbe blanche, & estoient suivis des Citoiens délivrez, ou rachetez de leurs ennemis, des Voisins & des Alliez, secourus ou rétablis, & enfin des divers Officiers de la Republique, comme Legats, & Centurions, Tribuns & autres personnages de quelque sorte de considératiõ. Il arriva pourtant quelquefois que le Senat se rendit separément au Capitole, & que les Captifs affranchis & sauvez suivoient le Char,

ſans chaînes & ſans crainte d'eſtre immolez à la gloire du Vainqueur comme les autres : Mais ils en eſtoient diſtinguez, ſeulement par leurs teſtes raſées & couvertes d'une eſpece de bonnet & de chapeau, comme pour donner à entendre qu'ils eſtoient à couvert des ſouffrances de la ſervitude. Flaminius, dont nous venons de parler, eût à la ſuite de ſon Char deux mille rachetez, ainſi raſez, qu'Anibal avoit vendus. Quelquefois meſme, comme dans cette eſpece de reconnoiſſance de la vertu des Generaux, on ſe piquoit plutoſt de rendre Iuſtice au merite, que d'exceder en de vaines Pompes. Il s'eſt veu quantité de Triomphes ſans Armée Victorieuſe, & ſans Eſclaves vaincus. Ainſi le Preteur Lucius Furius ne fit aucune parade ny des depoüilles qu'il avoit priſes, ny des Captifs qu'il avoit faits dans les Gaules, preferant la ſatisfaction d'un vray merite & d'une haute gloire, au frivole éclat des grandeurs contrefaites, & des exaggerations affectées. L'irregularité de ces diverſes manieres y a laiſſé gliſſer des choſes d'autant

plus indignes de la Majesté d'une splendide Ceremonie, qu'elle a souffert Messaline, femme indigne de vivre, joüir de la gloire induë de son Mary, & suivre le Char de l'Empereur Triomphant, dans un second presque aussi élevé & autant embelly.

Les Sacrificateus avec leurs Officiers fermoient cette nombreuse Troupe chacun d'eux en habit de leur Ministere, portoient ou les cousteaux, ou les Bassins, ou les Vrnes, ou enfin quelques autres Instrumens, pour faire le Sacrifice, & conduisoient un Beuf tout blanc qu'ils devoient immoler.

SECTION V.

Du Sacrifice au Capitole.

TOute cette affluence de Vainqueurs & de Vaincus, alloient en cet ordre, & passoient de la Porte Triomphale par * le Marché couvert & le long de la Voye sacrée jusqu'au Capitole : Là, on immoloit les Victimes destinées, & par mille Sacrifices & mille

* Velabrum.

chants & ceremonies de ioye, on rendoit graces à Iupiter des succez qu'il avoit accordez au Vainqueur. Cependant tous les Temples de la Ville estoient ouverts, & tous les Autels chargez d'Offrandes & d'encens. Toutes les ruës estoient pleines du Peuple Romain & des Etrangers. Dans les Places publiques, il y avoit des Ieux & des Combats. Enfin, il n'y avoit aucun endroit de la Ville, où la joye & le bruit de la Feste, ne se repandit. Ce qu'il y eut d'horrible & de cruel dans une Feste si solemnelle, estoit le massacre des Vaincus, qui au lieu d'aller jusqu'au Capitole, estoient detournez sur la fin de la marche, & conduits dans la prison où ils estoient étranglez avec le plus de promptitude que l'on pouvoit. Car c'estoit un point & un mystere de la superstition de ces grands hommes, de n'oser toucher à la Victime destinée, que l'on n'eust pris une entiere vengeance des ennemis, & qu'ils ne fussent egorgez. Toutefois Ciceron semble insinuer dans une de ses Harangues, que l'on n'étoit pas ny si religieux à cette ceremonie, ny si barbare dans

Dempst. hic. Alex. hic.

ces magnificences, qu'on n'epargnaſt beaucoup de ces miſerables, & qu'on
In Ver. 7. n'aymaſt mieux les garder long-temps en priſon.

Les Encens allumez, les Autels parfumez, les Victimes immolées, le Triomphateur s'aprochoit, & faiſoit cette Priere, que i'ay mieux aimé tranſcrire en ſa forme originele, que d'en hazarder la force, ſur la difference de noſtre maniere & de noſtre idiome.

Gratias tibi Iupiter Optume Maxume, tibique Iunoni Reginæ, & cæteris huius Cuſtodibus habitatoribuſque Arcis Dys lubens lætuſque ago, Re Romana in hunc diem & horam per manus quod voluiſtis meas, ſervatâ bene geſtâ que, eamdem & ſervate, vt facitis, fovete, protegite propitiati, ſuplex oro.

Iupiter auſſi bon que grand, & toy Souveraine Iunon, & toutes les autres Divinitez, qui gardez & habitez ce ſaint Lieu: Ie vous rends graces, du fonds & de toute la joye de mon cœur, d'avoir daigné juſques à ce jour & juſques à cette heure cõſerver & augmẽter par mes mains les intereſts de Rome. Ie

vous supplie instamment de leur estre tousiours favorables, & de les conserver, agrandir & proteger tousiours comme vous faites aujourd'huy.

Ces Veux hautement exprimez, on continuoit le reste des Ceremonies sacrées, & ensuite le Vainqueur presentoit une Couronne à Iupiter. Quoy que ce present fût assez precieux, on ne laissoit pas de l'accompagner de quelque partie des depoüilles de l'ennemy comme de quelques Armes, ou de quelques Boucliers qui servoient de monument perpetuel de la Victoire & de la Magnificence du Triomphateur.

Il est d'une necessité indispensable d'expliquer icy la difference qu'il y eut entre tous ces Monuments, des divers Triomphes des depoüilles si vantées dans toute l'Histoire Romaine, sous le mot Latin d'*Opima Spolia* Il y a donc deux choses à sçavoir. La premiere concerne le nom : la seconde, les personnes.

Les Romains appellerent ces depoüilles extraordinaires d'un mot qu'ils tirerent d'un autre, qui signifioit

Opimum ab opibus Varro.

des Threſors ou des richeſſes. Mais ces depoüilles n'eſtoient point eſtimées dignes de ce nom, ſi le General ne les avoit de ſa propre main arrachées de celles de sõennemy apres l'avoir tué. Ainſi dans ce grand nombre de Vainqueurs Romains, on n'en conte que trois qui ayent remporté ce genre de Victoire & de depoüilles, & qui les ayent appenduës à Iupiter Feretrien. Le premier fut Romulus, Vainqueur d'Acron Roy des Cenineëns: Le ſecond Coſſus, qui tua le Roy Tolomnius & le troiſiéme, enfin fut Marcellus, apres la Victoire qu'il remporta ſur Viridomate.

SECTION VI.

Du Banquet & des autres circonſtances du Triomphe.

TOus les ſaints devoirs rendus aux diverſes Divinitez, le Vainqueur regaloit le Peuple d'un Banquet general où tout le monde eſtoit bien

venu. Ce sont choses incroyables que la depense, que l'appareil, & que la bonne chere qui s'y faisoit, & je ne sçay si la prudence ne repugne point à la description d'un detail si suspect. l'ayme mieux m'attacher à d'autres circonstances plus croyables & plus exemplaires. Valere Maxime observe que celuy qui devoit Triompher, invitoit les Consuls au Banquet, qu'en mesme temps il les faisoit supplier de ne s'y trouver pas, pour éviter tous les deplaisirs de la concurrence, & pour n'avoir pas à leur disputer ou à leur ceder la place honorable dans un iour tout consacré à son honneur. L. 1. c. 1. de Sci. & Mic.

Le lieu n'est guere plus certain. Neantmoins la plus grande partie des Autheurs demeurent d'accord que ce Festin se faisoit dans le Capitole mesme, c'est à dire, ou dans un de ses Appartemens, ou dans ses Portiques, ou quelquefois aussi dans le Temple d'Hercule. Il reste seulement à se persuader l'espace necessaire à une telle affluence : sur tout, si l'on prend au pied de la lettre ce que Plutarque écrit de Lucullus. Car il ne craint point de

dire, que cét homme ſplendide traita toute la Ville & les Faux-Bourgs. Il ne faut pas un moindre effort, pour concevoir ce qu'un Autheur moderne a remarqué de Ceſar & de ſa magnificence. Car il luy fait faire un Feſtin general, où dans un meſme iour il fit ſervir vingt & deux mille Tables, avec tout l'ordre & toute l'abondance imaginable. Mais ce qui eſtoit encore plus ſolemnel que tout, c'eſtoit que devant les maiſons de certains particuliers, ou amys du Triomphateur, ou zelez pour la gloire & pour le ſuccez de Rome: On voyoit des Tables ſervies & des muis de vin coulans pour regaler les Soldats Victorieux. C'eſt ainſi à mon avis qu'il faut interpreter les Autheurs quand ils exagerent les liberalitez, & l'abondance du Regal de Ceſar. Car autrement ces deux cent *Amphores* de vin vieil, & exquis, ne feroient pas une partie conſiderable pour la ſoif de toute la Populace. Au lieu qu'elles eſtoient plus que ſuffiſantes pour le nombre des Soldats, & de l'Armée qu'on vouloit regaler. La ſupputation en eſt claire dans l'incomparable M.

Alex. l. c. c. 6.

L. 5. de aſſe.

Budée, & il ne reste point de lieu de douter sur ce passage de Suetone. L'on voit aisément que ces deux-mesures appellées par les Anciens *Amphora* & *Cadus* (qui ne sont qu'une mesme chose) ne faisant que la huitiéme partie d'un muid de Paris, c'est à dire, environ 35. pintes, il y avoit dequoy desalterer sept mille hommes, à compter une peinte par teste. De sorte que ce nombre revenant à peu pres à celuy des Troupes qui se trouvoient avoir accompagné le Vainqueur, me feroit quasi croire que la prodigalité du vin n'estoit que pour le Soldat, ce qui en faisoit éclater l'excez; au lieu que s'il eust esté generalement pour tout le Peuple de Rome, il s'en seroit beaucoup falu qu'il y en eust eu assez. In Iul. ch. 38.

L'Armée & le Peuple satisfaits de la bonne chere, on faisoit les presens au Triomphateur. On luy envoyoit des Couronnes d'or, qui estoient appellées *Aurum coronarium*; ce qui me fait croire que le present n'estoit pas tousiours travaillé, & que l'on s'en aquitoit quelquefois en lingots ou en valeur. Neantmoins comme on tâchoit de faire tou-

Alex. hic. tes choſes avec le plus de perfection que l'on pouvoit, on adiouſtoit la forme à la matiere, & l'on convertiſſoit les eſpeces d'or, ſoit trouvées parmy les depoüilles, ſoit promiſes ou données par les Vaincus pour racheter leur vie, & l'on en faiſoit des Couronnes qui demeuroient au Vainqueur. Surquoy il faut obſerver la difference qu'il y a entre ces Couronnes qui ſe portoient au Triomphe, & celles que l'on donnoit apres la Pompe. Car celles-là eſtoient des preſens des Amis & des Alliez qui en gratifioient le Vainqueur, & dont il ſe tenoit honoré. Les autres eſtoient un Tribut forcé des Vaincus, par où ils rachetoient leur vie du Vainqueur, qui au lieu de les faire égorger comme nous avons dit, les gardoient en priſon juſqu'au payement de la ſomme convenuë.

Le Conquerant eſtoit obligé apres avoir receu ſes preſens, de faire ſes liberalitez à ſes Officiers & à ſes Soldats. On y obſervoit quelque proportion. Car pour la ſimple part d'un Soldat, l'Officier avoit le double, & le Chevalier le triple, auſſi-bien qu'en

leur solde, & qu'en leurs rations de pain. Toutefois comme il y avoit toûjours quelques Braves que la Valeur distinguoit des autres, on leur faisoit aussi des presens plus exquis & plus dignes d'eux, comme des Vestes, des Armes, des Couronnes & autres choses de pareil merite.

Enfin, l'Empereur ou le Triomphateur, pour ses derniers hõneurs en avoit qui duroient encore apres son Triomphe. Car il luy estoit permis de porter des Couronnes dans les Assemblées publiques & de s'y trouver avec ses habits de Triomphe. On luy donnoit toûjours les plus honorables places: & mesme sa maison portoit quelques marques des honneurs meritez & obtenus par son Maistre. Ce dernier honneur estoit le plus durable de tous en apparence, car il n'estoit pas permis d'arracher les marques Triumphales qu'on y avoit une fois attachées, quelque changement qui arrivast dans la proprieté ou dans la possession du fonds: & les Palais avoient beau changer de proprietaire, & appartenir à de simples Citoyens; ils ne laissoient pas

de conſerver les honneurs & les caracteres immortels de leur premier Maiſtre. On luy érigeoit meſme des Arcs-Triomphaux, des Statuës, & tous les autres monuments par où l'on pouvoit aſſeurer la memoire de ſa Victoire & de ſon Triomphe.

Ie ne m'eſtendray pas ſur les diverſes manieres de Colomnes, de Trophées, & d'Arcs-Triumphaux anciens; les Livres d'Architecture, mille Eſtampes, & un nombre infiny de Medailles en ont inſtruit les moins curieux. Ie me contenteray de faire remarquer la ſimplicité des premiers qui furent eſlevez par ex. à Romulus, car ils n'eſtoient que de ſimple brique. On devint un peu plus ſplendide, & on les baſtit de groſſes pierres de taille, mais ſans politeſſe & ſans ornement. Par ex. en faveur de Camille. Et enfin, le luxe & l'ambition y firent employer le marbre & le porphyre, les agrémens de l'art, & les ouvrages des l'eſprit, l'obſervation des ordres, & la iuſteſſe des Inſcriptions, comme celuy de Ceſar & de beaucoup d'autres.

Il ne reſte guere plus à mon avis de

choſes à dire ſur ces fameux Spectacles des Triomphes Romains, & j'ay tâché de ramaſſer de toutes parts tout ce qui m'a paru pratiqué par les Anciens, & admiré par les Modernes. Ie ſuis toutefois perſuadé que la curioſité des Lecteurs deſirera beaucoup de choſes & qu'elle fera naiſtre des doutes, & poura faire des queſtiõs, où la brieveté & le tiſſu de l'Hiſtoire n'ont pû permettre de répondre ſur le champ. Moymeſme, ie m'en ſuis fait quelques-unes que j'ay eſté contraint de remetre, pour ne point interrompre le fil de mon ouvrage, & pour pouvoir plus à loiſir m'inſtruire & me ſatisfaire. I'adjouſteray donc encore quatre ou cinq choſes qui ſont aſſez importantes, & qui peuvent tourner en queſtions trés curieuſes.

La premiere concerne les grandes ſommes employées en deſpence ou en parade dans un Triomphe. Car à commancer par où j'ay finy, le ſeul Banquet eſtoit une eſtrange profuſion de vins & de viandes: & l'on ne ſert point mille Tables comme fit Tybere, ou bien vingt-deux mille, comme Iules Alex.

Cesar, sans qu'il en couste des sommes immenses. Mais l'or & l'argent qui se dépensoit à l'équipage du Vainqueur, & au Sacrifice, ou qui se distribuoit aux Soldats ou au Peuple, doit monter à des sommes inconcevables. I'ay fait tous mes efforts pour raporter les supputations justes & precises, tant du prix des choses, que des especes dont on faisoit les payements. Mais j'ay échoüé autant de fois que ie me suis embarqué sur cette Mer sans bornes, & pleine d'ecüeils, & dont les bords sont aussi inconnus qu'éloignez de nostre sujet, & de la parsimonie de nostre siecle. Ie ne répondray donc à cét article que par autruy: & deferant beaucoup plus à l'opinion d'un des plus habiles hommes de nostre siecle, qu'à la decision que j'aurois pû donner, & qu'à la resolution que ie n'ay pû ipſ. prendre, ie me reduiray à ce qu'il nous en a laissé par écrit. Pour concevoir toutefois la chose avec plus de facilité, & pour se dispenser de percer dans un importun détail des deniers disposez ou menagez en ces sortes de Pompe. Il faut supposer que pour le plus souvent

on abandonnoit les Conqueſtes à la direction du Vainqueur. Il en arrivoit un grand bien pour la Republique, & un grand mal pour ſes ennemis. Car comme de tout temps l'air d'Italie a eſté fort prenant, ſi les Braves ioüoient bien des couſteaux dans le combat, ils ioüoient encore mieux des mains apres la Victoire, & ne laiſſoient aux Vaincus que ce qui ne pouvoit eſtre vtile en rien. Ainſi profitant de tout, ſoit en eſclaves, ſoit en depoüilles, ſoit en or, & argent monoyé, ils raportoient des ſommes immenſes au Fiſque ou à l'Epargne de ce temps-là. De ces Treſors reünis entre les mains des Queſteurs, il n'eſtoit rien épargné pour la gloire du Vainqueur ny pour la magnificence du Triomphe. Et cette dépenſe eſtoit comme un témoignage du merite & de l'importance de la Victoire. Ainſi quand un Autheur de reputation a voulu preferer à tous les precedens Triomphes celuy de L. Æmilius Paulus, il ne ſe contente pas de le rendre remarquable par la conſideration, & par la priſe de Perſée qui eſtoit un grand Roy, par les richeſſes de la Macedoine, qu'il en

Vel. Pa. l. 1.

avoit raportées & qui estoient fort grandes, mais par la seule magnificence & par la liberalité du Vainqueur.

Le docte Lipse nous a délivré d'une grande partie de toutes ces difficultez, selon sa supputation, & le Triomphe de Paul Æmile valut au fisc, ou du moins il y fit paroitre la valeur de 6000. talents, qu'il supose revenir à trois millions, six cent mille Philipes, qui estoit la monnoye courante de son temps. Mais ceux de Cesar allerent jusqu'à quarante millions.

Lip. de Magn. Rom. l. 2. c. 8.

La seconde regarde le nombre de ceux qui ont joüy du Triomphe, & de ceux qui l'ont refusé. Selon le mesme Lipse, il y a eu depuis le commencement de Rome trois cent douze Triomphes. Le Neapolitain en compte en tout trois cent vingt, & veut que l'Empereur Probus soit le dernier des Cesars qui ait Triomphé, comme si toute la vertu guerriere estoit morte dans les Princes ses Successeurs, & ensevelie ou dans leurs voluptez ou dans leurs avarice.

Alex. l. 6. c. 6.

Mais s'il y a lieu de s'estonner voyant

l'indifference que les derniers Empereurs ont eu pour de si grands honeurs, & qu'ils ayent laissé abolir une si glorieuse coûtume de recompenser la Vertu; il n'y a pas moyen de n'estre pas surpris de voir des Ames assez fieres ou assez bizares pour refuser un si glorieux prix de leurs merites & de leurs belles actiõs quand la Iustice & la reconnoissance répondoient soigneusement & si plainement au merite. Cn. Fulvius Flaccus refusa le Triomphe que le Senat luy avoit accordé. Mais son insolence fut bientoſt punie par Sentence, & le Senat crut ne pouvoir se dispenser de traiter en coupable celuy qui avoit fait si peu de cas de la reconnoissance qu'on avoit pour sa vertu. M. Fabius apres avoir defait les Veyens, se contenta de sa seule Victoire, à cause qu'il avoit perdu au Combat, Manlius son Colegue, & Fabius son Frere. Mais ce refus n'estant fondé que sur la douleur de sa perte & de celle de la Republique, quoy que sans honneurs & sans Pompe, il ne laissa pas de Triompher en quelque façon par sa modestie. Marius ne voulut point accepter le Triomphe

Val. l. 2. c. 3. Rof. l. 10. c. 29.

P. Oroſ. l. 2. c. 6.

que le Senat luy avoit ordonné, apres la deffaite de Teutobochus Roy des Teuthons, qu'il n'euſt deſlivré la Republique de la crainte des Cimbres.

FIN DV I. LIVRE.

IDE'E DES SPECTACLES NOVVEAVX.

LIVRE II.

CHAPITRE PREMIER.

IL eſt de nos plaiſirs comme de nos ſciences. Il en eſt peu que nous ne tenions de l'intelligence de nos Peres, & que nous ne devions ou à leur curioſité ou à leur delicateſſe. Nous pouvons y avoir adjouſté quelque choſe de noſtre gouſt, ou de noſtre bizarerie. Mais le fonds & l'invention leur en appartiennent de bonnefoy, & il n'eſt rien parmy nous de ſi pompeux ou de ſi inoüy, dont

ils n'ayent eû la fleur & la connoissance.

Cette conformité avec les plaisirs anciens, dont nous venons de parler, ne m'empeschera pas de donner icy quelques avis sur nos Spectacles & sur nos divertissemens. Ie les ay reduits aux Comedies, Bals, Balets, Mascarades ou Cavalcades, Feux de-Ioye, ou Iousles, Courses, Carozels, Entrées, Reveuës ou Exercices. Il faut en dire quelque chose en particulier, & en peu de mots.

CHAPITRE II.

De la Comedie.

NOus comprenons dans ce mot tout ce qui est Dramatique, & qui se represente sur la Scene, soit Tragique, soit Comique, soit Satyrique. Nous ne faisons point icy de distinction de ces divers genres de Ieux, parce que l'Idée vulgaire & universelle les confond ordinairement, & que ces connoissances trop fines pour le

peuple & pour les gens de Cour, l'em-
paraſſent beaucoup plus qu'elles ne les
nſtruiſent, & qu'ils s'en rebutent plû-
oſt que d'en profiter.

Il eſt peu de Nations, & de Siecles
où ce plaiſir ait eſté plus en vogue, plus
en commerce & plus parfait, que par-
my nous : & nos beaux Eſprits y ont
travaillé ſi heureuſement, que nous
pouvons ſans trop de preſomption,
nous vanter d'avoir élevé le Theatre
beaucoup au de-là des vieilles Idées,
& des efforts des anciens Poëtes. Ie
croiray ſans peine tout ce que m'en di-
ront les habiles ; ie ſuis preſt à don-
ner tel encens que l'on voudra à ces
premiers Genies, qui ont défriché la
Scene, & qui ont donné le iour à l'Art.
Mais ie crois pouvoir dans les choſes
de pur plaiſir preferer le gouſt vul-
gaire & moderne à toutes les recher-
ches, & à toutes les citations des plus
grands hommes, & des plus profonds
Humaniſtes : & ie ne fais point difficul-
té de dire que nous avons veu ſur nô-
tre Scene, des Ouvrages qui ne ce-
dent en rien à ceux de l'Antiquité, &
dont l'ordre, le deſſein & l'execution

seroient des exẽples precieux, mesme aux anciens Tragiques & Comiques, que nous prenons pour nos exemples. Toutefois de peur de noise dans ces matieres de bagatelle, faisons une proposition moins contestable & plus utile, & demeurant d'accord de l'avantage que les Anciens peuvent avoir sur les Modernes, tâchons au moins par nos travaux de nous mettre en estat de leur pouvoir disputer la gloire d'un si noble & si loüable secret de plaire. Nous ne manquons ny de grands Maistres ny de beaux Esprits, ny de richesses, ny de magnificence: Pourquoy ne porterons-nous pas la chose au point où l'on peut l'avoir dê-ja portée? & pourquoy même ne tascherons-nous pas d'aller plus loin, ayant parmy nous de si bons Guides, & parmy eux de si beaux Exemples?

Ie ne crains pas de dire, qu'en la personne de Messieurs les Abbez de Marolles & d'Aubignac, la France possede toute l'ancienne Grece, & toute la vielle Rome; que les Theatres de ces deux vieilles Merveilles du Monde, demeurent encor tous entiers dans leur

reſte, & que leur memoire n'en laiſſe rien perdre. Que le grand Corneille a honoré noſtre ſiecle de tout ce que les honneſtes plaiſirs & la belle curioſité pouvoient attendre de l'Art & de l'Eſprit. Nous voyons tous les jours éclorre de nouvelles & admirables Productions & Tragiques & Comiques, & un nombre conſiderable d'excellens Poëtes & de grands Ouvrages. Meſſieurs Corneille le ieune, Deſmareſts, Moliere, Quinaut, Gilbert, Boyer, Racine, & Mademoiſelle Desjardins ont droit aux plus juſtes loüanges qu'on ait jamais données; & ſi nous voulons étaler nos petites Galanteries, & tous ces petits amuſemens de Theatre, par où l'on tâche de delaſſer l'eſprit des Auditeurs apres de ſerieux Spectacles : Il eſt des Deviſés, des Viliers, des Iacobs, des Poiſſons, des Bourſault, Chevalier, & beaucoup d'autres, que ie n'ay pas le bien de connoître, ou qui ſont échapez de mon ſouvenir, qui ſont tres-capables de divertir les plus delicats par leurs petites Comedies, & d'effacer les anciennes Fables Atellanes. *Non omnia apud*

priores meliora, sed nostra quoque ea multa laudis & artium imitanda posteris
Tac. *tulit.* Qu'on ne m'accuse point temerairement, & sans avoir examiné & confronté les Poëmes des uns & des autres; on sera de mon avis, pourveu qu'on soit juste, ou qu'on ne soit point prevenu. C'est le mesme malheur, (quoique d'une differente consequence) d'estre né dãs une erreur touchant les sens, ou la foy. Toute premiere opinion est toûjours malaisée à deraciner, & l'avarice interessant l'esprit à la deffendre en redouble l'attachement. Ainsi les Pedans nez dans les Colleges & abforbez dans le Grec & le Latin, ne sont pas capables de juger des beautés modernes, & qui pis est, ils inspirent quelquefois ce mauvais goust à leurs Echoliers, & l'impriment si fortement, qu'il dure mesme malgré eux contre celuy des honnestes-gens & du beau monde, & sans que la raison fortifiée par les années puisse en purger l'infection, ny en guerir l'aveuglement.

Ie trouve plus raisonnable un avis mitigé, & recent qu'il faut avoir de la veneration pour les Anciens, les estu-

lier ou du moins les avoir lûs ; mais qu'il faut s'attacher principalement aux ons Modernes ; ou pour ne point laiſſer de priſe à mes ennemis, ne ſuivre que ce qu'il y a de bon dans les uns & dans les autres. Il eſt des vins vieux exquis, & qui ont emporté l'honneur dans les Feſtins de Rome. Ie n'en ayme pas moins le vin nouveau. Si l'un me ſemble plus ſain, l'autre me paroiſt plus agreable : & ie m'aviſerois plutoſt de faire d'un vin de pluſieurs feüilles une Medecine qu'une debauche. Cependant laiſſons la liberté à tout le monde de s'enteſter de celuy qu'il aymera le mieux. I'ay veu des femmes epriſes pour des Vieillards, & des ſobres s'enyvrer d'un vin de pluſieurs années. Le monde eſt aſſez convaincu du peu d'agréement qu'ont ces grands Antiquaires Grecs & Latins, ſoit dans leurs Livres, ſoit dans leurs converſations. Car hors leur preſomption, dont on ſe divertit toûjours aſſez bien, il eſt tres-peu de choſes en eux qui attire ou qui plaiſe, & les Comediens & les Libraires ſouvent ne s'en trovent pas bien.

Cependant, puisque le plaisir est l'objet naturel & primitif des Spectacles, si-tost qu'on s'aperçoit que l'on ne plaist plus, il faut que le Poëte face iudicieusement sa retraite, qu'il se resolve de bonne foy à quitter une Place qu'il ne peut tenir, & qu'à l'exemple d'un Ancien, il cesse par raison, sans attendre de s'y voir forcé par sa foiblesse. Nous avons veu de nos jours une pareille resolution qui a passé pour exemplaire, & dont le souvenir a plû mesme apres la dedite & la contrevention: mais c'est tousiours beaucoup d'avoir pû la former, & la vanité qui ne nous quite point, ne nous laisse pas souvent cette liberté de reconnoistre, & encor moins d'avoüer nos deffauts. Nous croyons plaire aux autres, quand nous ne plaisons qu'à nous-mesmes, & à force de nous flater dans nostre presomption, nous rebutons le monde & nous nous attirons son mépris ou ses censures.

Maluit desinere quam deficere. Apud Quint.

Il ne s'agit pas icy des Regles de l'Art, de la conformité avec les Anciens, ou de la maniere des Modernes. Sur ces chefs, ie renvoye à M. l'Abbé d'Aubignac,

d'Aubignac, à Monsieur de Coneille, à M. Menardiere, & a beaucoup d'autres ; ou mesme si vous voulez, aux Dames, qui aujourd'huy decident du merite de ces choses. Mon but n'est que d'exposer icy ce qui concerne le Spectacle, & les matieres d'un agrément sensible & vulgaire.

Il est quatre choses, qui sont pour ainsi dire asseurées de plaire generalement à tout le monde, ou à la plus grande partie, ou du moins à la meilleure. La premiere, est un fait de grande importance & de grand exemple, car de soy il attire les esprits & les engage. La seconde, une grande nouveauté. La troisiéme, une grande passion, & la quatriéme, quelque chose d'aplicable au siecle & aux gens qui y font la principale figure. Ces sortes d'objets ont un fond infaillible de plaire, sans aucun secours du bel esprit ou de l'Art. Ce sont des Substances Theatrales qui y subsistent par soy, & qui seules & sans autre agrément charment les sens & frapent l'imagination.

Nous ne redirons point icy les admirables effets des Machines, & il vaut

mieux toucher un autre poinct du Spectacle qui n'eſt pas de moindre conſequence. C'eſt le choix des Acteurs. Ie ſuppoſe que la choſe ſoit poſſible, & que l'ouvrage en vale la peine. Il faudroit ramaſſer tous les bons, & en faire une Troupe: ou du moins pour ne point trop innover les choſes, il faudroit employer le plus qu'on pourroit les habiles Comediens d'une Troupe, & les charger de toutes les choſes principales, ſans toutefois s'y opiniaſtrer, juſqu'à les rendre ennuyeux. Mais un bon Acteur fait touſiours honneur au Poëte, & plaiſir au Spectateur. Il ſeroit auſſi à ſouhaiter que toutes les Comediennes fuſſent & jeunes & belles, & s'il ſe pouvoit, toûjours filles, ou du moins jamais groſſes. Car outre ce que la fecondité de leur ventre couſte à la beauté de leur viſage ou de leur taille; c'eſt un mal qui dure plus depuis qu'il a commencé qu'il ne tarde à revenir depuis qu'il a finy. Cependant la beauté & la jeuneſſe ſont les deux ſources d'agréement qui ne tariſſent point; & par où les choſes les plus inutiles, & les

moins spirituelles ne laissent pas d'être agreables. Sans elles l'habilité, le merite, la hardiesse, la memoire & toutes ces parties ensemble, qui sont les principales & les essentielles de la profession, sont comme des forces desarmées, & des talens decreditez. La persuasion de l'esprit est aisée apres la satisfactiõ des sens.

Mais ce qui est plus possible que tout, & qui est aussi important que le reste, c'est l'ordre qui est rare parmy les Comediens, & la sureté qui manque dans les lieux de la Comedie. A l'egard du premier, il seroit a besoin de regler cette trop grande égalité qui regne parmy eux, & qui leur fait souvent preferer les mauvais avis aux meilleurs; qui fait naistre dans une Troupe un orgüeil intraitable, & des opiniatretez seditieuses & mal fondées. Par-là, non-seulement leur ignorance se découvre, leur brusquerie éclate, mais encore leur interest, & le plaisir public en souffrent.

Pour le second, c'est une coupable timidité de n'oser pas faire com-

prendre au Roy la conſequence des plaiſirs interrompus, & de la ſureté publique violée. Ce nombre de Spadaſſins qui s'y rendent de toutes parts, ſans curioſité, ſans connoiſſance, & ſans argent, n'eſt qu'un levain de querelles & d'inſolences. Ces lieux conſacrez aux beaux & honneſtes plaiſirs, doivent eſtre ſous une protection particuliere du Roy & de ſes Magiſtrats: & loin d'y ſouffrir l'inſolence de ces Breteux, qui ne ſont Braves que parmy les Bourgeois & les femmes: il faudroit empeſcher abſolument la liberté d'entrer avec des armes & ſans argent. Aujourd'huy, ſur tout, que les Gardes du Corps, les Mouſquetaires, & les autres Officiers du Roy, ſont preſque tous Gentils-hommes & de qualité: Il n'eſt rien de plus aiſé que de regler leur entrée, ſoit qu'elle ſoit gratuite, ſoit qu'elle ſoit taxée. Il coûteroit peu de regler un certain nombre de Mouſquetaires que l'on voudroit Laiſſer entrer, & d'envoyer tous les jours de Jeu, pa-

reil nombre de billets aux Officiers qui les distribueroient à son gré, & qui répondroit de ceux qu'il envoye. La taxe en seroit pourtant plus honeste pour eux que la grace, & l'on éviteroit par-là deux inconveniens tres-considerables. Le premier est, que la dépense retrancheroit toûjours quelque chose de leur foule, que leur oisiveté & leur pretendu droit rendent tousiours plus grande que celle des vrais curieux & des bons Bourgeois. Le second feroit que venant en moindre nombre, le bruit qu'ils font sans cesse en seroit moins importun à ceux qui s'apliquent au Spectacle, & qui veulent écouter. Outre qu'y venant plus rarement ils seroient plus attentifs, & tâcheroient de profiter à une visite pour épargner les frais de la seconde.

Il y auroit pareillement à desirer quelque chose du costé des Comediens, qui mesme leur seroit vtile, & qui augmenteroit beaucoup la multitude des Spectateurs. Par exemple, de comencer de bonne-heure la Co-

medie ; en Hyver à trois Heures & demye, en Esté à quatre Heures & demye. Les Bourgeois & les Bourgeoises, qui ordinairement craignent plus les Filoux que le ſerain, y couroient en foule dans les deux Saiſons : Sur tout ſi cette premiere regle eſtoit ſuivie de la ſeureté dont nous avons parlé, de quelque ſoin de leur commodité, & de leur faire tenir des ſieges dans le Parterre. Mais la choſe qui regarde immediatement le ſuccez ou l'embaras du Spectacle, c'eſt de tenir le Theatre vuide, & de n'y ſouffrir que les Acteurs. Le monde qui s'y trouve, ou qui ſurvient, tandis qu'on jouë y fait des deſordres & des confuſions inſuportables. Combien de fois ſur ces morceaux de Vers, *mais le voicy*, *mais ie le voy* : que nos Autheurs par un miſerable enteſtement de leurs pretenduës regles, ne manquent point d'employer pour lier leurs Scenes, combien de fois diſje, a-t'on pris pour un Comedien & pour le Perſonnage qu'on attendoit, des hommes bien-faits & bien mis qui entroient alors ſur le Thea-

thre, & qui cherchoient des Places apres meſme pluſieurs Scenes des-ja executées ?

Il en eſt encore une qui merite une ſerieuſe reforme, c'eſt de changer ſouvent de Jeu, & de Piece : car non-ſeulement du coſté des Comediens le métier s'oublie, la pareſſe bannit l'eſtude, & la memoire s'affoiblit, mais le Spectateur eſt furieuſement ennuyé de voir durant deux mois une meſme choſe, qui bien ſouvent & ſans aucun merite, & qui ne dure que par la cabale de quelques ſots, ou de quelques Coquetes, ou par l'opiniaſtreté des Comediens. Meſme en quelque façon, l'honneur de l'Eſtat en patit. Car tel Eſtranger qui durant deux mois ne voit que la meſme choſe ſur un Theatre, ſe perſuade que l'on n'a rien que cela à repreſenter, & conclut au prejudice de noſtre Nation, la ſterilité de ſes beaux Eſprits & la miſere de nos Acteurs. Ie ne doute point que les Comediens meſme ny trouvaſſent auſſi mieux leur compte, ſi apres huit ou

dix representations d'une Piece nouvelle, ils reprenoient leurs autres Pieces à tour de Roole, sans en doubler le Jeu, hors dans les occasions particulieres, comme d'indisposition de quelque Camarade, ou pour satisfaire au desir de quelque Curieux & de quelque personne de qualité.

Mais apres cela, je voudrois aussi qu'on eût un peu plus d'égard que l'on n'a à leurs interests, qu'on favorisast leur gain, c'est à dire leurs portes, qu'on les secourut de quelque chose de la part du public, pour les aider à soustenir auec plus de courage la despence des habits, des decorations, & mille faux frais, dont ils ne peuvent se dispenser, & qui les ruïnent & les consoment. Car de la maniere que nos Theatres vont, & selon la connoissance que j'en puis avoir. Nos Acteurs ne manquent ny de courage ny d'ambition pour faire valoir leurs Comedies, & pour plaire à leurs Spectateurs; mais leur generosité est encor plus à plaindre qu'à admirer,

car hors de leur Garderobe qui n'eſt jamais venduë à peu prez de ce qu'elle couſte, il en eſt tres-peu qui puiſſe faire fonds de quelque choſe pour ſubſiſter dans le repos, & pour paſſer la vieilleſſe ſans beſoin. Cependant outre la deſpence & les avances qu'il leur faut faire neceſſairement, il n'eſt aucun métier où le travail & la ſujetion ſoient plus tiraniques, & où la paine ſoit plus grande & moins conſiderée.

CHAPITRE III.

Du Bal.

NOus ne dirons pas grand choſe de ce Spectacle, qui cependant n'eſt pas la plus deſagreable. Car ſi dans le Balet, la Dance haute, la legereté & la force, ont quelque effet particulier; dans le Bal, la majeſté & la bonne grace ne s'y font pas moins remarquer. Sous le Maſque, on dance pour autruy, on ſe pique d'exprimer ceux

que l'on represente, & le déguisement peut cacher beaucoup de defaux, soit en la personne, soit à la dance. Mais icy il ne s'agit que de soy-mesme : Vous paroissez tel que vous estes, & tous vos pas & toutes vos actions sont tributaires aux yeux des Spectateurs, & leur exposent & le bien & le mal, dont l'Art & la Nature ont favorisé ou disgracié vostre personne. Ainsi le Bal merite bien quelque sorte de soins, & qu'un galant homme s'aplique à se bien tirer d'un pas si dangereux.

Ie ne voudrois pourtant pas que ce soin fût ou trop grand, ou trop affecté, ou trop manifeste ; car pour lors outre qu'il occupe trop, & qu'il peut détourner des objets serieux & de devoir, il laisse un certain charactere baladin & violon, qui ravale tout le merite du succez, & qui perd une bonne partie de la bonne grace. Il n'est rien de si galant qu'une dance Cavaliere, qu'un port naturel ; pour peu d'instruction qu'on y adjoûte, on en sçait assez

pour le Bal : & il n'en faut pas d'avantage pour y reuſſir & pour plaire.

Les Dames (car en ce Chapitre elles ſont ſous noſtre ferule, & ont le principal intereſt en nos preceptes) les Dames diſ-je, tout au contraire ne ſçauroient eſtre trop parfaites à la Dance, ny trop s'appliquer à y reuſſir. Car comme elles n'ont point de part aux grandes actions ny au merite du premier ordre; elles n'ont rien à laiſſer perdre dans les ſeconds ſuccez, & ſe doivent piquer de tous les avantages du bel air & de la galanterie. Ainſi non-ſeulement le ſoin, mais un peu d'affeterie leur ſied bien, & ces petites façons paſſent pour des mignardiſes & ont leurs appas, pourveu qu'elles n'aillent point juſqu'aux grimaces des Precieuſes, ou aux contorſions d'une vaine Vielle, ou d'une ſotte Provinciale.

Ie n'entends pourtant pas que cette affeterie regne en elles également par tout. Elle déplaiſt auſſi aiſément qu'elle peut plaire, & ſur

tout quand elle devient immodeſte, & ſi elle paroiſt s'attendre àquelque choſe de plus qu'à la ſimple aprobation des yeux. Comme cette affeterie dont ie parle, n'eſt qu'vne eſpece d'air & de tour que l'on donne à ce que l'on fait ; c'eſt une violence à la nature, & un deſordre d'intention, quand elle paſſe plus outre ; & loing de rendre la Danſe gracieuſe, elle la rend grimaciere & contrefaite. La modeſtie dans les Dames, eſt la meſme choſe que le courage dans les Cavaliers. Ce ſont des Parties eſſentielles ſans leſquelles il n'y a point de beauté ny de merite veritable.

Il eſt deux choſes principalles pour reuſſir au Bal, la propreté ou l'agencemẽt, & la belle Dance. Pour les premiers, nos Amants & nos Belles en ſçavent plus qu'on n'en peut écrire : Pour le ſecond, outre que nous en avons dé-ja parlé ſur le propos des Dances, je n'adjoûteray que ce mot, que la belle Dance eſt une certaine fineſſe dans le mouuement, au port, au pas, & dans tou-

te la perſonne, qui ne ſe peut ny exprimer ny enſeigner par les paroles. Il faut les yeux, les beaux exemples & de bons Maiſtres; & quelquefois meſme avec toutes ces aydes, on a bien de la peine à la bien concevoir, & encore plus à l'executer. L'oreille y ſert beaucoup, l'eſtude y ayde grandement, mais rien ne rompt tant les mauvaiſes habitudes du corps que l'exercice, & l'on ne profite point à beaucoup pres dans la Salle des Maiſtres, comme dans les Aſſemblés ou dans les Bals.

De donner des preceptes pour cette eſpece de D nce, c'eſt vouloir établir une langue vivante. La mode & les temps ſe moquent de nos Leçons & de nos Dictionnaires.

L'ordre en eſt plus de noſtre competence. Le Bal me paroiſt plus beau dans un Parterre que ſur un Theatre, & puis qu'il s'agit de faire paroiſtre la beauté des Dames, la bonne mine des Cavaliers, & l'induſtrie des uns & des autres. Il faut que tout cela ſe face à la juſte portée

des yeux, & que l'on voye un homme de tous sens & de niveau, pour juger juste de ce qu'il est, & de ce qu'il sçait faire.

Ie haïs encore la mode de Paris, qui donne la liberté à tous ceux qui veulent, d'aller prendre les Dames, & de se presenter à la Dance. Il est bien plus raisonnable d'attendre, qu'on vous appelle aussi-bien dans la Courante que dans les Branssles, & que l'enchaînure & la continuation du Bal dure de cette maniere, & avec ce petit soin de rendre & de reprendre ceux qui nous ont pris, & qui nous ont fait cét honneur.

Les Dances nouvelles font la gloire & l'honneur des Bals, un surcroit de la mode, & une augmentation de beautez des Assemblée. Cela est toutefois plus profitable au Maistre de Dance, qu'avantageux ou qu'agreable à ceux qui dancent ou qui regardent. Car il s'est fait d'aussi jolies choses qu'il s'en pourroit faire, & on se divertiroit peut-estre bien-mieux aux vieilles Dances qu'aux nouvelles : Le Sieur Lully

ne durera pas tousiours, & ceux qui le suivront ne l'attraperont pas sans peine, & peut-estre point du tout.

CHAPITRE IV.

Des Feux de-Ioye.

IL n'est point de Spectacle plus éclatant, ny plus universellement pratiqué dans les prosperitez publiques. Presque toutes les Nations en usent, pour exprimer une joye causée par un grand Succez: Mais les Européens ont ajoûté à ce simple & naturel témoignage, mile artifices ingenieux dont les sens peuvent estre charmez. La nature y est surmontée : Les choses solides & pesantes voltigent dans l'air, & la legereté du feu l'emporte sur le pois de la matiere qu'il enléve & qu'il consomme ſchemin faisant. Enfin, les corps de soy immobiles en sont agitez, & semblent en recevoir un suplément d'esprit & d'ame, qui

leur donne du mouvement & de l'action.

Ces agreables & spirituelles inventions, & cette surprenante varieté d'effets, semblent ne dépendre que d'un beau feu, d'une subtile & vive imagination. Il n'y a aucune regle, ny aucuns preceptes pour de tels Ouvrages, si ce n'est la justesse de l'invention, avec l'idée de la Feste, ou du sujet de la Feste. Ainsi rien n'est ridicule comme ces Feux de la S. Iean, où l'on represente des Dragons ou des Hydres, sans avoir aucun égard au Saint, dont la Nativité est celebrée, & qui ne sont non plus à propos que la Dance dans le deüil.

Ie desire donc que la Machine qui sert de baze au Jeu de l'Artifice, ait raport au sujet de la joye ; qu'une naissance y soit exprimée autrement qu'une Victoire: & qu'on s'efforce de peindre le plus expresément que l'on peut la nature des choses dont il s'agit. Par exemple, vn Combat de Mer, autrement qu'un Combat de Terre. Vne Ville prise, au-

trement qu'une Bataille gagnée. Si cela paroît difficile, il ne laisse pas d'estre possible & raisonnable : Et s'il en couste un peu plus de meditation aux Ingenieux, ils y gagneront plus de gloire, & les Spectateurs y auront plus de plaisir.

CHAPITRE V.

Des Iousles.

LEs Ioûtes ou Combats sur l'eau pourroient faire un des plus agreables Spectacles, pour peu qu'on prist soin de les élever & de les affranchir de la bassesse où celle de leurs ordinaires Acteurs, les ont plongez: car comme ils ne sont executez que par des Bateliers, non-seulement les embellissemens, ny la dépense n'y brillent pas: mais il y a encore la satieté de voir toûjours la mesme chose : un Oison, un Chat, ou une Anguille, tirée à force de mains, quelques poussades mal adressées & brusques, mal données & mal receuës.

Mais il n'y a aucun Spectacle, qui soit plus capable de recevoir les graces de la nouveauté, de l'Invention, de la varieté & de la magnificence. Car outre que l'on peut y executer toutes choses : toute sorte de bastimens, de combats & d'exercices : Le divertissement en est d'autant plus fin qu'il part d'un objet un peu plus difficile, & que les succez en sont plus surprenans & moins ordinaires.

Ie desirerois mesme que la Noblesse s'y exerçast pour l'obliger d'aprendre à nager, & pour luy rendre par ces perils affectez ceux des veritables Combats plus familiers & moins redoutables. Les Romains exerçoient leurs Officiers & leurs Soldats à nager, aussi-bien qu'à marcher : & un Autheur ordonne mesme de les forcer à cet Exercice, soit sur Mer, soit sur les Rivieres, pour les accoustumer au peril & à la peine, & pour oster, ou du moins diminuer la surprise que cause le hazard & qui augmente le danger.

Tout le monde sçait de quelle im-

portance fut une pareille dexterité un de nos plus braves Cavaliers, qui se trouva dans le Combat Naval, entre les Anglois & les Hollandois, sa naissance, son rang, son esprit & sa bravoure ne luy servient de rien à l'égard de son adresse; & il se tira en nageant, d'un pas où toutes ces autres belles qualitez luy estoient inutiles.

Ie ne puis rien adjoûter, à ce que j'ay remarqué des Naumachies anciennes : & je voudrois seulement qu'on s'apliquast à cette sorte de spectacles, & en voir quelque effet, ou inventé ou imité.

CHAPITRE VI.

Des Courses de Bague, & des Testes.

DIvers Autheurs ont écrit des diverses manieres de Tournois, & de Courses de Bague. Le Theatre de Chevalerie de Monsieur de la Colombiere est plein de

ces divertiſſemens, & il en a traité avec toute l'intelligence, & toute l'exactitude poſſible.

Les Academies meſme de Paris, & la Nobleſſe des autres Villes, & dans les Campagnes, ſe donnent aſſez ſouvent ces ébats.

Monſieur le Maréchal de Gramont, revenant de Franc-Fort, amena d'Alemagne une nouvelle mode de courre les Teſtes, qui a duré, & dure encore, & qui n'a pas eſté la moindre partie de nos amuſements.

J'oſe toutefois dire qu'on y peut encore adjoûter quelque choſe, qui ne contribueroit pas peu à faire paroiſtre l'adreſſe des Cavaliers, & à donner du divertiſſement aux Dames & aux Spectateurs, Par exemple, on y peut faire des embaras agreables dõt on ne ſe puiſſe tirer que par adreſſe. On peut dans la carriere bien applanie & bien ſablée creuſer un petit foſſé, & à un pas plus loin, dreſſer une baſſe barriere. Ces deux malices obligeront le Cavalier à deux ſoins : le premier, à faire

gayement & hardiment franchir à son Cheval le Fossé & la Barriere, & à se tenir si ferme, & conserver si bien sa mire, que nonobstant ces deux interruptions il donne juste ou dans la Bague ou dans les Testes. Ces deux imaginations qui me sont tombées dans l'esprit, ne sont pas si Visionaires qu'elles n'ayent quelque sorte de fondement ; & tel qui voudra leur faire justice ne condamnera pas absolument ma pensée.

Il est des Chevaux qui ont plus de part que ceux qui les montent au succez d'une Course : qui courent si uniment qu'ils dirigent le Cavalier: qui sont si fort en échole, qu'ils en sçavent autant que leurs Maîtres : & qui enfin, connoissent leur carriere, & pour ainsi dire le droit du Jeu. Mais dans ma maniere, & le Cavalier & le Cheval ont differantes choses à observer, & quelque rein, quelque force qu'ait le Coursier, il est obligé à deux efforts qui l'ébranlent, & par où il déconcerte son Cavalier.

De sorte que si l'on n'est ferme, preste, adroit, il est bien mal-aisé de faire de beaux dedans, & de reprendre dans le peu d'espace qui reste de la Carriere, le poinct que l'on s'est proposé.

I'ay veu une chose assez plaisante, pratiquée en ces sortes de divertissemens. Il y avoit trois Bagues qu'il falloit emporter, & elles estoient disposées en sorte que l'on ne pouvoit manquer l'une des trois, sans donner atteinte à deux grands morceaux de bois qui l'entouroient, esquels estoient attachez à des seaux plein d'eau, qui estoient ainsi renversez sur les courans qui encontroient mal, & qui ne donnoient pas juste dans la Bague.

Enfin, pour embelir ces Spectacles, il est besoin d'avoir de l'invention, mais encore plus d'avoir de l'argent pour soûtenir le Prix & le succez des imaginations.

CHAPITRE VII.

Des Carozels.

CE mot est plus Italien & Espagnol que François. Il signifie toutefois par tout également un Jeu, & un Spectacle representé sur des Chariots.

Paris en a veu un depuis peu d'années dans la court des Thuilleries, qui pour lors n'estoit qu'une Place vaine, ou qu'un reste de Jardin en desordre. Mais le Sieur Vigarany, dont nous parlerons plus amplement ailleurs, avoit si bien disposé ce lieu, qu'il y avoit dequoy placer dix à douze mille personnes.

Ce n'estoit pourtant pas proprement parlant un Carosel, ny Masquarade faite de Chariots, & de Masques, mais une simple Cavalcade. Le souvenir neantmoins de celuy qui fut fait aux Nopces du defunt Roy, & l'energie du mot fit

donner le nom de *Carozel* à cette Cavalcade.

Rien n'a paru de plus galant, ny de plus magnifique en Europe, & le tout peut servir d'exemple à tous les Rois & à tous ceux qui voudront entreprendre un pareil Spectacle. Mais je n'ay pas icy resolu de renouveller les recits & les peintures qui en ont couru dans le monde. Ie veux seulement en profiter, & faire entendre à nos Cavaliers, que la richesse des habits, la fierté des Chevaux, & le nombre des Soûtenans n'eust pas eû tout son éclat, si le sujet & le dessein n'eussent esté accompagnez d'un esprit secret & d'une fine intelligence, tant au choix & à la distribution de ses diverses parties, qu'à l'expression & qu'à la justesse de la representation. Tout y estoit regulier jusques aux livrées, & non-seulement la ressemblance, mais mesme la conformité y estoit toute entiere.

Nous ne laisserons pas de donner quelque avis pour les Carrosels, soit pour la construction, soit pour

le

nombre des Chariots. Les richesses reglent la Magnificence, mais les preceptes font valoir les richesses. Il faut que le dessein soit tousiours representatif de quelque chose par exemple, d'Esclaves, de Galeriens les uns & les autres chargez de fers, & que leur action & leur mouvement les fasse reconnoistre sitost qu'ils sont aperceus : ou representatif de quelques choses sans action. Par exemple, d'une Ville ou d'une Montagne, l'une avec ses bastimens, l'autre avec ses arbres & ses rochers.

Par de-là la representation il y doit avoir un Jeu particulier, à quoy tout cet appareil appartienne si naturellement, & si precisement que la fin, la suite & la liaison des choses soient apperceües, d'abord & sans effort d'esprit. Car s'il est d'inutiles Machines, qui soient ou embarrassantes ou superfluës; qui n'aident qu'à la representation, & non pas au Jeu; qui ne servent que de nombre; qui ne facent qu'alonger les files, ou que

grossir la troupe : Le tout n'est qu'une phantaisie de Violon, & qu'une extravagance de Poëte, & n'est non plus un Carosel qu'une Mascarade, & tient aussi peu de l'un & de l'autre, que la Guitare du Luth, & qu'un Cheval d'un Dromadere.

Vn parfait Carosel comprend un dessein amoureux & guerrier, & fait porter ses Troupes, marcher ses Chars, & eslever ses Machines, avec une continuelle relation à son Jeu & à son dessein. Par exemple, le ravissement d'Helene, traité en Carosel, fera paroistre ces Amants dans un Char ; avec une suite reglée d'Infanterie & de Cavalerie pour escorte. Sur leurs pas, les Grecs courant à la recousse de cette Beauté, se battront à leur rencontre : Les Troyens se rangeront dans leur Ville. Les ennemis se camperont au tour, & apres divers efforts bien reglez & concertez, entreront dans la Ville & y metront un Feu artificiel. Ainsi tout est suivy, tout à part à l'action, & la fin de l'action

& de la repeſentation eſt conſommée avec le principal appareil.

CHAPITRE VIII.

De la Maſcarade.

C'Eſt un genre de Spectacle, qui ne conſiſte qu'en une ſeule & ſimple repreſentation. Il n'eſt pas queſtion de mouvement, comme au Balet, de dexterité comme au Bal, ny de Jeu comme au Caroſel. Il ne s'agit que de bien exprimer ce que l'on repreſente, d'eſtre veſtu & maſqué ſi juſte, qu'au premier aſpect on reconnoiſſe ce que vous voulez repreſenter.

Cet unique ſoin ne laiſſe pas de dépendre également de ces generales rigueurs que nous rebatons ſi ſouvent. Car ſi la juſteſſe & le déſein y ſont oubliez; ſi le raport des parties avec le tout n'y eſt exactement obſervé; enfin, ſi le jugement ne regne par tout, quelque beauté que la rencontre, le temps, le ſoin,

& la dépense, puissent aporter à ces divertissements, l'extravagance n'en est point plus excusée, & le plaisir en est beaucoup diminué.

Il faut donc pour faire une Mascarade, entenduë, galante, & purgée de toute indecence, faire un dessein & former un sujet dont l'Idée s'estende à plusieurs objets sensibles, ou du moins connus ou connoissables, sous des formes sensibles. Par exemple, la Mascarade des Enseignes de Paris. On peut parfaitement bien exprimer le Lion d'or, la Femme sans teste, &c. Distinguer si l'on veut le nombre des Masques par Quartier, par Ruë: & où il y auroit des Fontaines, les marquer dans des Chariots, & les faire jetter tout le long de la Marche. Ainsi toutes ces differentes choses ne laissent pas de faire un certain tout de raport qui plaist à la raison, & qui ne couste à l'intelligence, que la notion de l'Idée generale, & dans le détail que la simple operation des sens.

CHAPITRE IX.

Des Exercices, ou Reveuës Militaires.

IE comprends sous un mesme Tiltre les Exercices & les Reveües. Premierement, pour abreger le plus que je puis : Secondement, parce que le premier est toûjours un agreable Spectacle, & que le second ne donne qu'un plaisir imparfait, s'il n'est accompagné de quelque démarche, & de quelque action.

Les Anciens ont esté exacts à cette Methode, & l'ont observée comme la chose la plus importante pour la Discipline, & la plus necessaire pour le succez. Les Perses obligeoient leurs Soldats de se trouver le matin & le soir sous les Armes dans le Camp, pour y faire l'Exercice. Un certain Iphicrate porta parmy les Grecs cette maniere d'exercer leur Troupes, en un si haut [1] Al. ab Al. l. c. 10.

point, qu'il ny avoit aucun Soldat qui ne fut capable de Commander, & qui n'euſt aſſez de connoiſſance du Métier, pour eſtre conſulté dans les plus grands perils. Les Romains ſurpaſſerent encore ce ſemble tous ces ſoins. Car au raport de Ioſeph, * Lib 3. ils occuperent leurs Soldats auſſi bien en temps de Paix, qu'en temps de Guerre, & leur faiſoient eſſuyer toutes les fatigues & toutes les rudeſſes du Métier, pour les leur rendre moins ſenſibles dans l'occaſion. Les vieux Soldats eſtoient ſeulement diſpenſez de l'Exercice du matin. Mais les jeunes eſtoient obligez de ſe rendre à leur Quartier deux fois le jour, pour faire autant de fois leurs Exercices, pour ſe metre, ou pour ſe tenir en halaine, ou pour apprendre à vaincre les divers charmes de la Paix, comme l'oiſiveté & la moleſſe.

Leurs Exercices conſiſtoient principalement en trois ou quatres choſes.

La premiere, eſtoit de faire bien entendre aux Soldats les divers

Commandements qui leur estoient faits; de les leur faire souvent executer, tantost en particulier, tantost en compagnie de quelques uns, tantost avec tout le Camp.

La seconde, estoit de les tenir sous les Armes long-temps, soit en Hyver soit en Esté, pour rompre leur delicatesse, & pour les accoustumer au froid, au chaud, au poids, & à l'embaras de leur habit Militaire.

Troisiémement, on les faisoit combatre les uns contre les autres. On les divisoit en Partis, & on faisoit des attaquants, & des soûtenans. On en postoit une partie dans un lieu de défence, & on la faisoit forcer à l'autre.

En quatriéme lieu, On les faisoit changer de Camp, & faire une journée ordinaire sous les Armes, comme s'ils eussent apprehendé l'ennemy, ou qu'ils allassent à une Conqueste. Cette marche se faisoit en bon ordre, & sans qu'aucun Soldat osast quitter son rang, pour quelque raison que ce fust. Toute licence estoit criminelle. Les Chefs

inexorables, toute plainte honteuse, & la fatigue affectée. Ces Marches estoient ordinairemeut de vingt-milles, qu'ils faisoient en cinq heures de temps, & quelquefois en quatre, quand ils estoient pressez. Au milieu du chemin on leur oposoit assez souvent des obstacles, comme des fossez qu'il falloit franchir : tantost on affectoit de les faire passer dans des sables, ou dans des marests, & parfois mesme on les obligeoit de passer à nage des Rivieres. Les Officiers n'estoient pas plus exempts de ces fatigues que les Soldats, & faisoient gloire d'estre les premiers à obeïr, & de pouvoir servir d'exemple. Ils n'estoient point montez comme les nostres sur des Chevaux caparaçonnez, parez, poudrez, & chargez de rubans, & n'eussent pas osé se trouver à la teste des Troupes d'Infanterie, dans un équipage peu guerier. Ils eussent eû hõter de faire paroître mesme dans cette Guerre volontaire, plus de molesse que de force, de se vouloir épargner dans ces occasions, & éuiter la peine

qu'ils donnoient aux autres. L'Empereur Adrian essuya cette fatigue, & marcha à la Teste de ses Troupes, armé de toutes pieces, à pied, & fit cette journée entiere en cét équipage.

Nos Exercices se font avec beaucoup plus de douceur, & moins d'embaras & de dépence. Mais aussi ils ont beaucoup moins de succez, & ne contribuent à la Discipline & au Métier, qu'une intelligence bien grossiere & bien imparfaite: Car outre qu'on fait toûjours la mesme chose, on s'attache à des actions particulieres qui ne servent presque de rien, ou presque jamais, & qui sont naturellement sceuës & entenduës, ou qui ne se doivent enseigner qu'en particulier. Comme de presenter les Armes, de souffler la mesche, &c.

Le principal fruit des Exercices, est d'accoustumer le Soldat au Commandement & à la fatigue. Pour cela, il faut les faire souvent sans s'excuser sur le temps ou sur la mode. Le métier est toûjours le mesme,

& qui veut y reüſſir, il faut qu'il s'y donne entierement. On n'apprend point parmy les moleſſes & les propretés de la Cour, les diverſes fatigues de la Guerre. Le Camp eſt l'Echole des Braves ; & ie n'ay gueres veu de nos habiles & aſſidus Courtiſans, ſortir bien nets d'une occaſion guerriere, ou particuliere, ou publique. Il y a toûjours dans leur fait plus de dexterité que d'aſſeurance, plus de bruit que d'action, & plus d'éclat que de merite. Pour les Excuſer, je veux croire qu'ils manquent plûtoſt d'habitude que de cœur, que leur defaut vient pluſtoſt de leur Ecole que de leur naturel ; & qu'enfin ils ſont plus propres à la Galanterie qu'à la Guerre, parce qu'ils ont eſté plus aſſidus à la Ruelle qu'au Camp, & qu'ils ont employé plus de temps à faire l'Amour qu'à faire leurs Exercices.

Ie deſirerois donc que l'on exerçaſt nos ſoldats preſque tout autrement qu'on ne fait, ou pour laiſſer ce qui ſe fait bien, y ajoûter quelque

invention qui fist encore quelque chose de mieux. Par exemple,

1. Que les Chefs attentifs à leur mestier s'estudiassent à diversifier l'exercice pour imiter le plus qu'ils pourroient les occasions d'une veritable guerre, qui sont presque toutes differentes.

2. Que l'on fist retrancher les Soldats dans un Camp tout à coup, comme craignans d'estre forcez, tantost marcher, & tantost se poster avantageusement.

3. Qu'ils cherchassent certains defilez où une partie des Troupes attaquast l'autre, pour leur apprendre ce qu'il faut faire en de telles rencontres, soit pour la defence, soit pour la retraite soit pour le ralliement, &c.

4. Que le Roy eust partout des Places d'armes destinées à ces Exercices pour éviter le tort que pourroient soufrir les Proprietaires des champs occupez & choisis pour ce sujet. Sur tout aupres de Paris où il y a toûjours un grand nombre de troupes, il seroit de la gloire du Roy

de faire un Camp exprés avec les accompagnemens & necessaires & commodes: Car aprés tout, sa valeur qui luy fait aymer la guerre, & sa puissance qui le rend formidable à tout le monde, doivent à toute la terre, cette preuve de sa grande Ame & de sa magnificéce, & pour ne ceder en rien aux Romains, ny pour le merite des grãdes actions, ny pour la gloire des belles pensées, il faut que ce jeune Conquerant ait auprés de sa principale Ville, & à la veuë de son Louvre un Camp de pareille reputation, & à pareille fin que celuy de Mars. Le dessein & le deuis en sont tous prests.

CHAPITRE X.

Des entrées faites aux Rois & aux Reines.

S'Il est quelque chose parmi nous qui puisse estre comparée aux triomphes Romains, & remplir en quelque façon les idées qui nous en restent, ce sont sans doute les

Entrées que les bonnes Villes font à leurs Souuerains ; la depense, la magnificence, & la foule du peuple & des aclamations r'appellent dans le souvenir, & representent assez fortement ces anciennes & fastueuses Pompes dont on recompensoit les Vertus & les Succez des grands Hommes.

Il faut qu'il y ait un dessein, un poinct principal, un nœud mysterieux qui d'une façon ou d'autre appartienne si precisement au sujet, & s'étende si naturellément à toutes les parties qui le composent, qu'il ne puisse estre appliqué à autre chose qu'à ce qu'il est destiné. Ce point peut estre ou historique & reel, ou allegorique : Quand le premier peut suffire, cét un double bonheur & pour le Heros, & pour le Poëte : quand l'Allegorique convient mieux & fait un plus beau Jeu, le Poëte y a biẽ plus à travailler, mais il a plus de merite dans son succez. Un Gustave pouvoit se passer de la simple peinture de ses belles actions ; ses victoires pouvoient

remplir plusieurs Arcs triomphaux, & les Heros comme luy fournissent toûjours assez de matiere pour joüir d'une pleine gloire sans le secours des beaux Esprits. Les Heroïnes qui pour l'ordinaire n'ont que le merite de leur naissance, de leur sexe, de leur jeunesse & de leur beauté, demandent des supplémens d'esprit qui consolident les loüanges & qui les fassent subsister mesme aprés la feste & les acclamations, dans le particulier & dans le silence. Un sujet reel doit faire regner le corps de l'Histoire & ne placer les ornemens qu'en accessoire. L'Allegorique tout au contraire doit faire regner l'allegorie, & faire les applications à l'Histoire & à la verité par accessoire, pour conserver toûjours le tout, & le dessein en son entier.

Les parties doivent estre variées, differentes, mais sans perdre leur rapport avec le tout, & sans que le nombre donne de la confusion, ou force à y en ajoûter de superfluës.

Il seroit à souhaiter qu'on obser-

vaſt cette coûtume des Romains d'eriger des Arcs triomphaux ſolides & durables, pour y conſerver contre les temps le ſouvenir des belles actions & du merite des Heros. Mais ſoit avarice, ſoit impuiſſance, nous ne faiſons que des Jeux de Carte, des ouvrages de papier, & nous nous contentons de quelque Peinture qui abuſe, & de quelque Machine qui dure autant que la Feſte. Je me raporte aux Spectateurs, de l'eſtime qu'ils en peuvent faire. Cependant le Poëte ne laiſſe pas d'avoir occaſion d'y reüſſir, s'il veut s'en prevaloir, & ſe donner le ſoin de faire quelque deſſein grand & juſte, dont le myſtere ou le ſujet faſſe tant d'impreſſion ſur les eſprits, que la memoire s'en charge pour jamais.

Je veux ſur le tout, qu'il y ait quelque nouvauté & quelque ſorte d'encheriſſement ſur les choſes déja faites. Quoy que les deux dernieres Entrées, celle de nôtre Reine, & celle de la Reine de Suede ayent eu beaucoup d'éclat

& faitbeaucoup de bruit. I'ay soûpiré aprés une galanterie qui manquoit à la Pompe de l'une & de l'autre, & qui estoit une des plus singulieres beautez dont on pouvoit les orner; c'étoit une ou plusieurs Escadres des belles Dames montées, ou sur Palefrois, ou sur des Chariots avec leurs Escuyers & leurs Pages, & les autres accompagnemens dont elles pouuoient se parer. Cettte pensée pourra s'executer si jamais elle fait une Entrée, où dans la Flandre, où dans d'autres Royaumes où ellepeut auoir droit.

Cette nouveauté eust charmé beaucoup plus que certains artifices de nos ayeux, quoy que dignes d'admiratiõ par exẽple, celuy dont parle Belleforest : Ce fut au Mariage d'Isabelle de Baviere, qui passant sur le Pont Nostre-Dame receut d'un Ange qui estoit parti de dessus les Tours Nostre-Dame, une Couronne d'or qu'il luy mit sur la teste, & puis remonta d'où il estoit venu. Telles singularités font un grand effet dans ces occasions.

CHAPITRE XI.

Du Balet.

SECTION PREMIERE.

Du Nom, & de l'Essence du Balet.

LES Grecs ont donné la naissance à ce nom ; & les Romains qui les ont suivis & imitez l'ont conservé, quoy qu'ils semblent s'en estre servy seulement dans vn sens particulier : Car par ce mot de *Balismus*, ils entendoient seulement vne maniere de dance au bruit des Tambours. Les Italiens nous l'ont ou donné, ou du moins familiarisé : & ce qu'ils appellent *Balare*, est la mesme chose que ce que nous entendons par le mot de dancer. Toutefois nous n'appliquons celuy de *Balet*, qu'aux Assemblées où se fait

Βάλλειν. Rhod.

vn *Bal*, ou à ces dances reglées & mysterieuses, que nous appellons *Baler*.

La definition peut estre ainsi conceüe. C'est une representation muette, où les gestes & les mouvemens signifient ce qu'on pourroit exprimer par des paroles.

Par-là il est aisé de voir la defectuosité de ces Balets, où l'on ne connoit rien que par les recits qu'on y chante, que par les Livres qu'on y distribuë, & que par les Vers qu'on y insere pour en debroüiller le sujet, & pour en faire voir l'idée, le tissu & la liaison de l'un & de l'autre. Car ce divertissement est destiné presque uniquement pour les yeux. Les oreilles n'ont droit qu'aux seconds plaisirs : & tout ce que le Spectateur ne peut voir exprimé dans les pas, dans le personnage & dans les autres Jeus du Spectacle, tout cela dis-je, n'est point une matiere de Balet, & ne peut que malaisément estre revêtu d'une raisonnable forme.

Il faut donc que ce soit une repre-

sentation spirituelle & sensible tout ensemble, que le dessein en soit ingenieux, le tissu regulier & artiste, & l'execution pleine de force & de relief.

Cette representation a beaucoup de choses communes avec les Poëmes Dramatiques, & les uns & les autres ne sont que d'agreables Spectacles, où par l'artifice & par l'adresse de l'esprit on fait voir au peuple present ce qui est arrivé dans les siecles passez. On y represente ce qui peut servir, ou d'exemple pour le faire imiter, ou d'avertissement pour le faire fuir : & dont la beauté ou la laideur peuuent fortifier dans la volonté du Spectateur l'amour ou la haine que les belles Ames doivent avoir pour la vertu ou pour le vice.

Ainsi la Tragedie & le Balet sont deux sortes de Peintures, où l'on met en veüe ce que le Monde ou l'Histoire ont de plus illustre ; où l'on déterre, & où l'on étale les plus fins & les plus profonds mysteres de la Nature & de la Morale,

& tout ce qui peut nous estre inconnû, soit par le reculement des temps, soit par l'ignorance ou par le peu de curiosité de nos Peres.

Ces sortes de peinture aydent extrémement à faire concevoir les choses : Car outre que l'intelligence y est beaucoup soulagée par le ministere des sens ; l'artifice du Theatre & des Acteurs ajoûte encore quelque chose à la force des premieres idées, & inculque dans l'esprit les plus legeres impressions. Les oreilles & les yeux sont des entrées de l'esprit, favorables aux objets, qui en abregent & facilitent les approches, & qui ne coûtent à l'intelligence, pour ainsi dire, que des civilitez & que des soins de bien recevoir ce qu'ils luy presentent au lieu que la lecture & l'estude dépensent beaucoup de travail & de temps, & ne font que de lents progrez parmy des reflexions tres-chagrines.

Par ce moyen donc on s'instruit de l'antiquité, en se divertissant du siecle ; on ramene les temps les plus

reculez, on fait revivre les perſõnes mortes, on donne du corps aux penſées les plus abſtraites, & par un ſecret precieux qui peut enrichir toute ſorte d'objets, il n'y paroît rien de ſi laid qui ne ſoit embelli ; rien de ſi incertain ou de ſi eſtably, dont à ſon gré l'on ne haſte ou l'on ne retarde les rüines ; rien de ſi heureux qu'on n'abîme dans les diſgraces ; point de coupable ſi èpargné, qu'on n'en puiſſe obtenir quelque vengeance ; ny enfin rien de ſi loüable ou de ſi beau, dont on ne puiſſe regaler une Aſſemblée, & la faire joüir durant quelques moments de toute la felicité des meilleurs temps.

Toutefois ſi le Balet a cela de commun avec la Comedie, il a ſes differences & ſes regles particulieres. Il n'eſt pas obligé à ces reſtrictions du Poëme Dramatique. Il peut dans une nuict repreſenter les plus beaux jours de quelques jeunes Amans : Etaler aux yeux les richeſſes des diverſes ſaiſons : Abreger & reduire à ſon poinct les diver-

ſes Monarchies du Monde : Repre-
ſenter & comprendre dans un meſ-
me deſſein les Aſſyriens & les Per-
ſes, les Grecs & les Romains, le
Chinois & les Europeens. Soit qu
juſqu'icy les Loix du Balet n'ayen
pas eſté publiées, ou que le Ciel &
ſa bonne fortune l'ayent preſerv
des chicaneuſes & ridicules inquie
tudes des Maiſtres-ez-Ars, il n'e
tenu que de plaire aux yeux, de leu
fournir des objets agreables & don
l'apparence & le dehorsimprimen
dans l'eſprit de fortes & de belle
images.

Caſſiod. lib. 4. ep. vlt. Pourveu qu'il ſe puiſſe paſſer d
toute ſorte de paroles : qu'il rend
intelligible ſon ſilence : *Loquaciſſi-
mæ manus, linguoſi digiti, clamoſum ſi
lentium, expoſitio tacita.* Qu'il n
parle que des pieds & des mains
Que ſes geſtes & ſes mouvemens de
chiffrent & developent tous les my
ſteres du deſſein, il a ſatisfait à tou
ſes devoirs : Car le Balet n'eſt, apre
tout, qu'une Fable müette, où le
Anciens eſtoient ſi bien verſez, qu
ſans aucun beſoin de Truchemen

Lucien. Plut. Scal. l. 1. Poët. c. 18. 22. tantâ ſotertia in etiam componerem dictiones.

ils faisoient lire dans leurs actions & dans leur danse, leurs desseins & leurs pensées, comme s'ils eussent usé de la voix & des paroles.

SECTION II.

Du Sujet.

IL semble aux Poëtes ou aux Autheurs, Inventeurs, Dessinateurs ou Entrepreneurs du Balet (de tous ces noms je n'useray que de celuy de Poëte.) Il leur semble, dis-je, que pour faire ou choisir un Sujet, ils n'ont qu'à detacher quelque trait de la vieille Fable, quelque poinct de l'histoire moderne, ou quelque nouvelle bizarrerie de leur imagination, de les distribuer en quelques entrées, de les soustenir ou revêtir de quelques visions extravagantes, & enfin de les enrichir aux dépens du Prince. Ils se trompent lourdement. Les Perles ne naissent que dans les Conches, & en Orient; Il les faut aller pêcher : Et s'il s'a-

git de les contrefaire, il en faut ſçavoir l'art & avoir de l'induſtrie.

Le Sujet eſt l'Ame du Balet, qui fomente la premiere Idée que le Poëte peut avoir conceuë, qui communique les eſprits aux diverſes parties, & qui leur donne enfin & la nourriture & le mouvement. Ce n'eſt pourtant pas une Ame parfaite qui ſoit toute, & toute entiere en châque partie. C'eſt plûtoſt une ſeve materielle & interieure, ſecrettement & ſeparément répanduë dans châque membre du corps, qui luy communique toute la chaleur neceſſaire pour vivre, & toute la vigueur pour agir. Ainſi il regne uniquement durant toute l'action, & dans toute la durée du divertiſſement, encore que les entrées en paroiſſent ſeparées, & que l'union en ſoit apparante & interrompuë.

Pour faire le choix d'un beau Sujet, il faut bien examiner ſi le poinct de l'Hiſtoire ou de la Fable qui nous a pû fraper l'imagination a cette ſeve neceſſaire pour fournir à toute l'action. Si le fond peut ſoû-

tenir

tenir la depense, s'il fait naistre, s'il entretient, s'il ouvre, & s'il laisse de belles idées. S'il est capable de supporter les operations de l'Art. S'il peut subsister sans peril sous les severitez des regles. Enfin, s'il est digne des soins de l'Artisan, & s'il peut donner du plaisir aux Spectateurs.

Ie ne vois pas de fonds ny plus sûr ny plus riche que l'Histoire, ou que la Fable. Les Suiets d'invention me sont toûiours un peu suspects: & ie crains d'y trouver, ou de la secheresse & de la pauvreté, ou des richesses & de l'extravagance. Il y a mesme quelque avantage pour le Spectateur, de ne luy offrir que des objets connus & des evenemens divulguez, parce qu'il penetre plus aisément dans une chose de soy éclaircie qu'il la croit plus volontiers, & qu'il regarde avec plus de respect des vieilles imaginations qui ont essuyé la Critique de tous les habiles & de tous les temps. Au contraire, fauted'assez de connoissance ou d'estime pour les inven-

tions nouvelles, il se revolte aisément, il s'erige en Iuge, & se rendant selon son caprice ou indulgent ou severe, il se degoûte de ce qu'il voit, & ne prend plus de plaisir qu'à critiquer & qu'à contredire.

Ce n'est pourtant pas assez que la Fable ou que l'Histoire ayent consacré un poinct illustre, ou quelque singulier évenement, & qu'ils l'ayent rendu considerable dans tous les Monumens de l'Antiquité, il faut qu'il soit clair & intelligible. En vain seroit-il illustre, s'il devenoit obscur entre nos mains: si le Poëte en laissoit eteindre le feu, ou ternir le brillant par la froideur de ses imaginations, ou par la confusion de ses pensées. Il doit faire son principal soin de rendre le total, & le detail de son ouvrage si évident & si aisé, que les sens ne s'y attachent point vainement, & qu'il ne faille aucun effort d'esprit pour se saisir du dessein & pour penetrer le mystere. Car c'est une consequence indubitable, que le Poëte manque de lumiere, s'il laisse

de l'obscurité en ce qu'il produit & en ce qu'il veut faire paroistre.

Il est de laides Apparitions, & dont l'éclat augmente l'horreur. Le brillant d'un Sujet doit estre toûjours gracieux, & ne laisser que d'agreables Idées. Il en est de deux sortes : Les vns en ont un passager & si i'osois user du mot de Montagne, *prinsautier*, qui frape d'abord qui saute aux yeux, & qui s'evanoüit aussitôt. Les autres en cachent plus qu'ils n'en montrent, & vont successivement à leur point, où ils éclattent & où ils durent. Mais les uns & les autres en composent vne troisiéme espece qui tient des deux, & qui sont & prompts & durables. Ce sont les plus parfaits, ou du moins les plus propres pour le Balet. Toute en est galant, tout en est gracieux, tout en est aimable. Il n'y a qu'une chose à y observer, qui est dautant plus d'importance qu'elle n'est pas simplement du devoir du Poëte, mais mesme de l'honneste-Homme ; c'est de rejetter absolument toute sorte de Sujets qui lais-

sent ou qui conduisent à de sales Idées. De bannir de son esprit toute sorte de dessein ambigu, qui puisse souffrir quelque interpretation profane & licencieuse, & qui mesme force à penser ce que la bienseance a forcé de taire. Qu'on ne cherche point à authoriser ces libertez d'esprit & de parole par l'exemple des Anciens, ou à les combattre par la saintеté de nostre Religion. Il y eut de tout temps d'honnestes gens qui ont fait profession d'aimer les belles choses. Sans doute que dans l'un & l'autre Sexe de ces temps-là, il y eut des Spectateurs qui soûpirerent à l'aspect des choses indecentes, & qui furent mortifiez de l'impudance des uns & de la prostitution des autres. Il n'y a point d'honneste homme si distrait du bon sens, ny si emporté dans la debauche, qui ne soûfre quelque peine des choses trop libres & méseantes.

Que le Sujet soit donc choisi si honeste, si net, si pur, qu'il puisse se défendre contre toute sorte de severité ; Que le titre soit bien pur-

gé, non seulement de toute ambiguité des termes, mais encore de la simple odeur d'un mauvais sens; Que toute l'étenduë qu'il peut avoir non seulement ne touche point à des circonstances trop libres, mais même qu'il n'y frole point (pour ainsi dire) par des sous-ententes ou par des equivoques, ny enfin directement ou indirectement. Les belles courses se font dans les Carrieres iustes & reglées; l'adresse paroît davantage dans la iustesse que dans le desordre; & la modestie a des appas plus fins & plus doux que l'échapement & que la debauche.

Le Suiet doit aussi estre riche de soy, & pouvoir fournir à l'Autheur de quoy exercer son bel esprit. Quand il est sterile & necessiteux, il engage le Poëte à des efforts extraordinaires pour reparer ses pauvretez, où le iette dans un peril extrême d'extravaguer dans ses imaginations. Ce qui ne roule que sur une simple Idée est toûiours fluet, delicat & tendre: malaisé à élever & àpousser jusqu'à la parfaite maturité &

jusqu'à une iuste corpulence. Qui ne s'applique qu'à des imaginations, trauaille bien souvent en l'air, & ne produit que des chimeres. Un bon fonds soulage ou dispense le Laboureur d'une partie du travail & des soins, & s'il ne laisse pas d'enrichir le Proprietaire. Un Suiet plein & substantiel donne moins de peine à l'imagination, égaye l'ouvrage, & accelere le succez.

Il ne faut pourtant pas que pour estre riche il se rende insolent & intraitable : il doit estre rendu maniable, souple, docile, & en estat de faire tout ce qu'on en peut desirer raisonnablement. S'il est de difficile composition, s'il est sombre, s'il ne peut estre rendu sensible & capable de toutes les beautez du Balet, il faut le reietter : par exemple, il est malaisé de bien exprimer dans un Balet une naissance, à moins de hazarder des accessoires ridicules & méseãs : une victoire qui n'a que des circonstances serieuses, & qui ne craint point de hõteux detours, n'est point non-plus une matiere propre

pour le Balet, parce que la peinture de son action est impossible, & que ce n'est qu'un corps ideal, un resultat imaginaire du combat, & de la vaillance du Vainqueur. De même la naissance n'est que le moment de l'arrivée au iour, la suite des douleurs, le progrez de la vie, qui sont des actions fuyantes, qui ne s'attrapent que par l'idée, & qui passent trop vîte pour en laisser de sensibles expressions, telles que le Balet les desire.

SECTION III.

Du Titre.

LE Titre n'est pas une partie de si peu d'importance que peuvent se l'estre imaginez ceux qui ne le content que parmy les choses indifferentes, & quelparmy les superflues. C'est sans doute une des principales parties du tout, qui a un effet imperceptible, mais singulier, & qui contribuë infiniment au contour du

Dessein & à la justesse de l'Idée.

Ie ne suis point de l'advis de ceux qui ne travaillent le Tiltre qu'après avoir avancé ou mesme finy leur Ouvrage : Cette maniere de travailler est dangereuse, & suppose en celuy qui travaille ou peu de dessein ou beaucoup de temerité. Il est mal-aisé de faire quelque chose de bien à coup-perdu. Le hazard n'est pas toûjours heureux, & les succez en sont plus rares que certains. Comme la raison retient les passions, le dessein regle les pensées & en empesche les égaremens. Le Tiltre doit contenir en substance tout le dessein, & servir de Guide à celuy qui travaille. C'est le cœur & le centre qui doit estre le premier animé, & qui doit donner le premier branle à tous les autres mouvemens, sur qui l'on doit juger de la durée du Theme, de la suite de l'Ouvrage, ou de l'extravagance de l'Autheur. Ie croirois donc qu'il faudroit commencer absolument par-là, pour faire regner plus uniformement en chaque Partie, la

premiere & principale Idée du Balet. Toutefois comme la pratique du contraire a quelquefois reüssi, je n'impose point de necessité. Mais au moins si le Titre se compose des diverses circonstances d'un Sujet dé-ja tastées, ordonnées ou travaillées, ie ne crois pas que ce soit un desir injuste, de vouloir qu'il comprene encore plus pleinement le Tout. Les Espagnols n'y reüssiroient pas mal quelquefois, s'ils ne tomboient souvent dans un défaut dont je vays parler.

L'on ne peut pas dissimuler en ce Siecle, que l'on n'ait veu des Titres, soit de Livres, soit des Comedies les plus extravagans du monde, & qui auroient pû servir avec plus de justesse à un Sujet tout contraire. La raison des uns est nulle, celle des autres est mercenaire. Car ceux-là sans doute n'y ont pas pensé, & ceux-cy se sont contentez d'en faire de Specieux, preferant un mot qui pouvoit leur estre vtile, & attirer des Spectateurs, à toutes les autres consequences. Le Titre doit

estre juſte & convenant au Tout, & meſme aux Parties quoy que differemment. Il doit faire le premier Point où l'action commence, où tienne le fil qui la continuë, & ou aboutiſſe la concluſion qui la termine. Car ſi les extremitez ne s'accordent, ou ſi les entre-deux ſe dementent, il faut par neceſſité que le tout ſoit defectueux.

La principale action du Titre eſt d'ouvrir l'eſprit du Spectateur, de luy découvrir ſubtilement le ſujet & d'exciter ſa curioſité par quelque apparence agreable qui luy promete quelque plaiſir. Car ſi le titre ne plaît d'abord, la ſuite ordinairement rebute, & s'il n'eſt receu avec chaleur, il laiſſe durant toute l'action, un froid qui engourdit l'ame, & qui altere le plaiſir. Ce doit eſtre un frontiſpice bien-entendu, qui faſſe eſperer quelque choſe, au de-là de ce qu'il offre à nos yeux, & dont la magnificence attire un favorable prejugé de ce qui ne paroît pas encore. C'eſt luy qui fait naiſtre l'avantage des belles choſes, & qui

ſollicite les deſirs & la patience des Auditeurs ou des Spectateurs.

Ce n'eſt pas tout, il doit eſtre de bonn-foy, & tenir tout ce qu'il promet, gardant toutefois toûjours de la moderation, & n'expoſant pas groſſierement les objets de reſerue, & qui doiuent eſtre tenus ſecrets. Car il ne faut pas qu'il découvre toutes choſes, de peur de violer le myſtere, & de riſquer les plaiſirs de la ſurpriſe, qui ſont les plus doux que donne le Spectacle. Cependant on les fait bien ſouvent avorter, en étalant trop à plain le détail des diverſes beautez. Car loin qu'elles plaiſent comme font ordinairement les beaux incidents, elles dégouſtent comme les redites, & faute de paroiſtre nouvelles, elles deviennent ennuyeuſes, ſi-toſt qu'elles paroiſſent.

SECTION IV.

Du Corps du Balet.

LE Corps du Balet n'eſt autre choſe que l'aſſemblage des Entrées & des Incidents qui s'entreſuivent, & qui compoſent un Tout agreable. Nous n'avons pas grand-choſe à dire dans ce Chapitre. Nous nous contenterons d'avertir que ſoit pour faire un beau Deſſein, ſoit pour en bien juger, il faut regarder premierement l'Ouvrage en gros avant que de paſſer au détail. La taille, l'air, & la mine ont leur prix & leurs prejugez ſeparez, & il y a un ſçavoir particulier à bien joindre les Parties, & à les ſi bien ordonner entr'-elles, qu'elles entrent dans le Tout ſans violence, & ſans difformité. C'eſt-là le poinct d'honneur de l'Art, & l'ordinaire écueil des eſprits les moins vulgaires.

Sed ponere totum neſciit hic.

Examinons donc en general le deſ-

sein & l'execution ; c'est à dire le tout & ses parties. Consultons nos yeux, & faisons leur dire ce qui les choque ou ce qui leur agrée. Voyons si le corps est droit, plein, bien proportionné : S'il n'y a rien de forcé, d'obscur ou d'extravagant. Si les dimensions en sont naturelles & justes ; s'il est trop long ou trop court, trop estendu ou trop ferré, trop ou trop peu orné ; & enfin si l'on peut dire de l'Idée generale, qui reste apres avoir veu dancer le Balet: *Voila qui est beau*. Quand on s'atache à tant loüer les Parties, c'est en quelque façon mépriser le tout. Ce n'est pas apeller belle une fille, dont on ne vante que la voix : & les grands aplaudissements que l'on donne à certains heureux endroits, sont de secretes condamnations de ceux qu'on oublie, & dont on ne daigne dire mot.

SECTION V.

De la diviſion du Balet ou de ſes Parties.

NOus ne voulons pas icy étaler les diverſes manieres des Dances anciennes, ny les Noms qui nous en ſont reſtez. Nous nous arrétons à la diviſion naturelle du Tout en ſes Parties, & aux moyens d'en faire vne bien juſte & bien reguliere.

Il eſt de la diviſion du Balet, comme de celle de l'Oraiſon. Si elle n'eſt pas neceſſaire au diſcours de l'Orateur, elle l'eſt à l'intelligence des Auditeurs. Car il eſt mal-aiſé que la memoire retienne les diverſes choſes & le nombre infiny de Parties qui entrent dans une longue Harangue, ſi elle n'eſt ſoûlagée par quelque choſe, qui (pour ainſi dire) luy donne priſe ſur les objets, qui les y arreſte & les luy

faſſe retenir. Dans le Balet, elle eſt encore plus importante ; car comme il doit eſtre un Tout reel, ſes Parties doivent eſtre reellement & par ſoy diſtinguées : & dailleurs comme il eſt un Tout d'eſprit, la diviſion en doit eſtre artiſte & reguliere, qui flate le ſouvenir par ſa juſteſſe, & qui par l'induſtrie & par l'enchaînement des choſes y retienne les objets les plus volages & les plus fugitifs.

Pour en faire donc une raiſonnable & ſelon l'Art, il faut en premier lieu qu'elle ſe faſſe en Parties principales, qui comprennent en ſoy celles de moindre conſequence, ſans qu'il ſoit beſoin de les ſpecifier. Car comme une Anatomie trop-exacte reduit les Parties en parcelles imperceptibles & ſuperfluës, la diviſion chicaniere, & pour ainſi dire chipoteuſe, coupe & diminuë trop les objets ; & loin de ſoulager les ſens ou la memoire, elle fatigue tous les deux par le trop grand retranchement du Tout, ou par la multiplication des Par-

Orient. l. 4. c. 5. ties. Encore que les Hostelleries adoucissent beaucoup les fatigues d'un long voyage, elles empeschent de faire une longue journée quand elles sont trop frequentes. Les chemins trop rompus, en sont plus bourbeux, & la division trop precise en est moins claire: On conçoit aisement un Arbre divisé en sa Tige, ses racines & sa verdure; mais on s'opiniâtreroit vainement à vouloir retenir le nombre des branches & des feüilles. Comme ces petits corps ne servent qu'à faire de l'ombre, qu'à épaissir le jour, & qu'à obscucir les Forests: Ainsi de trop petites parcelles ne font qu'étouffer le sujet & qu'y jetter de l'obscurité.

Secondement, il faut que la division se reduise en moins de Parties que faire se peut. Les Maistres n'en permettent au plus que trois. Mais ie croy qu'on peut appeller de cette Loy, & que cela ne doit se regler que sur la nature des Sujets. Sur tout dans le Balet, où tout doit estre sensible, & où la division

ne doit point dépendre de la subtilité de l'esprit du Poëte. Car en cela il est plus contraint que l'Orateur, qui est le Maistre absolu de ses divisions, & qui les peut étendre à l'infiny : au lieu que dans le Balet l'Autheur est asservy à sa matiere, & fait profession de livrer aux yeux des Spectateurs, les objets entiers & parfaits. Quelque division qu'il fasse ; elle doit estre fondée sur des Parties reelles qui sortent naturellement de leur tout, & qui aydent à le mieux faire apercevoir.

Voicy donc à peu prez comme il faut s'y prendre. Quand le Sujet est arresté, il faut faire des Points principaux, qui contiennent en eux les diverses Entrées, dont le nombre ne pouroit estre retenu que mal-aisement. Car on se souvient bien d'une division, qui n'a que deux ou trois membres ; & il n'est presque pas possible de retenir l'ordre ou la suite de douze Entrées. Ces Points generaux doivent si bien enueloper toutes les Parties, qu'un seul aspect

découvre le tout. Par exemple, si ie fais le Balet des Fatigues de la Iournée, je puis le diviſer en trois Parties. La premiere, contiendra les Peines de la matinée ; des Maiſtres d'Hoſtel qui vont à la Proviſion de bon-heure ; des Maçons qui cherchét de la beſogne ; & des Atteliers, & des Courtaux qui ouvrent leur Boutique. Dans la ſeconde, ie feray paroiſtre celles du milieu du iour, comme les empreſſemens des Courtiſans pour aller au Louvre : Le retour des Conſeillers, du Palais, &c. La troiſiéme, enfin, expoſera ce qui ſe fait ordinairement le ſoir. La Promenade & le Bain en Eſté. La Comedie & le Bal en Hyver, &c. Sans doute que ces trois membres que ie n'ay point de peine à retenir, me ſerviroient à ne pas ſi-toſt confondre ny meſme oublier les diverſes Entrées.

SECTION VI.

Des Entrées.

LEs Entrées sont les Parties naturelles du Balet, & comme le juste nombre en fait le Corps, la judicieuse diversité en fait la perfection. Il n'apartient qu'à elles de l'augmenter ou de diminuer. Elles sont le Principe essentiel de ses accroissements, & tout le surplus qui entre en ce genre de composé, n'est qu'une espece de tumeur & d'excroissance, & qu'un amas vitieux de Parties superflues. Celles-cy, ne le grossissent que par accident, & par dehors, comme font les habits, ou les armes : Mais celles-là concourent réellement à tous ces progrez, & y contribuent de leur propre substance, comme les membres naturels, les cuisses & les bras. Enfin, les unes sont necessaires & font subsi[illegible]er le corps : Les autres sont arbitraires, & ne servent

qu'à sa commodité ou qu'à ses embelissements.

L'Entrée doit donc estre tirée sans effort, & pour ainsi dire sans feu, des entrailles du Sujet. C'est le seul fonds qui la doit produire. Le Poëte n'est qu'un secours estranger qui est appellé à l'enfantement, comme les Sages-femmes, ou à l'education comme les Nourices. Il n'est que comme un Instrument qui ne contribue que ces façons exterieures que la naissance ne peut donner, & qu'on ne doit attendre que de l'Art, & que des Preceptes. Pour peu qu'une Entrée soit forcée, elle fait un embaras dans l'imagination du Spectateur, & passe pour une extravagance du Poëte. On a beau la lier dans les Vers, en sauver la disconvenance par quelque mauvaise raison : On s'aperçoit toûjours de l'égarement de l'Autheur, de la violence faite au Tout, & de l'imperfection de cette Partie. De quelque façon que l'on repare les membres rompus ou mutilez, les corps ne laissent pas d'e-

ſtre defectueux. Les dents de perle, les yeux de criſtal, les jambes d'ivoire, & les mains d'or ou d'argent, ſont toûjours au deſſous du prix des ouvrages naturels, & des membres veritables. Si l'apparence en eſt quelquefois avantageuſe, & ſi l'Art peut atraper la Nature, & abuſer les yeux; les demarches & les mouvements declarent bientoſt l'artifice, & détrompent les abuſez. Que toute Entrée ſoit donc naturelle, coulante par ſoy de ſa ſource, & un enfant legitime & reconnu d'un ſujet épouſé. Qu'elle porte les caracteres Paternels, qui juſtifient ſon origine, & qui empeſchent les Spectateurs de ſe méprendre, ou de faire des iugements temeraires.

Vne des principales beautez des Entrées, eſt la Varieté des figures, & l'uniformité du pas de Balet. Nous parlerons ailleurs plus amplement de l'un & de l'autre, il ſuffit icy de reſoudre une queſtion aſſez ordinaire, mais auſſi aſſez curieuſe.

On demande ſi une Entrée de plu-

sieurs est de soy plus belle que celle d'un seul? Il est sans doute que le nõbre de bons Danceurs est capable d'un bel effet, que tous estans adroits vigoureux & intelligens, peuvent faire de belles & d'agreables choses. Mais comme le merite n'en est jamais égal; que les parfaits ne sont jamais en grand nombre, l'inegalité des uns & des autres, fait un fort mauvais effet: & au lieu de surprendre & d'attirer de l'admiration, elle rend le defaut des foibles plus remarquable, & l'Entrée moins gracieuse. Quand elle est dancée par un seul: le choix en peut estre si bon que l'on n'y puisse rien desirer, & faute de Compagnon il n'a point de pareil, & n'est point sujet à essuyer les desobligeantes comparaisons du Spectateur. De plus, une Entrée d'un seul ne court point les hazards de celle de plusieurs. Car on y est libre, sans aucune dépendance, on n'a besoin que de ses pieds & que de ses oreilles, on peut s'élever sans contrainte, serrer son pas sans scrupule, & enfin, on n'a

qu'à répondre de soy-mesme. Au lieu que dans une Entrée de plusieurs la memoire joüe autant que l'adresse, & la disposition des particuliers habiles & vigoureux est étoufée sous la pesanteur des mols & des ignorants.

Ie n'ay garde d'oublier icy une difference des Entrées de Balet, & des Scenes du Poëme dramatique. Car en celuy-cy les Scenes doivent estre liées entr'elles, au lieu qu'en celuy-là il suffit qu'elles le soient au sujet. Celle qui finit n'a que faire avec celle qui doit commencer apres elle. Par exemple, il importe (pour nous servir du sujet que nous avons proposé) il importe dis-je que l'Entrée du Courtaut ait du raport avec son sujet; mais il n'est point necessaire qu'elle en ait avec celle du Masson & du Maître-d'Hostel; Parce qu'il suffit au Spectateur de voir les Fatigues de la Iournée.

SECTION VII.

Des Incidents.

FNcore que nous laissions la liberté au Poëte de détacher les Entrées les unes des autres, il est toutefois avantageux pour Elles, & pour le Sujet, qu'elles soient bien liées entr'elles : & que la suite fasse une espece d'anchaînement, comme indivisible. Cette liaison se fait avec plus de facilité & plus de perfection par le moyen des Incidents, & lors que l'Entrée est un progrez ou un embarras de celle qui a precedé, ou une preparation pour celle qui suit. Par exemple, l'Entrée du Maistre d'Hostel, n'a de soy rien de commun avec celle des Massons ou des Courtaux de Boutiques, & toutes les trois peuvent estre dancées separément sans aucun mélange des personnages. Mais elle peut aussi estre incidemment liée avec l'une des deux autres. Le Maistre d'Hostel peut estre volé par les Massons,

çons, vengé par les Courtaux, battu par tous les deux, ou les avoir pour témoins poltrons & sans secours du vol que luy auroient fait des Filoux.

Ces Incidents sont agreables & forment tousiours quelque chose, ou qui surprend ou qui plaist. Mais il faut aussi qu'ils soient si bien preparez, qu'ils soient rendus comme naturels & inevitables. Le succez n'en est jamais mediocrement beau ou laid, car un incident bien ou mal preparé, charme ou choque.

SECTION VIII.

Du Pas de Balet.

IL semble que le pas de Balet ne tombe pas sous la jurisdiction du Poëte : & que les seuls Maistres de Dance en soient les Iuges competans. Le peu de reflexion qu'on a fait jusqu'icy sur le merite & sur l'étenduë d'un si beau divertissement, a fait abandonner ce soin à Mes-

sieurs les Violons, & en a soustrait l'intelligence & la dexterité aux personnes de Condition. Comme si la Dance estoit une connoissance indigne d'un homme de qualité! Cependant il est bon de desabuser le public, & d'asseurer les personnes de tous les Ordres, que les plus florissans Estats de la Grece, ont estimé la Dance non-seulement comme une qualité galante & de bonne grace dans les particuliers, mais qu'ils l'ont encore fait passer pour une vertu Politique, pour un talent Royal, & qui pouuoit decider du merite des pretendans à la domination. Ce fut sur une telle estime qu'un de leurs Princes nommé Phrynicus fut couronné Roy, aprés avoir emporté le prix de la Dance.

Scal. Poët. l. c. 18.

La Musique, l'Ecriture, la Peinture, les Letres mesmes, & tous les autres beaux Arts, dont l'industrie des hommes est capable, sont tombez en mesme disgrace. Ces belles qualitez passent pour des deffauts, pour des talens estrangers, & pour des objets ridicules dans un homme

de condition. Comme si les vertus estoient au dessous de la naissance, ou comme si la naissance donnoit une exclusion à toutes les vertus ! Combien s'est-il fait de méchantes pointes sur la profonde intelligence que le deffunt Roy avoit de la Musique, de la Peinture & de plusieurs autres Arts Liberaux ou Méchaniques ? Le sçavoir de la Reine de Suede à combien de mauvaises railleries a-il esté exposé ? Cependant, qu'est-ce qui peut distinguer d'avantage l'honneste homme du trivial & du vulguaire, que cette curieuse education dans la connoissance des belles choses ? Le sçavoir est un depart qui separe les hommes des hommes, les galants des grossiers, les habiles des sots, & ceux qui ont du merite de ceux qui n'en ont point.

Vn certain temperament est toutefois necessaire parmy ces grands talens, pour les posseder loüablement, & sans peur de reproche ou de blasme. Car encore qu'il soit honteux de les ignorer, il n'est pas toûjours glorieux de les trop bien sça-

voir ; & il y a pour les gens de qualité des mesures à garder, des degrez où ils s'en doivent tenir, & des bornes qu'ils ne doivent point passer. Il faut qu'ils s'en instruisent pour s'en divertir, qu'ils y donnent les seconds soins, & les momens de relâche, autant toutefois, & non autrement que l'objet principal, & que leurs premiers devoirs le peuvêt leur permettre. Car d'en faire son estude principale, comme font quelques-uns de nos jeunes gens qui ne sçavent que cela ; ou de la mépriser comme font quelques autres, dont la maladresse n'y peut reüssir, ce sont deux sotises égalles & deux pechez contre le bon sens, & contre la belle institution. Le trop d'attachement peut estre une bassesse : & il est honteux à un Gentil-homme de se piquer d'estre un grand Baladin, un beau Chanteur ou un habile Peintre, plûtost que d'estre brave si l'on est Soldat, que d'estre docte si l'on fait profession des Letres, ou enfin que de travailler si l'on est dans les affaires. La bravoure, l'erudition, & la diligence

ſont alors des devoirs primitifs, à qui les premiers ſoins ſont deûs. L'honneſte-homme doit tourner tous ſes regards de ce coſté-là, s'y adoner tout entier, ſans divertir ſa penſée à aucun autre amuſement, qu'autant que par ce relâche, il peut l'y ramener avec plus de force, & avec une nouvelle application. Il peut paſſer quelques heures de ſon loiſir à ces divertiſſemens, ſe delaſſer ſur ces bagatelles, & flater la peine que les grands emplois luy peuvent couſter, de la douceur de ces amuſemens qui ne couſtent preſque rien. Enfin, pour conclure, ces talents ſubalternes, ſont des deffauts quand ils dominent & prevalent aux premiers ſoins, mais ce ſont des qualitez de Heros, qui rendent un Gentil-homme ſans prix, quand ils ne font qu'accompagner, & quand ils ne ſont qu'en acceſſoire.

Cette digreſſion quoy que longuette, ne laiſſera pas d'avoir ſon effet, ſur ce que je croy devoir établir pour le pas de Balet. Car pour en faire de juſtes ou de bons, il faut

avoir cõnoiſſance des uns ou des autres, & de plus il faut ſe piquer de l'avoir, ſoit pour mieux faire ce qu'õ peut avoir entrepris, ſoit pour faire bien faire ce qu'on ne veut pas ſe donner la peine d'entreprendre. Quel ſoulagement ſeroit-ce aux Verprez & aux Baptiſtes, s'ils rencontroient des gens capables d'executer leurs penſées, & de bien former un pas qu'ils auroient enſeigné? Tout habiles, tout ingenieux qu'ils peuvent eſtre, ils ſont bien embaraſſez de la ſtupidité de la plus part des grands Seigneurs & des Perſonnes de qualité. Ordinairement ils ne ſont capables de rien, & contraignent ainſi les plus adroits & les plus entendus Maiſtres à retrancher de la force du pas, de la preſteté du mouvement, & des autres graces de la Dance, pour n'eſtropier pas une Entrée par la difference de leurs pas, & de leur action.

Le pas de Balet ne conſiſte pas ſimplement aux ſubtils mouuements des pieds, ou aux diverſes agitations du corps. Il eſt compoſé de l'un & de

l'autre, & comprend tout ce qu'un corps bien adroit & bien instruit peut avoir de geste ou d'action pour exprimer quelque chose sans parler. Toutefois, encore qu'il doive estre plus hardy & plus vigoureux, que celuy de la Dance commune, dont on use dans les Bals & dans ces Dances ordinaires & domestiques, que les femmes aussi bien que les hommes se piquent de bien executer; encore, dis-je, qu'il doive avoir quelque chose de plus vif & de plus guay, il ne laisse pas d'avoir ses regles ou ses loix qui le rendent parfait ou defectueux, selon qu'il s'en aquite ou qu'il s'en dispense.

Mais la principale & la plus importante regle est, de rendre le pas expressif, que la teste, les espaules, les bras, les mains facent entendre ce que le danceur ne dit point. Du temps de Neron un Pantomime fut preferé par un Roy Barbare à tous les autres presens qu'il pouvoit esperer de l'Empereur, à cause du beau talent qu'il avoit de parler des mains en dançant, & de representer

par ſes geſtes tout ce qu'il eust pû énoncer par des paroles. Il eſt aiſé de voir par-là, que la dance ne conſiſtoit pas en la ſeule dexterité de ſes pieds, ny en la juſteſſe de la cadence (car il vouloit meſme ſe paſſer de tous les Inſtruments dont on ſe ſervoit en ce temps-là ;) mais dans une certaine maniere concertée & priſe ſur les mouvements naturels, qui échapent au corps ſelon les troubles & les diverſes agitations de l'ame, & qui ſignifient contre nos propres deſirs les mouvemens interieurs que nous tâchons de cacher & de tenir ſecrets. C'eſt là où giſt l'habilité du Maiſtre de Dance, d'accorder ce mouvement du dancer avec ſon idée, avec la cadance de l'air, & de faire en ſorte qu'il ne contrarie ny l'un ny l'autre : D'obſerver dans un furieux un pas bruſque, emporté, & dont par des temps affectez, ou par des coupez rompus, on puiſſe s'apercevoir du deſordre du perſonnage & de ſon égarement. Ainſi dans l'amant, dans le malade, dans le triſte ou dans l'enjoüé, il

doit s'attacher à bié toucher, & à bié peindre les diverſes alterations, que l'amour, l'infirmité, le chagrin, ou la joye peuvent cauſer ſur le viſage ou ſur les autres parties qui ſemblent plus s'intereſſer aux reſſentiments interieurs, & qui par une relation & naturelle & inperceptible s'en chargent abſolument, & les produiſent au dehors, malgré toutes nos reſolutiõs, & toute nôtre retenuë. Sans cela le pas n'eſt qu'une convulſion du Maiſtre & du Danceur, qu'une bizarerie ſans eſprit, & ſans deſſein, & enfin qu'une dance defectueuſe, & que des ſauts perilleux, qui ne ſignifient rien, & qui n'ont non plus de ſens que celuy qui les a faits & inventez.

SECTION IX.

Des Figures.

LEs Entrées autrefois n'eſtoient compoſées pour l'ordinaire que de peu de perſonnes, comme ie crois l'avoir déja remarqué, & pour

les raisons que j'ay ailleurs deduites: mais on observoit encore de ne faire regulierement que quatre figures, une en avant lors qu'on dançoit de face, deux des deux costez, & la quatriéme & derniere lors qu'on devoit rentrer dans la Machine, ou du moins dans le lieu d'où l'on estoit venu. Ainsi les danceurs étoient considerez & examinez en tout sens. On voyoit les deffauts du pas, de l'agilité, de la mine, & enfin de tout ce qui peut tomber sous les sens. Mais le luxe ayant prevalu à l'intelligence, on s'est plus piqué de la dépense que de la perfection, de l'éclat que du solide, & de l'accessoire que du principal. On n'a plus eu d'égard aux divers talens des Danceurs, on a mépriſé la fineſſe & la ſingularité du pas; & ce qui eſt pis, que tout, on a voulu plaire à la Cour & aux Dames, qui ſont les deux écüeils du bon ſens, & qui font les mauvais deſtins des beaux Ouvrages, dans cette maudite veuë, on a chargé le Theatre de gens de qualité à qui l'intereſt ou la vanité a fait briguer & ſolliciter honteuſement l'hon-

neur d'y paroiſtre, ſeulement pour ſe décharger ſur eux d'une partie de la dépenſe. Tout ce qu'ont pû faire les intelligens au métier, qui ſe ſont trouvez ſurchargez, non-ſeulement de cette quantité de gens, mais meſme de leur qualité mal-adroite & preſomptueuſe, & par conſequent incorrigible : Tout ce qu'ils ont pû faire diſ-je, a eſté d'embroüiller les Entrées par un grand nombre de Figures, & de cacher le mieux qu'il eſtoit poſſible par le moyen de ces divers changements, les deffauts des grands Seigneurs ou mal-faits ou mauvais danceurs: Ie crois que c'eſt la ſource de cette maniere de multiplier & de varier les figures à tout moment.

Cét effet eſt toutefois plus loüable que ſa cauſe, & fait ſans doute une des beautez de l'Entrée, ſur tout quand le reſte s'y rencontre. Car il n'eſt rien qui chocque ſi fort les yeux qu'un Danceur ſans memoire ou ſans adreſſe, qui pour ſe rendre à ſa figure heurte ſon Compagnon. Il en arrive outre cela deux choſes dan-

gereuſes à l'honneur d'un Entrée; La premiere, que la figure n'en eſt pas juſte d'abord, & qu'elle demeure imparfaite par la faute de celuy qui a manqué. La ſeconde qui eſt encore de bien plus grande conſequence, eſt que le deſordre de l'un en cauſe aſſez ſouvent un general parmy les autres. Car chacun s'attendant à ſon Compagnon ſe trouve inſenſiblement hors de rang : ou (ce qu'il faut pardeſſus tout éviter) voulant ayder, remetre, ou corriger celuy qu'il voit manquer, il manque luy-meſme, & fait faire ainſi une double faute. C'eſt une maxime commune au Balet & à la Muſique. Il faut que chacun tienne ſa Partie ſans avoir aucun égard à ſon Compagnon. Il faut plus qu'un ſçavoir commun & qu'une force ordinaire, pour ſecourir à la nage un homme qui ſe noye, & ces louables intentions ſont auſſi ſouvent malheureuſes que charitables, & font perir enſemble le genereux & le miſerable.

S'il eſt rien où le changement & la

maniere ayent quelque avantage sur nos anciens faiseurs de Balet : c'est sans doute dans la façon que l'on pratique aujourd'huy la diversité de figures. Il n'y a pas moyen de désavoüer qu'elles se fõt plus frequément & plus ordinairement qu'elles ne se faisoient. Car non-seulement dans toutes les Entrées il y a diversité de figures, mais encore on en change maintenant à chaque cadance. Certes, il y auroit de l'injustice à n'approuver pas une diversité si agreable, une presteſſe si reguliere, & des changemens si soudains. Car outre la beauté de l'effet, ces changemens de figure demandent des soins, du temps, du concert & de l'étude ; & une peine si obligeante, ne sçauroit estre sans quelque sorte de merite. Neantmoins je n'aime pas des ornements qui façent de la confusion, & ces changements affectez à chaque coup ou à chaque cadence, me paroissent vicieux & broüillons. Il est beau de voir bien & prestement executer un commandement à un bataillon : mais il y a double beau-

té à le voir marcher dans sa nouvelle disposition. Aussi la figure d'une Entrée paroît avec plus de grace quand elle dure quelques momens, & qu'elle donne le loisir d'en apercevoir les graces ou les deffauts : Il est donc d'une extrême importance, de n'en point changer que de demy-couplet à demi-couplet ; & encore de couplet à couplet, sur tout dans des matieres ou tristes ou serieuses, ou dedans des Entrées Royales. L'enjoüement des Rois peut les rẽdre un peu plus familiers, mais ils ne laissent pas de devoir estre toûjours plus graves que le vulgaire : & ce que leurs bontez leur font rabatre & relâcher de leur majesté, doit se faire sans prejudice de leur caractere.

Ie croirois oublier une chose essentielle, si ie manquois d'avertir que la figure ne doit pas estre simplement reguliere quand elle est faite : mais qu'une de ses beautez, est d'y aller methodiquement, & de s'y rendre avec iustesse. Il n'est pas tout de disposer les Places d'un chacun, il faut en diriger la route, & les y condui-

re. Ie voudrois taſcher de faire marcher d'une belle ordonnance à toute ſorte de commandement. Au lieu que ie voy que les uns paſſent indifferement devant ou derriere les autres, ſans aucun raport avec leurs Compagnons, & font ainſi, durant l'eſpace qu'ils metent à ſe rendre à leur figure, un tout embroüillé & une confuſion deſagreable. Ce n'eſt pas une eſtude des moins penibles que celle-là, ſoit à la concevoir galante, & pour ainſi dire ſymmetrique, ſoit pour la faire executer juſte & de concert.

La maniere de la concerter vtilement eſt de la preparer meſme avec les maſques & avec les habits. Car quand on eſt ſans maſque, la diverſité des viſages ayde à noſtre peu de memoire, & en fait cõme une memoire locale, qui nous rapelle les jmages perduës ou effacées. On connoît celuy qu'on doit ou ſuivre, ou joindre, ou éviter: & cette connoiſſance dirige & retablit le danceur. Mais quand on ſe trouve tous veſtus & maſquez de meſme façon: la con-

formité emporte cette reconnoissance, & privez d'un tel secours, nous demeurons abandonnez à la mercy de nostre seule memoire. Pour empescher donc qu'en ce cas elle ne se trouble ou qu'elle ne soit surprise; il est bon de l'eprouver ainsi, de la mettre sur sa foy, & de voir si sous le masque, & dans cét abandonnement des secours étrangers elle est capable de se soûtenir dans son devoir, & de se garantir de tous les desordres de l'oubly ou de l'egarement ou de la confusion.

SECTION X.

Des Airs de Balet.

L'Ignorance du Siecle a osté aux Poëtes, presque toute connoissance de la Musique: & la vanité de ceux-cy encor plus insuportable, que leur ignorance, en fait affecter parmy eux une espece demépris & de negligence. Cependent il n'y a pas

de danger de leurfaire ſçavoir, que la Poëſie eſt fille, ou du moins ſœur de la Muſique; Que la meſure des vers n'eſt priſe que de la juſteſſe des Chants, & n'eſt qu'un ragouſt des oreilles, affriandées & chatoüillées par la douceur des Symphonies, ou par les charmes de la voix. Dans la Peinture l'œil agit autant que la main, & la dexterité de celle-cy n'eſt qu'une ſuite de la direction de l'autre; J'en dis le meſme de la Poëſie; encore qu'elle parte d'une ſource toute ſpirituelle, qu'elle puiſſe paſſer pour la quinteſſance des plus vives imaginaginations & des penſées les plus galantes. Quelque beauté que l'eſprit y puiſſe aporter, & de quelque apas que l'Art lait revétuë, elle ne laiſſe pas d'avoir aſſeurément beſoin des ſecours de l'harmonie & de la grace des chants. De ſorte qu'eſtre Poëte & ne ſçavoir pas chanter, c'eſt n'eſtre qu'à demy Poëte, où n'eſtre qu'un Poëte en vers, qu'un pauvre faiſeur de rimes, ou qu'un miſerable arpenteur des meſures & des cadences ſoit an-

ciennes, soit modernes, soit Françoises ou Estrangeres.

Mais supposant le Balet, comme un Jeu, ou comme un Ouvrage de bel esprit ou de Poëte, (car l'alternative est juste :) Il est vray de dire que les airs sur lesquels on dance les diverses Entrées, doivent estre reglées par luy. C'est au Poëte sans doute à en ordonner la qualité & le mouvement. Leur legereté, leur lenteur & leur majesté sont de sa competence. Que s'il n'est pas assez habile pour les inventer, ou pour les composer, il doit au moins estre suffisamment éclairé dans la Musique, pour en discerner la beauté, la justesse & la convenance. Toutefois supposant aussi que la plus grande partie de ceux qui entreprenent les Balets, ne sont ni Musiciens ny Poëtes, il ne sçauroit estre qu'utile pour eux & pour le public, de toucher icy quelque chose de la veritable beauté des airs.

La premiere & plus essentielle beauté d'un air de Balet est la convenance ; c'est à dire le juste raport que

l'air doit avoir avec la chose representée. Dans une Harangue, on cherche le tissu & la suite, on y blâme les disparates & les égaremens. La conversation veut que l'on parle à propos : & le Balet demande des airs propres pour son sujet. Si l'on y represente vne femme qui pleure la perte de son mary ou bien de ses enfans, on doit recourir aux tons lugubres, aux accens pesans, & à de lents mouvemens. Qui pour lors se serviroit d'un air enjoüé vif, & subtil, feroit une incongruité & une disconvenance non-seulement desagreable, mais encore embarassante pour le Spectateur & pour le sujet. Car qui ne sçait que le deüil est ennemy de l'allegresse des chants : & qui ne s'abuseroit à entendre quelque air rejoüy sur des pas tristes, & sur des gestes mourants? Pour peu de raison que la surprise nous laisse, on hait naturellement tout ce qui survient mal à propos, & qui contrarie, ou du moins qui ne répond pas, ou à l'intention apparente du Poëte, ou

à l'attente du Spectateur, ou à l'Idée du Spectacle. Ainsi il faut bien exactement observer cette convenance dans toutes sortes d'airs ; n'en point souffrir qui n'ayent du raport avec la maistresse idée ; qui n'aide à faire concevoir ces muettes expressions des habiles Danceurs, qui ne concourent avec les gestes à faire déchiffrer le sens envelopé sous ces deguisements, & qui enfin, pour ainsi dire, ne leve le masque, & ne face comprendre, & le sujet & l'entrée. Quand un Prince paroistra, on aura soin d'y observer de la Majesté. S'il s'agit d'un Amant, on affectera du tendre ou du passionné. Enfin, il choisira dans la diversité des tons & des modes, de quoy fournir des airs pour les divers sujets ; & bien assortir ses chants & sa composition, aux pas que peut requerir l'Entrée ou le sujet.

Cette premiere regle n'exclut pas toutefois plusieurs autres qui sont de grande consequence & de grande beauté. Par exemple, quelque contrainte qu'il arrive au Musicien de

la partdu ſujet & de ſa bizarerie, il n'en eſt pas pour tout cela plus diſpenſé de faire de beaux chants, de garder la melodie, & d'avoir ſoin des oreilles qui l'écoutent. Pour reüſſir à cela, il faut autre choſe que des preceptes : & il n'y a que la nature qui inſpire plainement ſes belles & heureuſes penſées qui charment tout le monde. Car le talent de plaire eſt un don du Ciel & des Aſtres, plûtoſt que de la regle, & que de l'eſtude.

Toutes ces beautez du chant ne doivent pas toutefois dominer ſi abſolument dans celuy qui travaille, qu'elles luy faſſent manquer à la fidelité qu'il a jurée au ſujet. Il doit ſe picquer de bien faire & l'un & l'autre ; & quand il échet quelque ſujet raboteux ou ſi peu traitable qu'il ne luy puiſſe approprier que mal-aiſément ſon air, il doit en uſer comme les genereux, ſuivre le party du miſerable, & qui doit le moins reuſſir, pour ſauver la gloire de ſa bonne foy & de ſon devoir. Il faut qu'il preferç un air ſec & chagrin qui exprime

quelque chose de bizare ou d'inculte aux douceurs & aux agréemens des plus belles cordes, qui embaraſſeroient l'imagination de l'Auditeur, & qui paſſeroient pour des extravagances d'un mauvais Muſicien.

Il eſt pourtant generallement parlant un certain mouvement qu'on eſt obligé de garder dans tous les airs de Balet, & dans tous ceux de toute ſorte de dance, & ſur tout Françoiſe. Ie dis Françoiſe, parce que j'ay remarqué parmy les Etrangers des mouvements bien plus lents & plus chantables. Les Italiens qui ne dancent ordinairement que ſur les Guittares, & les Eſpagnols qui n'employent que des Harpes, ſont étourdis de la preſteſſe de nos Violons, & de ces chants, & de ces tirades de l'archet, à chaque demy-meſure, ou à chaque Note blanche : & bien loin que les uns & les autres atrapent aiſément en dançant noſtre cadence, ils ſüent ſang & eau, pour pouvoir donner meſme en chantant, ce mouvement enjoüé & ſoudain à leurs chants, & pour exe-

cuter une de nos cadences. Mais nous en parlerons ailleurs plus à propos & plus amplement. Il suffit pour cét endroit & en cette matiere de faire en sorte que l'air de Balet ne soit pas si suspensif, ni si languissant qu'on pourroit le faire, s'il ne s'agissoit que de chanter. Il faut aller encor un peu plus loin que les agrémens de la voix, & qu'il donne jusqu'à ceux d'une passion bien exprimée, d'une vivacité particuliere, & qu'il ait toûjours quelque chose d'eslevé & de gay: Il faut toutefois qu'il soit plustost court que long, soit pour la commodité du Danceur: soit pour l'egayer d'avantage par le prochain repos, & par la capriole, ou autre saut qui se pourroit faire à la cadence. Pour ce qui est de la longueur des deux parties de l'Air, il est indifferent qu'elles soient égalles ou non: & le Musicien en usera comme il trouvera le mieux.

SECTION XI.

Des Recits.

LEs Danceurs ne croyent pas que les Recits soient en aucune façon necessaires dans le Balet, & les Chanteurs sont persuadez, qu'un Balet est imparfait s'il manque de Symphonie & de recits. En cela tous les deux se peuvent tromper, & chacun d'eux donne trop à son talent ou à son inclination. Il est certain que l'essence du Balet pris dans le sens estroit & precis de sa définition, ne comprend point ces divers ornemens qui luy viennent de la part de la Symphonie & des Recits. Mais nous considerons le Balet par ses beaux & par ses favorables aspects ; Nous faisons choix de ses plus belles veuës, & nous ne regardons pas si scrupuleusement les Parties qui le composent, que nous n'osions jetter les yeux sur celles qui l'embellissent & qui le perfectionnent

nent. Nous avons autant d'interest de sçavoir ce qu'il doit estre à nostre égard, que ce qu'il peut estre en soy-mesme : & de penetrer dans ce fonds voluptueux, d'où nous recevons tant de plaisirs, que de nous arrester aux steriles & chimeriques abstractions de son essence, qui ne nous donneroient que de la peine & de l'embaras.

Le Recit est donc un ornement estranger au Balet, mais que la mode a naturalizé, & qu'elle a rendu comme necessaire. Ce goust n'est pas sans quelque sorte de fondement, car outre que du costé des Danceus, il n'est pas mal à propos de les delasser par quelque chose qui flate l'oreille, il est encore de la beauté du Spectacle, d'estendre ses plaisirs à tous les sens, & de donner aux Spectateurs autant de divertissement qu'ils en peuvent prendre. L'action mesme du Balet en paroît plus continuée, ou du moins l'interruption en est plus deguisée par les paroles, ou par les Chanteus, ou par les Machines, & par mille

autres accessoires, & il semble que le Tout ne se pouvoit presque pas passer de cette Partie. Le Sujet pareillement en peut estre rendu plus intelligible, pour peu que celuy qui travaille les parolles, ait de connoissance de ce qu'il doit faire.

Il est a propos de sçavoir ce que c'est que Recit. Dans les Musiques d'Eglise ou de Chapelle, il a un sens singulier, & ne veut dire, qu'un silence du grand Chœur, & que le Jeu & l'employ d'une seule voix, ou d'un fort petit nombre du petit Chœur, qui comme des partis detachez d'un gros qui les soûtient, font quelques coups d'éclat & d'apparence. De maniere que le petit Chœur, & les plus belles voix sont ordinairement chargées des Recits, c'est à dire, d'une Partie du Motet de l'Hymne ou du Pseaume, ou de quelque chose qui s'y puisse chanter separément dans le grand Chœur. Mais à l'égard du Balet, le Recit a un autre sens. Car encore qu'il ne soit chanté que par une voix seule, ou accompagné de tres-peu d'autres, sans

aucune relationà un grand Chœur; Il n'a pas tiré son nom de cette conformité ou de cette ressemblance, mais de ce que l'action muëte de soy, & qui a fait vœu & serment de garder le silence emprunte lavoix du Recitateur, pour luy faire chanter ce qu'il n'oseroit dire, & pour lever tout l'embaras que la simple Dance pourroit causer à l'intelligence du Sujet.

Par-là, il est aisé de voir que le Recit n'est qu'un supplément des expressions tronquées, imparfaites, ou ambiguës de la Dance & des pas. que sa fonction est de reciter ce qui se doit passer dans l'action, s'il est fait en guise de Prologue, ou ce qui s'y passe actuellement, ou les consequences qui peuvent naistre s'il est employé dans le milieu ou sur la fin du Balet. C'est un truchement emprunté, & un charitable & gracieux Interprete des mysteres du Dessein, & du secret des déguisemens. Mais aussi on peut remarquer en mesme temps, que les Recits sont defectueux, & qu'ils pechent contre leurs devoirs naturels.

s'ils s'abandonnent à chanter des choſes extravagantes, & qui ne marquent rien du Sujet. La beauté de leur chant peut les excuſer parfois envers les oreilles ; mais il n'eſt rien qui puiſſe obtenir du bon ſens le pardon de leurs extravagances.

Ce n'eſt donc pas comme ſe l'imaginent pluſieurs, ny le beau chant, ny la belle voix qui font le beau Recit. Le Poëte a plus de part à cét Ouvrage, que le Muſicien qui l'a compoſé, ou que l'Acteur qui le chante : & c'eſt à luy à comprendre dans ſes paroles ſi adroitement tout ce qui concerne ſon Sujet, & tout ce qui peut en éclaircir le ſens, qu'un mot, qu'un demy vers, ou qu'enfin un trait ſerve à faire apercevoir la raiſon & la liaiſon des Entrées, & meſme des Pas & des Poſtures. Mais ſi les Poëtes ſont peu exacts à cette regle ; les Compoſiteurs s'en diſpenſent encore plus en France. Car il faut faire cette juſtice à l'Italie (bien que je ſois fort perſuadé que nous avons d'auſſi habiles François, s'ils vouloient s'en

donner la peine) qu'ils s'apliquent tout autrement que nous à faire parler leurs Chants ou leurs Recits : & qu'ils sont en cela reguliers, jusques à estre importuns & ennuyeux. Mais encor pour l'ordinaire les Chanteus & Chanteuses sont encore plus coupables que les uns & les autres, & soit par une mauvaise habitude dans leur chant, soit par l'ambition de faire paroistre leur belle voix, ou par l'affectation des fredonnemens, ou enfin pour suivre la mesure, ils ne prononcent qu'à demy les mots, & ne font point entendre les paroles. De sorte qu'on peut justement dire que le Recit n'est pas un recit ; que les voix, ne sont que des Jeux d'Orgues, & des Concerts d'Instrumens. Ie ne puis souffrir un Chantre qui marmote ; j'aymerois tout autant un Acteur qui beguaye sur le Theatre : ou un Boiteux qui cabriole. Le Chant n'est qu'un parler agreable, inventé pour ajoûter de la force aux paroles, par l'agréement de la voix, & par la recherche des beaux & favorables tõs. Quiconque

donc mange les paroles, ou ne fait pas entendre ce qu'il chante, peche contre ce qu'il fait, & contre l'intention du Poëte, & contre le besoin du Sujet.

Rien ne m'a donné aussi plus d'estime pour ces nouvelles manieres que nous pratiquons depuis peu, sous le nom de *chanter de Methode*, que cette exactitude, & que ce soin de conserver les paroles dans le chant, & d'empescher quele sens ne s'egare dans les frequens & trop lõgs roullemens de la voix. Autrefois on fredonnoit à perte d'haleine, & le gosier soufroit plus pour un mot, qu'aujourd'huy pour un motet. Profitons de cette heureuse reforme, & n'admettons en Recit que des Vers faciles à chanter, aisez à entendre, & qui soient à propos du Sujet; mais faisons aussi un judicieux choix de ceux qui doivent les composer, & de ceux qui les doivent executer. Sur tout observons ou faisons observer aux Chanteus, de bien prononcer toutes les paroles, & de ne se point permettre de fredon dans le milieu

d'un mot qui coupe, & le rende ainsi mal-entendu, ou de passage qui porte prejudice à la chose, & aux Auditeurs.

Ie ne toucheray point icy les qualitez de voix propres pour faire des Recits, nous en avons à choisir dans les deux Sexes, sans violence, & sans dissection; & nostre heureux climat produit sans rien destruire tout ce que l'Art peut souhaîter ou fournir pour la delicatesse & pour le changement & pour la perfection des plaisirs.

SECTION XII.

Des Instrumens.

CE Chapitre semble inutile aprés ce que nous avons dit des Airs & des Recits de Balet. Il ne laissera pas d'avoir son poids & son importãce, & nous y insererons certaines choses qui ne sont pas à mépriser, & d'où bien souvent dépend le succez du Balet en general, & des Entrées

particulieres. Qu'on ne se rebute donc pas sans connoissance de cause.

Encor e que nous ayons pour objet principal toutes sortes d'Instrumens qui peuvent estre employez au Balet : Nous n'avons pas dessein de faire un détail de tous ceux dont on pourroit se servir. Ie ne me veux attacher qu'à ceux que nous jugerons plus propres, non-seulement pour la Dance, mais particulierement pour le Balet.

J'ay veu les Italiens si habituez à la Guitarre, comme j'ay dit ailleurs, qu'ils ne pouvoient concevoir la cadence de nos Violons. Je crois que les Espagnols ont la mesme dificulté, à cause de l'habitude qu'ils ont contractée avec la Harpe : & qui voudroit faire dancer quelques Entrées extravagantes & burlesques, n'auroit qu'à en commettre, l'execution à quelqu'un de ces deux Nations nouvellement arrivé en France, & peu ou point fait à la maniere & au mouvement de nos Violons.

Ie ne parle pas non-plus des autres Instrumens, pour les rejeter &

& pour les exclure des divertissements Royaux & publics. J'ay veu un Charivary (car je ne puis autrement nommer ce grand & enorme assemblage qui se fit il y a quelques années.) Non-seulement le nombre fait entre-eux des disconvenances insuportables, mais encore les detonnemens & les faux accords, y sont presque inévitables. Et enfin, cét amas qui parut curieux & nouveau, ne fut que la suite d'une vieille fadaize, & ne produisit que des railleries & des mépris.

Il s'agit icy de faire choix de l'Instrument que nous jugerons le plus propre pour faire dancer, & qui plus est, bien dancer : Le Tuaurbe n'est propre qu'à accompagner une voix, qu'aux Concerts, ou qu'à joüer enfin des Allemandes, des Sarabandes & autres Pieces, où il y a plus de la majesté du Chant, que de la vigueur de la Dance. Il en est de mesme du Lut. L'un & l'autre sont trop graves, & la grande diversité des cordes que l'on touche, & des accords que l'on forme à la fois

à force de charmer l'oreille, ne fait qu'embaraſer les pieds. Ce ſont des inſtruments de repos deſtinez aux plaiſirs ſerieux & tranquiles, & dont la languiſſante harmonie eſt ennemie de toute action, & ne demande que des Auditeurs ſedentaires.

La Muſette eſt innocente & champetre : Elle s'eſt maintenuë aſſez-bien & aſſez long-temps en credit parmy les Paſteurs, parmi les Echos des Bois, & parmy les guerets des Coſteaux & des Plaines. Mais elle eſt trop fluete & trop groſſiere, pour les modes de la ville qui ont prevalu, & pour la bizarre delicateſſe des Courtiſans mal-inſtruits ou prevenus.

Les Haut-bois ont un chant plus élevé, & de la maniere dont on en joüe maintenant chez le Roy, & à Paris, il y auroit peu de choſes a en deſirer. Ils font les cadences auſſi juſtes, les tremblemens auſſi doux, & les diminutions auſſi regulieres que les voix les mieux inſtruites, & que les Inſtruments les plus parfaits. Nous en ayons

meſme veu le ſuccez ſur les tres, & en certaines Entrées particulieres : Ie ne doute point qu'ils ne fiſſent un merveilleux effet dans une Paſtoralle. Mais on ne peut jamais s'aſſeurer ſur le vent, l'halene manque, les poulmons s'epaiſiſſent, l'eſtomac ſe fatigue, & enfin, on ſent une notable difference de la fin & des commencemens, & on n'y trouve plus de juſteſſe.

L'Orgue & le Claveſſin, ſont des Inſtruments plus parfaits : & ſont capables de toutes choſes. Mais la premiere ſemble conſacrée aux Temples, & la ſeconde aux Cabinets, & l'un & l'autre ne ſont ni aſſez portatifs ny aſſez aiſez pour eſtre employez aux divertiſſements, & portez librement dans les lieux deſtinez aux Spectacles. Pour la Harpe on n'en veut point parmy nous : & pour la Guitare, ie m'en paſſeray-bien, & ne m'en voudrois ſervir que pour m'arracher les oreilles, ou pour me déchirer les entrailles. Cela ſoit dit en paſſant, & ſans aucun malin vouloir.

Generallement parlant, il ny a que le Violon qui soit capable du mouvement François, de répondre à la presteſſe de noſtre Genie, & de continuer avec égalité & avec juſteſſe, toute la ſuite & la durée d'un grand Balet. Les délaſſemés qui ſe font ſucceſſivement deviennent imperceptibles: & de trois Violons, qui joüent, l'un qui ſe repoſera, le peut faire ſans retrancher beaucoup de l'harmonie, ou du moins ſans faire prejudice à l'air que l'on dancera. Les deſacords ſont auſſi-toſt rajuſtez, & la modique longueur du Deſſus, faiſant moins de violence aux chordes, les tient plus long-temps accordées, & moins ſujetes à ſe relâcher.

Ie conclus donc abſolument pour eux: Ie deſire toutefois qu'ils ſoient bien choiſis, bien concertez, & bien ſages. Car quand la main eſt ſans guide, ou quand le caprice la conduit, tout auſſi-toſt l'habileté ſe débauche & s'efface: & mille cous d'archet égarez & extravagans, font des agréements forcez, & jettent ceux qui dancent ou dans des

contre-temps impreveus, ou bien tout à fait hors de cadence. Le Poëte ou celuy qui a la direction du Balet, doit prendre un soin exact de faire joüer note pour note l'Air du Balet, sans y permetre ny redouble ny batterie qu'alors qu'on ne dance point. Car aussi-tostque l'Entrée est commencée, la gloire du Violon n'est plus qu'à joüer juste de mesure & de mouvement, sans vouloir affecter ny passage ny diminution, parce que vous ne sçauriez prendre ou derober si adroitement un temps pour faire vostre baterie, que vous n'interrompiez en quelque façon le train de celuy qui dance : & que ce moment suspendu ne face une notable méconte mesme parmy les gens de la meilleure oreille. Il y en a toutefois d'incorrigibles, & qui ébloüis de la viteſſe de leurs doigts, ne regardent plus aux pieds du Danceu, ny au pas de Balet. C'est un des principaux soins de l'Entrepreneur ou du Poëte, & sur lequel il ne doit rien relâcher ny en faveur d'une bonne main, ny sous le pretexte de son habileté.

SECTION XIII.

Des Danceus.

ON ne sçauroit parler des Danceus de Balet, qu'on ne touche quelque chose de la Dance en general : & l'on ne peut decider ce qui peut faire un bon Danceur, qu'on n'ait quelque teinture de ce qui compose la belle Dance. Ie n'entends pas toutefois par ce dernier mot de belle Dance, ce rampant mol & paresseux, que les corps foibles & abbatus ont introduit dans les Bals. Ie ne veux pas forcer ny la mode ny le temps; ny mesme m'étendre sur les belles manieres de la Dance publique & domestique, où les deux sexes ont droit d'agir & de paroistre. Ie n'en diray qu'un seul mot en passant, Que la Dance qu'on nomme la belle, qui consiste en simples demarches, à bien observer le pas, & à garder des temps reguliers & justes, est toûjours plus maje-

ſtueuſe, & ſent mieux ſa perſonne de qualité, & ce qui vaut encore beaucoup mieux, la modeſtie & la vertu. Qu'il n'eſt rien qui ſoit de meilleure grace pour une belle Dame, & qu'elle doit infailliblement reüſſir dans les Courantes & dans les Sarabandes. Le Branle veut plus de gayeté, & ſemble eſtre plus propre pour les hõmes qae pour les femmes. Car s'il eſt un peu gourmandé par le premier, qui eſt grave & ſerieux, il eſt auſſi-toſt emporté par le ſecond où l'on ne fait que ſauter, & par le troiſiéme, où l'on court toûjours; & la Gavote débauche bien-toſt toute la gravité qui peut ſe trouver dans les uns ou dans les autres, & engage l'un & l'autre Sexe à des agitations & à des ſecouſſes tout autrement vigoureuſes. Pour ce qui eſt de toutes les nouvelles inventions, ces Bourées, ces Menuets, ce ne ſont que des redites deguiſées des joüets des Maîtres à dancer, & d'honneſtes & ſpirituelles philouteries pour attraper les dupes qui ont dequoy les payer.

Quoy qu'il en soit, je suis convaincu que la Dance est une des plus agreables qualitez du beau-monde, & de l'agreable societé. Qu'elle est une des plus belles Parties d'un honneste-homme; un des principaux ornemens exterieurs, un témoignage certain d'une loüable & soigneuse éducation, & enfin un Art de politesse & de dexterité, qui perfectionne les mouvemens du corps, & leur donne ou de la grace ou de l'aisance. Aussi nostre Noblesse a toûjours consideré la Dance comme un des plus galants & des plus honnestes exercices, où de tout temps les Personnes les plus relevées & les plus honnestes ont tâché d'exceller, & ont fait gloire de reussir. Au dire de Montagne? un des plus grãds Capitaines de l'ancienne Grece, ne crut pas ny la Dance ny la Musique indignes de ses soins, & incompatibles avec la profession des Armes & avec l'amour de la gloire. Et le plus sage de Grecs en fit l'estude ou le divertissament de sa vieillesse, soit pour renforcer par l'Art ce que la Nature commençoit

Epaminondas.

Socrate.

à affoiblir, ſoit pour rétablir dans ſes actions, & l'air & la grace, contre qui ſes ans & ſa Philoſophie ſembloient avoir conjuré, & avoir ſoûlevé un chagrin éternel, & une negligence inſurmontable. Revenons aux Danceus.

Les vieilles diviſions de la Dance ſubſiſtent encore, & m'ont paru les plus jndicieuſes, & la diverſité des Autheurs qui en ont parlé, & des noms qu'on luy a donnez, n'empeſche pas qu'on n'en reconnoiſſe, ou la nature, ou la conformité. Plutarque en raporte une faite par un certain Ammonius, & conceuë en termes plus forts qu'intelligible. Ce Poëte, ou Philoſophe, ou Danſeu, car je ne ſçay pas ce qu'il peut-eſtre de plus ou de moins, de mieux & de pire; Ammonius diſ-je, en fait trois eſpeces. La premiere du port, ou du mouvement du corps. La ſeconde de la bonne grace, & de la belle maniere de dancer; Et la troiſiéme enfin, qui eſt la plus dificile à expliquer, eſt l'éclatante, ou de peur d'eſtre infidele à ſon mot, & à

Τὴν φορὰν, τὸ σχῆμα καὶ τὴν δείξιν. Simp 9. c. ultimo.

la chose, la demonstrative. Ie ne sçay si je me trompe ou si je juge vray de cette derniere espece; mais je pense que ce n'est rien autre que celle du Balet. Parce que soit que le mot de l'original soit expliqué ou litteralement ou figurément, il ne peut signifier qu'une action visible, qui face paroistre quelque chose au jour & aux sens. Ainsi le Balet est necessairement entendu par ce mot de *demonstration*, puisque non-seulement il consiste dans une action externe & toute évidente, mais que de plus il exprime, il peint & met devant les yeux les choses qu'il dance. Monsieur de Lescale en fait deux especes plus intelligibles. L'une est appellée Tranquille, & l'autre Active. Non pas, dit-il, que l'une & l'autre n'ayent ses mouvements: mais parce que celle-cy se pique d'en avoir de tout autrement vigoureux que la premiere. Cette division à mon sens ne convient point trop mal à nos deux manieres de Dance, à l'ordinaire ou à la commune dans les Bals publics & particuliers, & à la

Scaligia, & motoria Poët. lib. 1. c. 18.

forte ou à l'extraordinaire, telle qu'on la pratique dans les Balets. Ces deux especes suffisent pour nôtre besoin.

Nous pouvons maintenant juger des Danceus, & voir ceux qui sont les plus capables de répondre à nôtre fin. Il n'est personne qui ait peine à s'imaginer qu'il est des gens de qualité, & autres qui dancent parfaitement bien la Dance ordinaire & serieuse, & qui emportent la gloire dans les Bals, & par tout où il s'agit d'un pas majestueux & simple, qui cependant ne sont point propres au Balet. La raison n'en est pas si évidente que l'on pourroit penser; & cela ne vient point seulement de la difference des pas, mais meme de la force de la constitution, de l'habitude, de l'oreille, & de mille autres Parties, qui sont absolument necessaires pour bien dancer dans un Balet.

La force & la constitution sont les deux premiers elements du Danceur, car il y a de la fatigue & de la violence, & le Balet ne veut pas une

action morne, pesante & stupide. Il y faut de la vive, de la legere, & de l'industrieuse, l'habitude mesme est encore à adjoûter, pour fortifier encore plus le temperament du Danceu, le mettant en halene, le rompant sur les differans pas, & sur les divers sauts qu'il faut faire. L'oreille y doit estre plus fine que dans le Bal; car le mouvement en est plus soudain, peu complaisant, & qui n'attend pas celuy qui dance. Enfin la mine, l'air, la grace, & tous ces talents agreables aux yeux, ne sont pas trop pour une personne qu'on veut employer au Balet. Le Danceu de son costé doit estre intelligent, prendre peine pour entrer dans le sens du Sujet, dans l'esprit du Poëte, & dans le caractere de son Personnage. S'il est obligé de faire la Femme, le Roy, un Estropié, ou tout ce qui peut tomber dans l'imagination: il ne doit penser qu'à bien exprimer ce qu'il represente: sans songer à s'élever quand il ne faut pas, ou quád il s'agit de la modestie d'une Femme, de la majesté d'un Roy, ou de l'im-

puissance d'un Infirme: Car c'est une maxime generale, que les plus belles choses faites mal-à propos, ne passent jamais pour belles aux yeux des justes Estimateurs.

SECTION XIV.

Des Habits.

LA connoissance est encore icy en quelque façon plus necessaire. Car il est encore plus hôteux dignorer les anciennes manieres des habits, que les traits anciés desvisages. Les livres sont cõmuns & sont pleins des descriptions des uns, au lieu qu'il ne reste des autres presque point de monument, ny en peinture ny en relief, si ce n'est en quelques Medailles, dont le sçavoir est aussi bizare que spirituel, & encore plus suspect que curieux ; car les Medailles bien conservées jettent d'abord quelque soupçon de modernité, s'il m'est permis de fabriquer ce mot ; & si elles sont fort antiques,

elles sont effacées, & ne peuvent rien découvrir de leurs desseins, pour faire discerner aucuns traits qui puissent fonder une connoissance bien asseurée.

Mais quand la curiosité ne toucheroit pas un Autheur, ou quand la paresse prevaudroit à tous les desirs imaginables, de s'instruire des differentes manieres d'habits des Nations ou anciennes ou modernes; il ne pourroit pas se dispenser de consulter du moins les sçavans, les curieux, en Estampes ou en Medailles : Car autrement, comment fera-il paroistre des Asiatiques? comment les fera-il discerner aux Spectateurs? comment rendra-il connoissable une Sibille de Cumes? & comment la distinguera-il de celle de Perse, de la Libiene, de la Phrygienne & de toutes les autres, s'il ne les expose aux Spectateurs, revétuës des habits de leur Nation? Il ny a que cette observation qui puisse démesler les objets, & oster la confusion que le nom & le nombre peuvent aporter à la chose.

Decidons donc hardiment, qu'un Poëte qui ne fait que des Vers, ou qu'un homme galant & ingenieux, & capable de quelques jolies imaginations, n'est pas encore de l'ordre qu'il faut pour entreprendre un Balet regulier, s'il n'a des connoissances du passé, & s'il ne connoît les modes & les galanteries anciennes & modernes. Du moins s'il ne les sçait pas, qu'il consulte les habiles, les curieux. Cela n'est pourtant pas la connoissance la plus essentielle du Balet, mais c'est la plus importante pour l'execution; & si les habits sont mal ordonnez, il est impossible que les Entrées expriment bien ce qu'elles doivent exprimer, & que le Spectateur y ait le plaisir qu'il pourroit prendre.

De toutes les regles que l'on peut donner pour les habits, il n'en est qu'une indispensable, contre qui on ne se revolte jamais impunément, & sans que le Spectacle & le Spectateur en patissent. C'est la convenance des habits. Vn Roy a sa façon & sa maniere qui le doivent desi-

gner. L'homme particulier, le Bourgeois, le Miserable, & generalement tous les Mortels, ont dans leur habit une espece de caractere exterieur, qui en fait connoître la dignité & le merite. Ainsi il faut que le Poëte s'applique serieusement à ordonner les habits convenables, sans avoir égard à la delicatesse de certains Acteurs, qui veulent pour plaire, soit aux Dames, soit à eux-mesmes, quelque sorte de beauté & de galanterie mesme dans les Entrées, où il escherra qu'ils representeront des Gueux, des Vilageois, des Pedants mal-propres, & des Gens de fatigue. Nous parlerons tout à l'heure de la propreté, nous n'avons icy que ce mot à adjoûter, qu'il est plus important & plus artiste de bien coeffer ou vestir le Danceur dans son caractere, que de le faire paroître extravagamment revestu & paré de diamans & de perles.

Ce n'est pas toutefois qu'un Poëte propre & entendu ne trouve toûjours le moyen de sauver la propreté, sans hazarder le caractere, d'embelir

bellir l'habit ſans eſtropier le Perſonnage, & de pratiquer adroitement dans un caractere le plus hydeux & affecté par tel ſujet, tout ce qui peut eſtre ou de la bonne grace, ou de l'accommodement au temps & à la choſe. Il enrichira de galants les houletes des Bergers. Il dorera les armes des Soldats : Il donnera des batons argentez aux Vieillars. Il choiſira meſme s'il veut de fines eſtoffes pour les Ouvriers, & pour les Villageois. Mais il eſt reſponſable au Sujet de tout ce luxe, & de toutes les erreurs qui le peuvent ſuivre & faire méprendre les Spectateurs, ſur ces Bergers, ces Soldats & ces Villageois. Auſſi le Sujet & le Spectacle luy ſont redevables de toute cette dépenſe, quoy qu'elle ne luy couſte rien : Si tous ces ornements n'ont ny éblouy ny abuſé les yeux : ſi toutes ces beautez ont eſté innocentes, ſi elles n'ont point ſeduit la raiſon ny les ſens, s'ils n'ont point trahy l'intereſt de la maiſtreſſe & dominante Idée, ſi elles n'ont point caché le Sujet pour vouloir

trop faire paroistre sa gentillesse.

Nous voyons en certaines gens encore quelque chose au de-là de la propreté. Vn certain je ne sçay quoy, un talent plus perceptible qu'exprimable, de lier des rubans, de faire des neuds, de donner l'air à une coeffure, en sorte qu'avec toute l'égalité possible qu'on observe, ils se distinguent toûjours de tous les autres, & sont toûjours mieux mis, quoy qu'ils ayent absolument tout égal. Ie veux croire que ce soit vne grace de la nature, mais un peu d'estude & d'aplication peut reparer ce que la naissance auroit laissé perdre. I'engagerois donc le Poëte ou l'Entrepreneur de courir un peu les Assemblées, de voir les propres, d'estudier leurs ajustements, & de s'en faire des Leçons à soy-mesme, pour s'en servir dans l'occasion.

SECTION XV.

Des Masques.

IL seroit a souhaiter que l'on pût trouver des Ouvriers assez habiles, & assez adroits pour representer juste les objets qu'on veut faire paroistre sur quelque Scene, que ce soit: car non-seulement un Masque bien fait ayde à rendre un déguisement gracieux, mais encor à faire connoistre aux Spectateurs la Personne representée. Ainsi il est besoin d'habileté pour connoistre par exemple, les visages de l'Antiquité, qui peuvent entrer dans le dessein du Balet. Car ce seroit une lourde & grossiere faute de faire le Masque de Bachus aussi doux & aussi tendre que celuy de l'Amour ou de Venus. Et ce seroit au contraire une double satisfaction pour les Doctes, de voir les vrais Portraits des choses passées dans les amusements presents, de

s'instruire parmy les plaisirs, & de se delasser de leurs peine & de leurs veilles, agreablement & vtilement. Mais l'adresse est encore plus importante que l'habileté. Parce que le Poëte peut supléer à l'ignorance de l'Ouvrier, & le diriger dans son travail, au lieu qu'il est plus impuissant que luy dans les Ouvrages de la main, & dans la construction de ces bagatelles.

Bien davantage, quelquefois mesme, je demande un peu d'ignorance dans un Ouvrier, de peur de rencõtrer un sçavoir orgueilleux: Il n'est rien de plus oppose aux grands succez, & aux belles choses. Car outre que l'orgüeil suppose toûjours de l'ignorance, il embarasse le sçavoir & tourmente l'habile-homme. il rejette tous les conseils, il se revolte contre tous les ordres, il contrarie sans cesse l'Entrepreneur, & rend ainsi l'estude inutile, ses efforts interrompus, & l'execution imparfaite. Mais hors cela c'est un grand soulagement pour le Poëte, quand il peut trouver d'habiles Ou-

vriers, qui poſſedent dé-ja les Idées de ce qu'il veut faire, & dont l'étude & le ſoin le diſpence de conſulter les vieilles Peintures, les divers Reliefs, & les innombrables Medailles, qui ſeuls nous ont conſervé quelques traits & quelques Images des grands Hommes, & des demy-Dieux de l'Antiquité. Ce ſoûlagement eſt encore ſuivy d'une douce ſatisfaction. Car l'emprainte d'une Idée inſtruite eſt toute autre que celle d'une ame ignorante. La notion & l'intelligence ſubtiliſent ce ſemble les Inſtruments & aſſeurent les mains de l'Ouvrier, & donnent tout un autre air, & toute une autre force aux Ouvrages.

La bonté du Maſque dépend pour la matiere de la fineſſe de la toille, de la cole, de la cire, & de tous es autres ingrediens qui la compoent. Pour la forme; de la neteté du noule, & de la parfaite reſſemblane avec l'Idée du Poëte, & avec l'obet de cette Idée. Ce qui dépend de a matiere n'eſt pas de ſi peu d'importance, que je ne croye devoir

donner cét avis, à ceux qui sont prepoſez aux Balets, de prendre ſoin de la fabrique des Maſques, ſur tout de celles du Roy, des Princes, & des Seigneurs; car il n'eſt rien de ſi dangereux qu'un Maſque eſſayé ſur des viſages ſuſpects, & que de dancer ſous un Maſque mal propre, & qui peut avoir ſervy à quelque homme mal ſain. Ceux de Veniſe ont ſans doute plus de douceur, de fineſſe, & de propreté: mais il n'eſt rien de plus facile que de faire faire des Maſques de la meſme fineſſe, avec beaucoup moins de dépenſe. Ce n'eſt pas que nos Ouvriers n'affectent en cela comme en toute autre choſe, des difficultez chimeriques & ſuppoſées. Mais il faut auſſi poſer pour un fondement certain, que la plus grande partie de nos Ouvriers ſont des ignorans & des volontaires, qui ſur la facilité qu'ils ont de gagner avec les Seigneurs, qui ſont encore plus ignorants qu'eux, negligent de travailler & ſe contentent de duper une fois un homme qui les paye plus qu'il ne faut, & ſe ſoucient peu de

faire un gain raisonnable en travaillant comme il faut. Le plus beau Masque ne doit pas couster plus de trente sols, & s'il doit estre assorty de tout; Il ne doit jamais passer quarante. Le surplus n'est que filouterie & que friponnerie.

Quelque extravagante Entrée que l'on face, je soûhaiterois que l'on n'exposast aucun Masque difforme. Ie consens aisément au Burlesque: mais je ne puis souffrir des objets épouventables, des masques qui font horreur: & je ne puis trouver du plaisir en ce qui me fait de la peine.

Il est une perfection parmy les Danceus, qui est pourtant essentielle au Balet, c'est de si bien se déguiser sous le masque, qu'on ne puisse estre reconnu. Il est des gens qui ont toûjours ou le dos voûté ou la teste penchée, ou une démarche affectée, ou enfin quelque action particuliere: Il faut sçavoir gourmander ces sortes d'actions, se contraindre dans ce moment, & ne rien laisser échaper qui puisse découvrir ce que vous estes. Cela s'a-

pelle, bien masquer. Car la fin de l'Entrée n'est pas de vous representer, mais un Roy, un Dieu, une Nimphe, & autre chose semblable; & lors qu'on vient à trouver dans la Nymphe un homme connu, l'Idée du Balet & du dessein est interrompuë, & on ne s'amuse plus qu'à juger de celuy qui represente, sans songer à ce qui est representé. Il est de la perfection d'un homme qui masque bien de ne point se faire connoistre; que s'il fait quelque chose de singulier, & par-où il surpasse les autres, il sera assez temps d'en récueiller la gloire apres la consommation de l'Ouvrage.

SECTION XVI.

Des Vers.

C'Est la Partie ordinairement, la plus foible, & la moins importante du balet; Vne Piece entierement détachée; un ornement postiche, dont les Poëtes se sont avisez, croyant de reprendre par-là ce

que l'ignorance des Siecles avoit laissé usurper à des Entrepreneurs sans caractere, & à de simples Baladins ou à des Violons. Neanmoins depuis long-temps, on y a travaillé avec tant de succez, & on a rendu cette Partie, si belle que la joye des Spectateurs semble estre pleine ou imparfaite, selon que les Vers ont reussi ou échoüé. Sans doute que cette partie a paru souvent agreable & curieuse, sur tout depuis quelques années que le soin en est tombé en de bonnes mains, & telles qu'il faut, ou du moins qu'il me semble qu'il faut en telles occasions. Car il ne s'agit point d'élevation ny de regularité dans les Vers du Balet, il n'est question que de propreté dans le tour, que d'une justesse dans la pensée, qui frape l'esprit sans effort, & qui donne du plaisir sans peine. Il n'y faut point de la majesté des grands Vers, ny du regulier contour des Odes : on ne demande que des choses aisées pour les rimes, & des rencontres heureuses pour les choses. Trop d'art, & trop de

force y sont hors de leur lieu, & par consequent sans effet & sans agrément. Il faut laisser aux Epiques, aux Tragiques & aux Lyriques, ces Vers substantiels & mysterieux ; il nous en faut icy tout au plus des Epigrammatiques, encore desirons nous que les pointes en soient justes, & plus naturelles, que recherchées, plus galantes que sublimes, & plus flateuses que mordantes. Ce n'est pas que j'ayme trop ces perpetuelles loüanges que l'on donne aux Princes & aux Personnes de qualité ou de faveur, & mesme que je ne rougisse quelquefois, tant pour les loüez que pour les loüeurs. Mais au moins retranchant toute bassesse, à l'égard des Grands, je veux qu'on retranche pareillement toute sorte de malice, à l'égard des égaux ou des petits.

Le secret de reüssir en ces sortes de Vers consiste en deux seules choses, dont la premiere, est la brieveté: la seconde, la justesse. Les grands corps sont ordinairement fluets, & plus les forces sont divisées & épar-

ſes, & moins elles ont de vigueur. Vn Epigramme de pluſieurs Vers, fait languir ou impatienter, & ſur tout un François, au lieu qu'une reſerrée & compriſe en peu de paroles frape d'abord. Ce ſont des coups de main qu'on ne doit lâcher que de prés, & des feux de ſouffre & de ſalpetre, qui devoient ſoudain agir & brûler. Le moindre eſprit ſeul eſt plus fort que toute la matiere enſemble & la pẽſée preſte, vigoureuſe, & s'il faut ainſi dire roide, n'a que faire de tant de Vers ny de tant de paroles. Moins elle aura de corps, plus elle paroîtra avoir d'eſprit; & comme on aime les choſes dites par les enfans, à cauſe de leur vivacité, qui dit tout, & tout auſſi-toſt, on ayme pareillement & on ſe rend indulgent à ces petites choſes, parce qu'elles paroiſſent petites & comme échapées.

La Iuſteſſe dépend d'un principe plus ſevere, & qui ne fait jamais de grace. C'eſt le jugement. La brieveté dont nous venons de parler, ſert de beaucoup à cette partie; &

garantit du moins de legereté. Mais le plus sur, pour ne pecher point contre cette regle, c'est de ne regarder jamais que l'hypoteze, de s'attacher droit au fond de la chose, & rendre la galanterie personnelle. Si-tost que celuy qui dance est intereſſé, il s'engage à soûtenir le Vers où il a part, & luy procure de l'aplaudiſſement, ou du moins de l'indulgence. Il faut toutefois bien prendre garde que le sens personel n'ait rien d'offensant, ou d'injurieux, & c'est un miracle du petit ordre, de voir avec quelle dexterité, & avec quelle varieté on a dobé sur un meſme viſage durant pluſieurs années, sans donner ou du moins sans s'attirer des marques de chagrin de la perſonne intereſſée.

SECTION XVII.

Des Machines.

IL eſt deux ſortes de Machines, les unes ſont ſarbitraires, & ſervent de decoration, & ont leur effet par tout où le Poëte s'en veut ſervir. Les autres ſont neceſſaires, ou pour la perfection ou pour l'intelligence du Sujet. Les unes & les autres conviennent entre-elles, en ce qu'elles doivent eſtre employées à propos, & conformément à l'Idée ou generalle ou particuliere du Poëte, & qu'il n'en faut jamais uſer, ſi elles ne contribuent quelque choſe de particulier au Tout. Autrement ce n'eſt pas une Machine de Balet, mais un ſimple Spectacle de Machines.

Elles ont deux beautez : La premiere eſt l'exterieure, qui frape les ſens par la ſurpriſe des nouveaux objets qu'elle dérobe aux yeux contre

l'attente du Spectateur, contre la possibilité apparente, ou contre la maniere accoustumée. Mais la seconde bien que plus obscure, est bien plus forte & plus spiriruelle, & consiste dans l'invention des ressors & des mouvemens. C'est l'ame de ces enchantemens naturels, & cette vertu secrete qui meut les Elemens au gré des Entrepreneurs & en faveur des grands évenements.

Le Poëte toutefois doit prendre soin de la premiere beauté, beaucoup plus que de la seconde, parce qu'il n'est pas là pour philosopher, ny pour juger de la subtilité des Scenes, de la finesse de l'invention, ny de la demonstration & de la necessité des succez. Il doit plaire aux sens, & ordinairement à des yeux, qui ne portent point leurs regards plus loin que les objets visibles, & qui prendront pour une corvée la peine de penser au moyen dont les choses se font, & à la cause du plaisir qu'ils ont & qui les charme.

Le nombre en est permis, & fait une troisiéme beauté, mais il faut

éviter la confusion, & tout ce qui peut blesser la justesse ou la varieté.

Il ne reste qu'à parler de leur Magnificence: mais elle dépend plus de la bourse que de l'esprit: & le Poëte ne doit se piquer que d'en faire de plus spirituelles que brillantes, & où l'art & l'industrie supléent à largent & à la dépense de toutes ces manieres de Machines. Il en est par tout des preceptes dans les Ecrivains pour le Theatre. Je ne parle icy principallement que de ces sortes de Machines portatives, d'où les Danceus sortent comme de leur retraite, & d'un lieu où naturellement & sans violence, ils peuvent s'estre rencontrez. Par exemple, une Citadelle, une Ville, un Marché, d'où sortiront des Soldats, des Bourgeois, des Marchands, &c. Ces Machines ont esté long-temps en regne, & tant que les mesmes Balets ont esté dancez en plusieurs endroits. Et j'ay veu dans une nuit un Balet de plus de vingt Entrées dance trois fois avec les mesmes preparatifs par

tout, & en élevant dans un instant une Machine qui representoit en relief, tantost un Camp, tantost une Campagne, tantost un Chasteau, & à la fin une Porte de Ville, d'où on abatoit un Pont-levis, & sur lequel les gens de la Porte dancerent leurs Entrées. Ces machines portatives ont double merite.

SECTION XVIII.

De la Boutade.

C'Est un racourcy de Balet, une boutade de l'imagination, qui rencontrant un objet agreable, familier & facile, se contente de peu d'Entrées, de peu d'appareil, & où l'on se pique seulement de faire paroistre un dessein bien formé, galant ou folastre, & bien executé. La pompe des habits n'y est pas recherchée, ny les autres beautez d'estude & de dépense. L'adresse, la belle execution suffisent, & le moindre diver-

tissement qu'on y prenne, tient lieu d'un raisonnable succez.

Sous ce mot toutefois de Boutade, il n'est pas permis de faire des extravagances, & le dessein ne doit pas en estre moins juste, ny moins digeré : le bon sens y doit regner comme au Balet : en élever les choses basses, en purger les rampantes, en bannir les desagreables, en châtier les licentieuses, & y conserver enfin toutes choses, en l'estat qu'elles doivent estre. Si c'est une Pastorelle, il faut y apliquer des beautez rustiques, un air sauvage mais galant, une maniere naturelle mais agreable. Si c'est une boufonnerie, il faut que le ridicule en soit hõneste, spirituel, ou sot-affecté. Ainsi dãs chaque veüe il faut regarder juste le point principal, & qui doit servir de base à toutes les imaginations suivantes.

Autrefois la Boutade consistoit en quatre Entrées, un Recit, & un grand Balet. Les premieres Entrées, estoient ordinairement d'un seul Danceur, & le grand Balet des quatre rassemblez apres le Recit. Ie

ne prescris point de regle, ny de loy pour le nombre ny pour la maniere des Entrées. Ie ne demande qu'une heureuse imagination, bien entenduë, bien executée, & compriſe en peu de choſe & peu d'action.

SECTION XIX.

Du lieu Fixe, & du Mobile.

LA commodité des Spectateurs ou des Acteurs demande ſans doute la fixation d'un lieu des Spectacles, & il eſt bien plus aiſé de reparer ou de rajuſter des defaux reconnus, & comme domeſtiques, que de corriger les étrangers, & les fortuits. Le Poëte determiné ſur le lieu de la Scene, hazarde bien plus librement certaines choſes qui dépendent de la decoration ou des Machines, qu'alors qu'il doit agir en des endroits raboteux, mal tournez, & irreguliers. Neantmoins il

n'y a point de neceſſité que le lieu de la Scene ſoit fixe, ſoit pour les Comedies, ſoit pour les Balets. Car outre que les uns & les autres ſont des compoſez arbitraires dont les Autheurs ſont les Maiſtres, & dont ils diſpoſent ſouverainement, ils peuvent retrancher les choſes qui repugnent au lieu, & qui peuvent embaraſſer ou la Scene ou le ſujet. Les Anciens comme nous avons montré dans le premier livre, n'ont point fait durant long-temps de Theatre fixe: & meſme apres la conſtruction de celuy de Pompée, ou apres tant d'Amphithatres, & tant de lieux deſtinez au divertiſſement, ils ne ſe ſont pas toûjours ſervis des meſmes endroits pour y prendre leurs ébats. Le Cirque, les Theatres, Amphitheatres, les Lacs & Naples, & Lion, auſſi bien que Rome, ont veu & ont ſervy de Scene à des Combats Ludicres, pour uſer du mot Latin. Ainſi il eſt beſoin de donner des regles pour l'un & pour l'autre, & de voir ce qui peut eſtre

avantageux dans le Fixe, ou dangereux dans le Changeant.

Ce dernier ou l'Inmobile demande d'autant plus d'esprit, qu'un tel secours est necessaire, & qu'il ne peut ordinairement subsister que par le benefice de l'Art, ou par l'adresse, & par l'intelligence du Poëte ou des Ingenieux. Il faut y sauver les inegalitez du lieu, les enormes espaces de la circonference : les disgraces de la nature, & les bizareries de la saison. Tous ces perils desirent de grands soins, beaucoup d'industrie, & nous avons veu, à Versailles & à Fontainebleau des Enchantemens contrefaits, où l'Art avoit surpassé la Nature, & ou la Nature avoit épuisé l'Art.

L'invention du Poëte peut beaucoup en ces rencontres. Car outre la liberté qu'il a du choix de ses matieres, il peut profiter de l'occasion des lieux, prendre ses avantages sur leurs hauteurs, sur leur plan, & sur la totale disposition de leur assiete. Neron choisit un lieu si bien placé entre des Montagnes, qu'il sembloit

estre un Amphitheatre naturel dont les côteaux tenoient lieu des degrez, & favorisoient ainsi les regards des Spectateurs. Mais quand l'engagement d'un Prince, le voisinage d'une maison, ou enfin le sejour de la Campagne, exigent de tels divertissemens, il faut que le Poëte choisisse son Camp, se poste & prenne ses alignemẽts, mais avec tant de force & tant de dexterité qu'il surmonte tout ce que la nature peut opposer à son Art, & que son invention l'emporte sur les obstacles, & qui plus est encore, sans faire paroistre d'effort.

Pour le lieu Fixe, les choses doivent estre plus regulieres. Parce que les soins du Poëte n'y sont point contraints ni contrariez, cõme dans un Iardin, dans une Place ou dans une Campagne. On y est en seureté cõtre la rigueur des Saisons : Les travaux y sont continuez sans interruption des pluyes & des vents. On dispose des jours de plaisir : On avance ou l'on recule les Machines. Les Arbres & les Troncs quoy que morts,

& deracinez paroiſſent tranſplantez & ſemblent prendre un nouveau ſuc de l'eſprit du lieu & de leur ſol nouveau. Meſme ils ſont rendus capables de quelques ſorte d'intelligence, & comme faits & élevez au badinage du Theatre, des Ieux, des Decorations, & des autres prodiges de l'Art.

Mais dans les uns & dans les autres l'invention ne doit pas ny abuſer de la facilité des lieux, ny auſſi en mépriſer les avantages. Il faut garder par tout de la moderation; ne violenter point le ſujet à force de produire & de faire agir des Machines : & metre & tenir toute ſorte de lieu dans l'eſtat que la nature de la repreſentation peut demander. Ce precepte comprend tout ce que je pourois ſçavoir & dire là deſſus.

Toutefois comme ce petit Ouvrage peut paſſer les Monts, & inſtruire les Eſtrangers, il eſt à propos de ne point oublier un exemple, qui vaut mieux que tous nos preceptes, qui laiſſera une Idée mieux peinte & plus vive dans l'eſprit, & qui n'a be-

soin que d'yeux pour estre entenduë. C'est le grand & superbe Salon que le Roy conceut & fit faire fixe, & permanent pour les divers Spectacles & pour les delassemens de son esprit & le divertissement de ses Peuples.

Ce grand Prince qui se connoist parfaitement à tout, & qui a de grandes pensées jusques dans les petites choses, en donna l'ordre & le soin au sieur Gaspar Vigarani. Le lieu fut mal-aisé à choisir: Et feu M. le Cardinal en partant de Paris pour aller travailler à la Paix sur la Frontiere, avoit pretendu de faire un Theatre de bois, dans la Place qui est derriere son Palais. L'espace estoit à la verité assez grand: Mais le Sieur Vigarani ne le trouva ny assez propre ny assez commode, soit pour la durée, soit pour la majesté, soit pour le mouvement des grandes Machines qu'il avoit projetées.

Comme il estoit aussi judicieux qu'inventif, il proposa de bastir une Sale grande & spacieuse dans les alignements du dessein du Louvre,

dont les dehors Symmetriques avec le reste de la Façade, l'affranchiroient de toute ruine & de tous changemens: Le Roy agrea fort cette proposition, & les ordres furent donnez à M. Ratabon de haster l'ouvrage, & au Sieur Vigarany de preparer ses Machines. En voicy les dimensions & le devis tant du dedans que du dehors, qui m'a esté donné par le sieur Charles Vigarany, fils de Gaspard, & à qui l'extrême jeunesse n'oste rien d'une extrême intelligence, d'autant plus loüable quelle est accompagnée de cette moderation estrangere, & d'une docilité & d'une apliquation sans exemple.

Le Corps de la Sale est partagé en deux parties inegales. La premiere comprend le Theatre & ses accompagnemens. La seconde contient le Parterre, les Coridors & Loges, qui font face au Theatre, & qui occupent le reste du Salon de trois côtez, l'un qui regarde la Court, l'autre le Iardin, & le troisiéme le corps du Palais des Thuileries.

La premiere

La premiere Partie, ou le Theatre qui s'ouvre par une façade également riche & artiſte, depuis ſon ouverture juſqu'à la muraille qui eſt du coſté du Pavillon, vers les vieilles Eſcuries, a de profondeur vingt-deux toiſes. Son ouverture eſt de trente-deux pieds ſur la largeur, ou entre les Coridors & Chaſis, qui regnent des deux coſtez. La hauteur ou celle des Chaſſis eſt de 24. pieds juſques aux Nuages. Pardeſſus les Nuages, juſqu'au tiran du comble, pour la retraite, ou pour le mouvement des Machines, il y a 37. pieds. Sous le plancher ou parquet du Theatre, pour les Enfers, ou pour les changemens des Mers, il y a quinze pieds de profond.

C'eſt ſur ces eſpaces que le ſieur Charles Vigarany, outre pluſieurs autres ſuprenantes Machines, en a fait marcher une de 60. pieds de profondeur ſur 45. de largeur, & a eu la hardieſſe d'y porter toute la Maiſon Royalle, & pour le moins 60. autres Perſonnes tout à la fois, avec autant d'eſtonnement de la fa-

cilité de ceux qui le permirent, que d'admiration de l'asseurance de l'Entreprenneur, & de la beauté de l'ouvrage. Nos Princes nous doivent estre plus chers que nos plaisirs; & ce ne sera jamais de mon conseil qu'ils s'exposeront à de pareils dangers, quoy que sur la foy de toute la Philosophie.

La seconde Partie, ou celle du Parterre, qui est du costé de l'apartement des Tuilleries, a de largeur entre les deux murs 63. pieds, entre les Coridors 49. Sa profondeur depuis le Theatre jusqu'au susdit apartement, est de 93. pieds: Chaque Coridor est de six pieds: & la hauteur du Partere jnsqu'au Platfonds est de quarante-neuf pieds. Ce Platfonds à deux beautez aussi riches que surprenantes, par sa dorure, & par sa dureté. Celle-cy est toutefois la plus considerable, quoy que la matiere en soit commune & de peu de prix, car ce n'est que du carton, mais composé & petry d'une maniere si particuliere, qu'il est rédu aussi dur que la pierre & que les plus

solides matieres. Le reste de la hauteur jusqu'au comble, où sont les Roüages & les mouvemens est de 62 pieds.

Il y a encore une maniere aussi nouvelle que hardie, d'enter une poutre l'une dans l'autre, & de confier aux deux sur quelque longueur que ce soit toute sorte de pesanteur, & de Machine. Il en a rendu raison divers Physiciens ; & a sauvé par cette invention, & la dépense d'avoir des poutres assez grandes ou assez fortes pour de tels bastimens, & le peril de les voir affesser, & mesme rompre aprés fort peu de durée.

Les Portes grandes & commodes pour les entrées & pour les issuës ; des escaliers pour aller aux Coridors ; des Galeries secretes par où le Roy apres avoir dancé peut se retirer dans sa Loge pratiquée au fonds de la Sale, & au point de veuë du Theatre. Toutes ces sortes de commoditez dis-je, n'y ont pas esté oubliées. Mais la plus mignonne, & la plus aparante est une Porte pratiquée du costé de l'aparte-

ment des Tuilleries, & qui rend dans une petite gallerie, & ensuite dans une espece de Loge pour la Reine, où est son haut Dais.

La commodité ne s'en peut exprimer. Car outre que l'entrée en est particuliere, la disposition en est telle, qu'une Princesse est toûjours & sans besoin de ses Gardes, separée de la foule par la construction des grilles de fer bien dorées & apropriées avec tous les soins, toute l'intelligence & toute la magnificence possible.

Les ornemens n'en peuvent point estre fidellement descrits; car ceux du Theatre sont changeans, & ne durent qu'autant que les representations qui s'y font. Les autres y sont épars avec tant d'art & tant d'agrément, qu'il n'y a que les yeux qui puissent satisfaire sur cette curiosité. Je ne puis toutefois passer sous silence les accompagnements exterieurs pratiqués dans le Pavillon qui joint la Salle, tant pour la commodité du Prince, quand il fait quelque Balet, que pour celle de ses

Danceus. Car il y a de grandes Salles, de belles Chambres, avec les escaliers degagez, où le Roy, les Princes, les Dames peuvent s'habiller, & se coeffer separement. Les Danceus communs ont diverses chambres où ils peuvent placer seurement leurs Manes & leurs habits, & où ils peuvent changer selon les diverses Entrées, qu'ils peuvent dancer sans crainte, & sans embarras, & sans souffrir de froid. Les Ouvriers ont de grands & spacieux Celiers, où ils peuvent tout le long de l'année, travailler ou à des Machines nouvelles, ou à la conservation des vieilles. Les Brodeurs, Tailleurs, Plumaciers, Peintres, Faiseurs de Masques & autres Ouvriers necessaires, ont des galtas, & tout l'air, le jour & l'espace qu'ils peuvent desirer, pour dorer, peindre & secher tous les Ouvrages de leur façon.

Il y auroit peut-estre a adjouster une Priere au Roy, qui de l'adveu de tout le monde, aime l'ordre & la perfection, & qui par consequent ne sçauroit la trouver mauvaise.

C'eſt de deſtiner ces Salles à divers exercices qui concernent le Balet : Par exemple, d'y transferer l'Academie de la Dance. Obliger les Accademiciens de s'y aſſembler toutes les Semaines à certains jours, les obliger par tour à faire des Airs & des Pas de Balet, & de ſoûmetre & l'un & l'autre à la cenſure, & meſme à la correction de ſes Compagnons. Ainſi en faudroit-il faire des autres Arts, comme de la Muſique, de la Peinture, & meſme des Exercices, dont on feroit des épreuves publiques à divers jours à ce deſtinez, & par-où l'on verroit ſans doute divers grands & glorieux progrez des divers Arts, & mille beautez, & mille ſecrets que l'exercice & l'emulation feroit tous les jours paroiſtre de nouveau.

FIN.

TABLE
DES CHAPITRES
contenus au premier Livre.

CHAPITRE PREMIER.

DEs Spectacles des Grecs. page 2.

Chap. II. *Des Spectacles des Romains.* p. 6

Sect. I. *Des noms, du lieu & du nombre des Cirques.* ibid.

Sect. II. *De la forme d'inviter, de la Pompe, des Factions, & des autres appareils du Cirque.* page 13

Sect. III. *Des Prisons, des Barrieres, du sort des Signes, des Courses.* p. 22

Sect. IV. *Des Combats du Cirque & des Gladiateurs.* p. 29

Chap. IV. *Des Amphitheatres.*
page 44
Sect. I. *Du nom, de la forme, de la grandeur & du nombre des Amphitheatres.* p. 45
Sect. II. *Du commencement des Amphitheatres.* p. 53
Sect. III. *Des Ieux ou des Chasses de l'Amphit.* p. 58
Sect. IV. *Des Raretez montrées & de quelques circonstances observées dans les Ieux.* p. 69
Chap. V. *Du Theatre.*
Sect. I. *Du nom de la forme & de la difference du Theatre.* p. 73
Sect. II. *De l'origine des Ieux de la Scene, des Theatres & de leurs beautez.* p. 79
Sect. III. *Des diverses parties du Theatre.* p. 89
Chap. VI. *Des Naumachies.* p. 100
Sect. I. *De la forme de ces Combats.* p. 101
Chap. VII. *Du Triomphe.*

TABLE.

Sect. I. *De l'origine, du nom, de la difference de l'Ovation & du Triomphe.* p. 111
Sect. II. *Du merite requis pour le Triomphe.* p. 115
Sect. III. *Des preparations pour le Triomphe.* p. 120
Sect. IV. *De la Pompe,* p. 124
Sect. V. *De la Marche,* p. 132
Sect. VI. *Du Sacrifice au Capitole.* page 144
Sect. VII. *Du Banquet & autres circonstances du Triomphe.* page 148

TABLE
DES CHAPITRES contenus au second Livre.

CHAPITRE PREMIER.

DEs *Spectacles nouveaux.* p.161
Chap. II. *De la Comedie.* p.162
Chap. III. *Du Bal.* p. 167
Chap. IV. *Des Feux de Ioye.* page 183
Chap. V. *Des Iouſtes.* p.185
Chap. VI. *Des Courſes de Bague & de Teſtes.* p.187
Chap. VII. *Des Carozels*, p. 191
Chap. VIII. *De la Maſcarade*, page 195

TABLE.

Chap. IX. *Des Exercices ou Reveües.* p 197
Chap X. *Des Entrées faites aux Rois & Reines.* p. 204
Chap XI. *Du Balet.*
Sect I. *Du Nom & de l'Essence du Balet.* p.209
Sect. II. *Du Sujet.* p. 215
Sect. III. *Du Titre.* p. 223
Sect. IV. *Du Corps.* p. 228
Sect. V. *Des Parties.* p. 230
Sect. VI. *Des Entrées.* p 235
Sect. VII. *Des Incidents* p. 240
Sect. VIII. *Du Pas de Balet.* page 243
ect. IX. *Des Figures.* p. 251
ect. X. *Des Airs du Balet.* p. 258
ect. XI. *Des Recits.* p. 266
ect. XII. *Des Instruments.* page 271
ect. XIII. *Des Danceux.* p. 278
ect. IV. *Des Habits.* p. 285
ect. XV. *Des Masques.* p. 291
ect. XV. *Des Vers.* p. 296

Sect. XVII. *Des Machines.* page 301
Sect. XVIII. *De la Boutade* page 304
Sect. XIX. *Du lieu Fixe, & du Mobile.* 306

Fin de la Table.

PRIVILEGE DV ROY.

LOVIS PAR LA GRACE DE DIEV Roy de France & de Navarre : A nos Amez & Feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maistres des Requestes ordinaires de nostre Hostel, Prevost de Paris, ou son Lieutenant Civil, Baillifs, Seneschaux, Prevosts, & tous autres nos Iusticiers & Officiers qu'il appartiendra : SALVT. Nostre cher & bien Amé : M. M. D. P. Nous a fait remontrer, qu'il auroit composé un Livre intitulé, *l'Idée des Spectacles Anciens & Nouveaux*, qu'il desireroit donner au public, s'il nous plaisoit luy en accorder la permission, & iceluy faire imprimer, requerant nos Lettres à ce necessaires : A ces causes, desirant favorablement traiter l'Exposant : Nous luy avons permis & octroyé, permettons & octroyons par ces Pre-

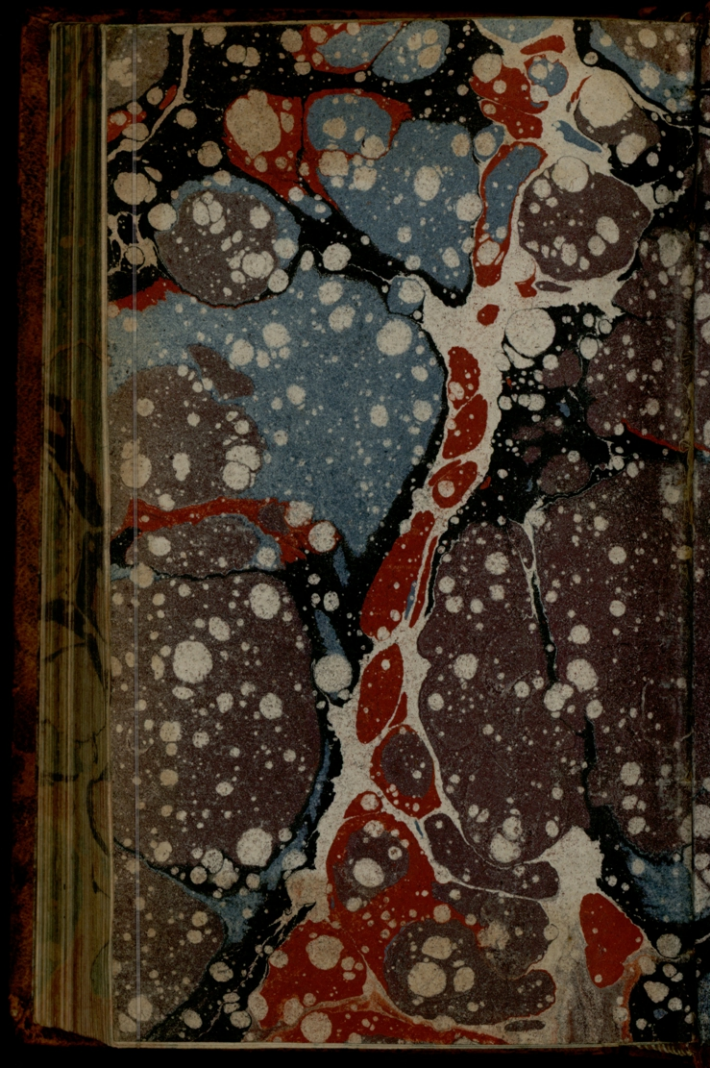
sentes, de faire Imprimer ledit Livre par l'un de nos Imprimeurs par nous choisis & reservez, que bon luy semblera, en tel marge, volume & caractere, & autant de fois qu'il voudra, durant le temps de sept années, à commancer du jour qu'il sera achevé d'imprimer ; pendant lequel temps, faisons tres-expresses deffences à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, de l'imprimer ou faire Imprimer, vendre & distribuer en aucun lieu de nostre Royaume, Païs & Terres de nostre obeïssance, sans le consentement dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de luy : à peine de deux mille livres d'amande, aplicable un tiers à l'Exposant, un tiers à Nous, & l'autre tiers à l'Hôpital General de nostre Ville de Paris, de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous despens, dommages & interests ; à la charge qu'il en sera mis deux Exemplaires en nostre Bibliotheque, un en celle de nostre Cabinet, de nostre

Chasteau du Louvre, & un autre en celle de nostre Amé & Feal, le Sieur Seguier, Chevalier, Chancelier de France, avant que de l'exposer en vente, & que ces Presentes seront registrés sur le Livre de la Communauté des Marchands Libraires & Imprimeurs. Si vous mandons, que du contenu en ces Presentes, vous ayez à faire jouyr ledit Exposant, pleinemet & paisiblement, cessant & faisant cesser tous troubles & empeschemens au contraire: Voulans en outre que mettant au commencement ou à la fin dudit Livre, coppie des Presentes ou Extrait d'icelles, elles soient tenuës pour bien & duëment signifiées; commandons aussi au premier nostre Huissier ou Sergent sur ce requis: faire pour l'execution des Presentes, tous Exploits necessaires, sans pouvoir demander autre permission, nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires Car tel est nostre plaisir: Donné à Paris, le jour de l'an de grace, mil six cent soixante-

sept, & de nôtre Regne le vingt-cinq. Par le Roy en son Conseil.

LABORIE.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, le premier Mars, 1668. *suivant l'Arrest du Parlement du 8. Avril.* 1653. *& celuy du Conseil privé du* 21. *Fevrier*, 1661. TIERRY.

Et ledit Sieur, M. M. D. P. a cedé & transporté son droit du present Privilege à Michel Brunet, Marchand Libraire à Paris, suivant l'accord fait entre-eux.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois, le vingt-cinquiéme May. 1668.